25e Année N° 5 1er Mars 1918

APR 20 1918
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Gilbert de Voisins	*Joseph Conrad*	5
Joseph Conrad	*Typhon* (1re partie). (Traduit par André Gide)	17
A. T.	*L'Effort américain*	60
Myriam Harry	*Siona chez les Barbares* (fin)	88
Joseph Reinach	*L'Année de Verdun.* — III.	125
Louis Lefebvre	*En Italie.* — *Impressions d'un Paysan français*	145
Raoul Blanchard	*Grenoble et sa Région pendant la Guerre.* — II.	161
Henri Stein	*Restrictions et Ravitaillement en 1793*	190
Charles Loiseau	*Une Artère sud-européenne*	207

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE DES ORIGINES A 1900, t.V,
par **Ferdinand Brunot.**

Ce nouveau volume est une contribution essentielle à l'histoire de l'expansion de la civilisation française. L'usage de notre langue s'étend de plus en plus au cours du XVIe siècle, non par une action politique brutale, mais par l'irrésistible séduction du génie français. En France même, elle se fait une place de plus en plus large dans les provinces au détriment des dialectes, et au détriment du latin dans les établissements d'enseignement. En Angleterre, aux Pays-Bas, en Allemagne, elle gagne la haute société. Elle devient enfin l'instrument nécessaire des négociations internanales. On devine combien les méthodes de l'auteur, son immense érudition, son goût du détail nouveau et vivant, ont pu accroître encore l'intérêt d'un pareil sujet.

LE SACRIFICE,
par **Maxime Formont.**

C'est l'amour, le cruel amour qui inspire ce sacrifice. Une passion ardente et mystique consume la douce et charmante héroïne du récit : pour vivre, silencieuse et meurtrie, auprès de celui qu'elle aime parce qu'il est paré de toutes les séductions de la race et des manières, elle engage sa vie à un être rude et grossier. Son amour est trop pur pour qu'elle accepte de le faire déchoir au rang d'une aventure galante, et cette âme droite s'impose par son dévouement et sa noblesse au respect de celui à qui elle s'immole. Mais la folie soupçonneuse de l'homme qu'elle avait consenti à épouser ne s'apaise pas et il la précipite dans une mort atroce où s'achève son sacrifice. Ce drame tragique se déroule dans un cadre aimable de la vieille France ; les péripéties en sont rendues à merveille par l'art exquis et délicat de l'auteur.

Dans son prochain numéro la **REVUE DE PARIS** *publiera des*

POÈMES

de la COMTESSE DE NOAILLES

LA JEUNE ITALIE,
par **André Maurel.**

On sait assez le rare mérite des études que M. André Maurel, historien et peintre de l'Italie classique, a consacrées à ses villes, à ses monuments, à ses légendes. Aujourd'hui, c'est l'Italie moderne, la ressuscitée du *Risorgimento*, qu'il étudie ; il met en valeur son effort dans l'ordre militaire et économique. On trouvera dans ce livre les résultats de l'enquête que l'auteur a menée autour des usines et des champs de bataille. Le volume offre ce double avantage de nous éclairer sur la situation morale et matérielle de notre alliée et de nous faire pressentir ce qu'on peut attendre de sa collaboration après la guerre. Une fois de plus, tout en instruisant le lecteur français, M. Maurel aura bien mérité de l'Italie.

LE TÉMOIGNAGE D'UN CITOYEN AMÉRICAIN,
par **Whitney Warren.**

Pour nous, Français, l'éminent citoyen américain qui nous apporte son témoignage est un ami de la première heure. Depuis 1914, par la plume et la parole, il a constamment défendu la cause des Alliés et contribué par son autorité et sa chaleureuse éloquence à faire comprendre à ses compatriotes qu'ils devaient prendre part à la lutte pour la liberté des nations contre la tyrannie allemande. Ses articles et ses conférences réunis en volume sont les actes d'un apostolat de trois années qui a révélé aux Américains quel lumineux déal représente le génie français : cette vibrante et vivante campagne de propagande a porté ses fruits, et le lecteur français, en en suivant les étapes, n'en oubliera ni l'efficacité ni la haute portée morale.

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

TOME SECOND

Mars-Avril 1918

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1918

JOSEPH CONRAD

Il est des écrivains dont l'œuvre paraît ouvrir de larges fenêtres sur l'horizon et qui portent jusqu'à nous la chanson du vent, le gémissement de la mer, le cri déchirant d'un oiseau perdu. Fort estimables déjà, lorsque, par des histoires bien contées, ils se bornent à donner aux enfants le goût précieux des aventures, ils doivent être tenus pour des artistes rares quand leurs qualités de sensibilité, de pensée, de style et de composition les apparentent aux plus grands. Ceux-là propagent le rêve hors des murs, nous emmènent de Magellan à Sumatra, de Pologne en Chine, ailleurs encore et plus loin, par le seul pouvoir de leur volonté; ceux-là nous grisent de parfums exotiques et gardent, sous quelque latitude qu'ils aient choisie, la faculté de créer, le don de présenter à nos yeux une image réelle de l'homme, avec ses douleurs et ses joies et les traces qu'il en porte sur son visage, avec ses plaisirs les plus fous et ses ennuis les plus précis, vivant, enfin, saignant, parfois, et qui prend aussitôt place dans notre mémoire. Ceux-là, ces artistes-là, hantent pour jamais le souvenir. Joseph Conrad, écrivain anglais, né en Pologne de parents polonais, est à coup sûr l'un d'eux.

Il n'apprit que fort tard la langue dont il se sert avec tant d'éclat, tant de grâce et une science si parfaite de ses ressources. A quinze ans, il ne parlait couramment que le polonais et le français, et n'avait vu, ni de près, ni de loin, ces flots sur lesquels il allait vivre et qu'il devait chanter.

331936

Sa carrière débuta de façon singulière, puisqu'au lieu d'écrire, au lieu de songer même à écrire, il choisit, vingt ans à l'avance, avec la ténacité de l'enfant buté, le sujet de plus d'un de ses livres futurs : la mer énigmatique et diverse que toujours l'on voudra dompter. — Vivre avant d'écrire, quelle folie ! savoir de quoi l'on parle, ne point bavarder au hasard, ni couper inutilement ses petits cheveux en quatre, posséder une grange pleine où, sans rien emprunter à personne, l'on pourra puiser, pour sa propre joie et celle des autres, quelle audace peu commune ! — Et néanmoins, le jeune Joseph Conrad, âgé de quinze ans, qui n'avait vu la mer que dans ses songes, dans des livres d'images et dans un roman d'Hugo, se trouvant en Suisse, au col de la Furka, avec son précepteur, dit pour la centième fois à cet excellent homme qu'il voulait connaître la mer, en souffrir, en jouir et ne rentrer chez lui qu'avec cette science. — Il fit comme il disait, et son premier roman parut vingt ans plus tard. Entre temps, il s'était choisi un langage pour exprimer justement son rêve et ses désirs, il s'était fondé un foyer et, surtout, il avait étudié avec passion la figure changeante du monde et ses traits éternels.

Sa vie peut donc se résumer, jusqu'à ce jour, en quelques mots : une enfance studieuse en Pologne, coupée par de durs moments d'exil (on n'oubliait pas la part que sa famille avait prise à l'insurrection des « faucheurs » de 1863); un long voyage sur mer, pour éprouver sa vocation et jeter sa gourme; des années d'aventures, aux quatre coins du globe, comme capitaine au long cours dans la marine anglaise; enfin, vingt années de production littéraire durant lesquelles il publia vingt volumes de romans et de contes. Il a soixante ans, aujourd'hui ; il vient d'écrire un de ses plus beaux livres, tout frémissant de fièvre et chargé de mystère. Il en écrira d'autres : ses souvenirs sont bien rangés, sa grange est encore pleine. Telle fut, en substance la vie de ce petit Polonais féru d'un rêve étrange qu'il sut réaliser d'abord, transposer ensuite et vivre de bout en bout.

***

Il existe, en Angleterre, une pléiade nombreuse d'écrivains qui, d'un siècle à l'autre, se rejoignent par l'inspiration que

leur fournit l'océan. Certes, ils ne se ressemblent pas et Tobie Smolett qui, au XVIIIe siècle, promenait ses lecteurs dans des bouges, n'annonce guère par sa verve crue l'honnête capitaine Marryat, auteur de mainte histoire nautique d'une fort bonne venue, ni l'admirable R. L. Stevenson qui, dans sa langue à la fois pathétique et précieuse, nous fit connaître l'enchantement des îles de l'archipel austral, mais une qualité commune les relie : cet amour de la mer qui leur fit vouer des talents très dissemblables à un même sujet en quelque sorte national, la glorification de l'élément qui rendit leur patrie si grande.

Dernier né de cette lignée d'écrivains, Joseph Conrad, maître du genre qu'il avait choisi, ne s'y est pas enfermé et, par suite, ne s'y est pas usé. Si, de près ou de loin, la mer les inspire presque tous, peu de ses livres traitent uniquement de la mer. Nous suivons leur auteur à travers le monde ; avec lui, nous traînons nos sandales dans des ports exotiques, nous remontons le cours de fleuves fiévreux et nous pénétrons l'étouffante forêt qui les borde ; dans des villes d'Europe et d'Orient et d'Amérique, nous sommes mêlés à de passionnantes intrigues, nous fréquentons les gens les plus divers, parfois bien surprenants : des Chinois, des mulâtres, des contrebandiers, des vagabonds, des princes chamarrés et douteux, des espions, les clients d'un bar louche du bord de l'eau, les effrayants bureaucrates d'une colonie recuite sous le soleil d'Afrique, puis, pour nous rafraîchir un peu l'âme, nous remontons sur ce fin voilier qui se mire dans l'eau calme et bleue et nous allons courir la chance des tempêtes.

La tempête, Joseph Conrad nous l'a décrite comme personne, je pense, n'avait su le faire avant lui. Devant ce prodigieux tumulte qui affole les volontés humaines ou qui les bronze, il cesse d'être paysagiste pour redevenir psychologue. C'est l'âme méchante de la tempête qu'il nous montre, c'est l'âme de la mer échevelée, gonflée, lancée à l'assaut de quelques planches (une telle immensité contre si peu de chose !) c'est l'âme du bateau martyr, désemparé, aux flancs bientôt disjoints et qui souffre, mais qui résiste encore, et si les mouvements de cette âme nous sont dépeints avec une fidélité à ce point persuasive, c'est que l'auteur nous a révélé, au cours

de son récit, ce « je ne sais quoi de sensible » qui demeure toujours dans un bateau et, proprement, l'anime, comme si cet assemblage habile et raisonné de métal et de bois était la seule vraie création de l'homme, la seule vivante. Là se découvre le secret de l'indicible émotion que nous donnent *Typhoon*, *le Nègre du* Narcisse, certaines nouvelles maritimes de Conrad et certains passages de ses recueils de souvenirs.

Là se pose en effet un problème. De la mer courroucée, de la mer brutale, ou du bateau patient et rusé, de la mer qui, sans doute, ignore la mesure infinie de sa force, ou du bateau qui ne sait que profiter, éviter et fuir, de l'élément en furie ou de l'intelligente coquille de noix, lequel va l'emporter? Nous voulons l'apprendre, et c'est pour cela que, lisant ces pages qui nous tiennent en suspens, nous suivons avec une angoisse si sincère le moindre reflet, la plus fugitive trace d'inquiétude ou d'espoir, sur la face hâlée de l'homme qui tient la barre ou du capitaine qui commande.

Mais la mer a d'autres maléfices, sa colère trouve d'autres recours. Cette fois, ce n'est plus avec le vent qu'elle s'allie, c'est avec le soleil des tropiques. Le bateau immobile repose sur une glace aveuglante et chaude ; calme plat, les voiles pendent, pas une fumée à l'horizon; dans tout le ciel, d'où tombe une pluie de feu, pas un souffle ; à bord, la fièvre fait grelotter les hommes ; la mer attend sa proie. De la mer croupissante, dans le plein jour de midi, ou du bateau qui craque de chaleur, lequel vaincra? — Lisez : *The Shadow Line*.

Et, plus loin, c'est la mer charmante dont Joseph Conrad nous chantera les grâces ; c'est la mer australe toute parfumée par la floraison de ses îles, c'est la mer latine où nous voyons errer tant d'ombres familières, où tant d'échos traînent encore, dont il nous dira les beautés. Avec lui, nous cinglerons en vue de côtes délicieuses ; leur seul profil est déjà plaisant à regarder, et nous rirons, malgré nous, parce que la brise est fraîche, parce que notre bateau coupe la vague avec audace et que nous nous sentons l'âme légère, le cœur paisible.

Ces moments-là, pleins d'une joie facile et d'un jeune enthousiasme, il sait aussi nous en faire goûter le prix, car la

mer le séduit toujours, mais, pour impérieux qu'il puisse être, cet attrait de l'océan n'a pas stérilisé Conrad qui n'est pas seulement un romancier de la mer. S'il s'est plu à nous dire le supplice des barques et la tyrannie des flots, il nous a conté tout aussi bien la peine des hommes et la force du destin qui les mène.

Ce romancier dont la vision est si claire, si exacte et qui, pourtant, n'a jamais de sa vie pris une note, sait choisir dans « l'écrin de sa riche mémoire ». Sa mémoire est vivante, comme d'ailleurs tout son talent, et les récits où il nous montre un homme qui souffre et se débat, une femme hallucinée ou qui pleure, ne sont pas plus des planches d'anatomie que ses paysages coloniaux et maritimes ne sont des décors de théâtre. Sans doute a-t-il trop bien vécu sa vie et trop joui de ses aventures quotidiennes, sans doute l'observateur sagace était-il, de naissance, un trop bel artiste pour ne pas retenir l'accent particulier de ces voix lointaines, l'ombre singulière qui rend ce paysage surprenant, le ton embarrassé de ce murmure, la cruelle ironie de cette interruption de hasard qui, soudain, met en valeur les traits essentiels d'une anecdote et nous en révèle la morale profonde.

*
* *

Les souvenirs personnels de Conrad sont toujours d'un relief puissant. Il nous parle des gens qui l'entouraient, quand lui-même était haut comme une botte, avec un sens dramatique ou comique très spécial. L'atmosphère de la chambre, le bruit du vent dans le jardin, l'éclairage, nous préparent à l'entrée de tel vieux parent, de tel paysan qui vient causer avec le maître du logis, et quand l'un d'eux ouvre la bouche, dès qu'il s'explique, nous l'entendons. Peut-être est-ce une des qualités les plus rares de cet artiste que de savoir évoquer des sentiments, des décors, des gestes, souvent peu communs, sans nous étonner. Il n'insiste pas sur le pittoresque d'une image, il ne la présente pas dans un cadre ; elle appartient à l'univers qui l'entoure et que déjà nous connaissons ; il ne nous présentera nulle rareté psychologique, à moins que le problème posé n'en soit un pour l'auteur. Les sentiments qu'il décrit sont

bientôt les nôtres... nous aimons tant l'être qu'ils animent! nous le voyons si bien ! Il appartient à notre univers des âmes.

Il faut toujours en revenir à la vie de Joseph Conrad pour interpréter son œuvre. Ses aventures lui ont permis de voir des hommes de races diverses dans leurs pays, dans leurs milieux ; son généreux talent nous les montre agissant, parlant, souffrant, luttant contre leur destin ou s'en accommodant, et comme eux seuls pouvaient faire. Cette qualité se retrouve dans les discours d'un rajah malais, la démarche d'un officier russe et la gesticulation d'un boy chinois, aussi bien que dans les papotages d'une fruitière provençale

Quand il se promenait sur le quai du Vieux Port, à Marseille, avant de partir pour son premier long voyage, il apprenait déjà à connaître la France et si, plus tard, il a pu décrire des Français avec une intelligente sympathie, des traits justes, sans que sa verve plaisante en fît les caricatures grossières que l'on rencontre chez plus d'un classique anglais voulant rendre l'aspect d'un citoyen des bords de Garonne ou de Loire, c'est que Joseph Conrad traitait le sujet savamment.

Souvent dure, parfois cruelle, son ironie est une ironie de bon aloi dont nous acceptons le style. Cela n'empêchera pas Conrad de s'indigner à notre sujet, quand il croit devoir le faire : pour vous en rendre compte, lisez cet effrayant récit intitulé *Heart of Darkness*, et qui plonge vraiment au cœur même des ténèbres. Oui... mais, comme il l'écrivait ces temps derniers à un soldat français du front :

« La France fut le pays de mon premier attachement et la patrie de mes premières amitiés dans le vaste monde. »

*
* *

Un écrivain-né, dont l'existence fut à ce point aventureuse et variée, ne pouvait devenir que poète ou conteur. Conteur parfait, Joseph Conrad l'est dans presque tous ses livres, poète, il l'est aussi par l'image qu'il nous offre des âmes et des choses, image vraie, singulière pourtant, où l'on reconnaît l'observateur scrupuleux, l'inventeur et l'artiste.

D'où vient donc cette accusation de réalisme excessif qui

l'a si longtemps poursuivi et qu'il retrouvait sous la plume de tant de critiques? Simplement de ce qu'il déteste toute manifestation de sentimentalité en art et que les romances humides plaisent au public anglais, comme au français les gaudrioles ; la production théâtrale courante peut en servir généralement d'exemple dans les deux pays. Or le spectacle du monde et des passions humaines est apparu aux yeux de Joseph Conrad avec trop de puissance et des couleurs trop vives pour que, le transposant, il puisse jamais l'affadir. Il conserve à la douleur son aiguillon, son éclat à la joie, tout son sang au massacre, sa brise et ses oiseaux à l arbre qui frissonne. N'est-ce pas d'ailleurs la marque des grands écrivains que de savoir représenter la vie en traits si forts « qu'il n'y ait rien à en rabattre à la réflexion », comme le déclarait Stendhal, parlant du style, et, pourrait-on dire aussi : ni rien non plus à y ajouter?

Jusque dans certains de ses chefs-d'œuvre, le roman auglais porte cette tache de la sentimentalité que n'effacent en rien les lourdes couleurs de caricature qui la bordent parfois. Les aventures humaines n'étant, à l'ordinaire, ni des charges brutales, ni de larmoyantes idylles, ces deux manières de les dépeindre, juxtaposées dans un récit, n'en demeurent pas moins fausses. Conrad, ayant à décrire un égout, n'y jette aucune ordure explétive, mais s'abstient soigneusement d'y verser des parfums. Son jugement du cœur humain est d'une équité toute pareille.

En nous montrant les Allemands installés en Océanie, il nous a fait toucher de près leurs vices, leur égoïsme studieux, leur foncière barbarie, néanmoins, dans sa peinture, nous voyons la puissance organisatrice d'où naît leur force et ce sentiment de la famille qui inspire une partie de leur lyrisme. C'était une belle occasion de satire impitoyable, de libelle féroce, c'était encore un bon sujet de tiède romance. Non, Joseph Conrad parle d'autre chose : il a entrepris de nous peindre un Allemand.

Des Slaves, il semble avoir compris ce charme natif qui, parfois, sanctifie chez eux les simples et complique, sans grand avantage, les civilisés. A vrai dire, il a dessiné le paysan polonais avec plus de cordialité que l'élégant gentilhomme russe,

mais il nous montre celui-ci en Pologne, en pays conquis, et la grâce a quelque chose de malséant au cœur d'un drame.

Pour en revenir à ses descriptions de français, on peut à bon droit s'étonner de la précision délicate, pleine de nuances, avec laquelle Conrad fera causer devant nous un ménage de petits bourgeois marseillais, un pilotin de la Joliette, une dame provençale. D'ailleurs, on ne citerait guère, avant lui, qu'un seul écrivain anglais ayant aussi bien pénétré l'âme française, et il compte parmi les plus grands : je veux encore parler de R. L. Stevenson qui, vers 1880, voyagea dans les Cévennes, en compagnie de sa séduisante ânesse grise dénommée Modestine, et nous laissa de sa randonnée un récit délectable.

Certains passages de *A personal Record* sont d'une verve analogue, souvent comique, toujours prenante, mais bientôt le ton s'élève et l'émotion nous gagne à voir des souvenirs revivre avec tant de puissance. Cette faculté de conter sa propre vie discrètement, sincèrement, comme fit aussi Edmund Gosse dans *Père et Fils*, de nous émouvoir, sans gestes ni cris inutiles, par simple persuasion, Joseph Conrad la possède au plus haut degré et, si l'on doit tenir *A personal Record* pour l'un de ses livres les plus significatifs et les plus précieux, c'est non seulement pour sa perfection, son sens dramatique et comique, sa bonne humeur, mais parce qu'il relie en quelque sorte les diverses œuvres de l'auteur, qu'il nous les fait mieux entendre et, partant, mieux aimer.

***

Nous apprenons d'abord comment le premier roman de Conrad, *Almayers Folly*, vit le jour. Cette « folie » qui occupe l'esprit d'Almayer doit être comprise aux deux sens du mot : comme une maison de plaisance qu'il laissera toujours inachevée, comme un rêve, surtout, qu'il ne réalisera pas. — Pendant des vacances qu'il s'était accordées, Joseph Conrad, pour se distraire, tâcha de raconter l'histoire de ce malheureux et de sa famille, mais le manuscrit traîna longtemps dans des malles et des fonds de tiroir, puis, un soir, il résolut enfin de le reprendre. Sa carrière littéraire était commencée pour tout de bon.

Dans cette première œuvre, nous voyons déjà paraître le goût de l'exotisme, une vision nette, aiguë et, pourrait-on dire, raisonnée de l'étrange, enfin la faculté d'insuffler la vie aux personnages, même secondaires, et, sans les marquer de traits grossiers, de nous imposer leur mémoire. Quelques hésitations, certaine naïveté, peut-être, dans la présentation, n'enlèvent pas grand'chose au volume qui demeure étonnant par sa nouveauté, et d'ailleurs, dès le second livre de Conrad, nous entrons au cœur de son œuvre.

Histoire complexe, puissamment contée, dont l'intrigue est assurée par son robuste arrangement, *le Paria des Iles* nous invite à fréquenter un monde singulier de métis orgueilleux de leur sang blanc et que cette tare de sang mêlé avilit. Un jour, l'autre race reparaît avec une autre morale, chez ces individus si persuadés de leur noblesse, et leur impose une conception de la vie, de l'honneur, de l'amour que nul blanc venu de Portugal ou de Hollande, que nul malais authentique de Bornéo, de Célèbes ou de Java ne saurait comprendre. Car le métis a une conscience bien particulière, une grâce, une beauté distinctives, une faiblesse qui ne ressemble à nulle autre, essentielle, souvent démentie par les accents forts qui marquent sa figure ; on le dirait empoisonné par les deux sèves qui le nourrissent. Une foule dont une part touche à l'état sauvage et l'autre à la civilisation s'agite dans ce livre. Tout problème pourvu de facteurs à ce point enchevêtrés devient vite embarrassant Joseph Conrad a su le résoudre avec élégance.

Le Nègre du Narcisse et ce chef-d'œuvre, *Typhoon*, dont la qualité ne sera certes pas goûtée par ceux pour qui la mer n'est qu'une étendue d'eau salée interdite à l'homme sage, sont des livres purement maritimes, comme aussi la longue nouvelle intitulée *Youth*, mais avec *Lord Jim*, Joseph Conrad change de manière et la rareté du récit n'a vraiment d'égale que la sincérité de l'émotion poignante qui nous étreint à cette lecture.

L'intrigue est simple, elle peut se dire en quelques mots. Durant un quart de seconde, Jim a manqué de courage. De cette unique lâcheté, que tant de faits concurrents excusent (et que l'on peut appeler crime, erreur, faute professionnelle, sottise ou défaillance, suivant le point de vue auquel on se

place), Jim est seul à avoir souffert. Par l'effet du hasard, tout autre accident fut évité. Que deviendra Jim? Dès cet instant, sa jeunesse ne lui sert plus de rien ; il a perdu la foi qu'il avait en lui-même, il aura besoin d'un monde vivant autour de lui, mais il sait que ce monde lui sera fermé. Que fera Jim, puisque, cessant d'être un homme libre, il n'a, par ailleurs, rien oublié de ses rêves de gloire, de puissance, de domination? La sympathie qui lui est si nécessaire lui semble une insulte. L'aiderons-nous? Il ne veut pas être aidé ; tout au plus pourrons-nous lui offrir l'exil? Jim garde sa force et refuse d'être traité en mendiant, mais l'amour n'est pas une aumône et Jim sera aimé. Depuis le début de son aventure, nous souffrions avec lui et, n'ayant qu'un médiocre espoir en la guérison de ce cas bien désespéré, nous ne savions que le plaindre, mais, maintenant, nous partagerons chacune de ses émotions avec confiance, nous le suivrons pas à pas, si loin qu'il nous mène, car nous croyons en lui.

C'est alors que, dans cette histoire, passe une façon de souffle épique. Sans doute, l'entourage y est-il pour quelque chose, sans doute, la voix de la forêt vierge, le bruissement redoutable des armes frustes, la splendeur du décor toujours changeant, toujours inquiétant, la magnificence de la nuit et les jeux cruels du soleil ajoutent-ils à l'ampleur de cet hymne que chante le jeune héros, cet hymne à la vie reconquise, mais c'est, avant tout, sa voix à lui que nous écoutons. Il possède enfin le royaume qu'il rêvait de dominer, il sera roi, il l'est. Des hommes viennent à lui, en suppliants, qui dépendent de lui, qui le tiennent pour leur maître, qui le vénèrent et dont il est responsable. Si folles qu'aient pu être ses anciennes songeries, jamais il n'eût imaginé aventure pareille, à ce point noble et haute, et néanmoins, voici qu'il peut la vivre, parce que, suivant la phrase de Novalis qui sert d'épigraphe à l'œuvre : « Il est certain que ma conviction s'augmente infiniment dès qu'une autre âme veut y mettre sa foi. »

L'« autre âme », la compagne de Jim, restera comme l'une des plus belles créations de Joseph Conrad, et sa grâce, la force tragique de son caractère, sa passion, sa réserve, ses brusques élans, ses gestes et sa voix, enchantent, dramatisent et clarifient, tour à tour, ce récit où passe toute une houle de

personnages étranges, pirates, marchands, guerriers, hommes sauvages, matelots, princes et esclaves, habitants d'une terre dont on ne saurait dire si elle est plus imprégnée par l'odeur du sang ou par les lourds parfums de la forêt.

***

Il faudrait une longue étude pour parler de tous les livres de Joseph Conrad, pour définir leur humour spécial et le ton assez aigre de ceux dont il a placé l'intrigue dans des centres anarchistes ou policiers de grandes villes, ou dans des milieux slaves, pour décrire justement cet ouvrage singulier intitulé *Nostromo*, que certains tiennent pour son œuvre maîtresse et où revit toute la république américaine de « Costaguana », dans une effrayante atmosphère d'intrigues politiques, de crimes, d'aventures et d'émeutes. Il siérait aussi de retourner dans les mers australes avec deux de ses romans : *Chance* et *Victory*, de faire de ses nouvelles et de ses contes un classement critique, d'en montrer la verve, l'audace, la riche invention, d'étudier enfin les caractères de Conrad, ses hommes, ses jeunes gens surtout, ses esclaves et ses vieux rajahs fatigués, ses femmes, peut-être dessinées d'un crayon un peu sage dans les livres du début, et qui prennent, plus tard, une si forte individualité, comme avec Jewell de *Lord Jim* et mainte autre, mais, dans cette liste incomplète, on ne saurait oublier la toute récente surprise par laquelle Conrad nous étourdit en publiant *The Shadow Line*, un récit où, une fois encore, il se renouvelle.

Après tant d'auteurs de langue anglaise qui, après Poë et Hawthorne ont manié le mystère, Conrad a voulu écrire un roman fantastique. Peut-on dire qu'il nous a donné un « frisson nouveau »? En tous cas, il est certain que cette histoire ne ressemble à aucune autre et que l'horreur y est distillée goutte à goutte de façon inédite. Pas un instant l'auteur ne nous engage à ajouter foi au rêve absurde qui hante les matelots muets de ce bateau, immobile sous le soleil, ensorcelé peut-être, et qui jamais, pensons-nous, ne pourra dépasser, dans le golfe de Siam, ce 8°20 de latitude, cette ligne interdite par l'influence du maléfice. Non, il n'ira pas plus avant !

L'auteur est d'un avis contraire : par la bouche du capitaine,

il explique très simplement le retard qu'il déplore, dont il souffre ; mais qu'importe l'avis du capitaine ! il ne nous convainc pas : nous comprenons bien mieux que lui ces forces obscures qui le mènent à la mort ; nous sommes de l'avis de son équipage supplicié... nous sommes le lecteur. Nous voilà bien pris jusqu'à la dernière ligne !

Et *The Shadow Line* n'est pas seulement un conte fantastique parfaitement réussi, dont la langue savoureuse accentue ou réserve le mystère, c'est aussi un magnifique symbole de la jeunesse arrêtée au seuil de la vie pour des raisons qu'elle ne peut comprendre. Cependant elle franchira, un jour, la ligne effrayante, parce qu'au delà seulement elle trouvera le vent du large, et qu'au delà seulement on peut vivre.

Joseph Conrad n'est certes pas un moraliste, mais de chacune de ses œuvres se dégage ainsi comme une atmosphère de noblesse. Dans les premières aventures qu'il nous contait, nous trouvions de quoi nous charmer, de quoi nous ravir; plus tard, il nous offrit des émotions plus graves; aujourd'hui, leur écho s'amplifie encore, et nous achevons notre lecture les yeux remplis de spectacles nouveaux, l'esprit en éveil et le cœur battant.

A quelles fêtes nous conviera-t-il demain? de quels rêves va-t-il nous entretenir? Peut-on le présumer, étant donnée la variété surprenante de cet écrivain au style fort, dont la langue a tant de verdeur âpre, tant de grâce, quand il faut, toujours tant d'harmonie, et dont la grange spirituelle déborde de beaux souvenirs?

GILBERT DE VOISINS

TYPHON

I

L'aspect du capitaine Mac Whirr, pour autant qu'on en pouvait juger, faisait pendant exact à son esprit, et n'offrait caractéristique bien marquée de bêtise, non plus que de fermeté ; il n'offrait caractéristique aucune. Il paraissait quelconque, apathique et indifférent.

Tout au plus pouvait-on parler parfois de son apparente timidité ; cela venait de ce que, à terre, il avait l'habitude, assis dans les bureaux maritimes, de rester les regards baissés et vaguement souriant. S'il relevait les yeux on remarquait que ces yeux étaient bleus et que son regard était droit. Des cheveux blonds et extrêmement fins encerclaient le dôme chauve de son crâne, d'une tempe à l'autre. Sur sa face hâlée, par contre, le poil roux et flamboyant semblait une poussée de fils de cuivre coupés au ras de la lèvre; sur le plat des joues et d'aussi près qu'il se rasât, des lueurs de métal et de feu passaient dès qu'il tournait la tête.

Il était d'une taille plutôt au-dessous de la moyenne, légèrement voûté et de membrure si vigoureuse que ses vêtements paraissaient toujours un rien trop étroits pour ses bras et ses jambes. Incapable de concevoir ce qui est dû aux différences de latitude, il portait toujours et partout un chapeau melon, un complet de teinte brunâtre et d'incommodes bottes noires.

Cet accoutrement peu marin donnait à sa tournure épaisse un air d'élégance étrange et guindée. Une mince chaîne d'argent barrait son gi et, et jamais il ne quittait son navire pour aller à terre sans serrer dans son poing puissant et velu un élégant parapluie de toute première qualité, mais presque toujours déroulé.

— Permettez, capitaine, — lui disait alors, sur un ton plein de déférence, le jeune Jukes, son second, qui l escortait jusqu'à la passerelle, et s'emparant dévotement du riflard, il en secouait les plis, leur redonnait de l'ordre et, autour de la tige qu'il tenait verticale, les roulait en un rien de temps ; il accomplissait cette cérémonie avec un visage empreint d'une augurale gravité, et Mr Salomon Rout, le mécanicien en chef qui fumait son cigare du matin sur la claire-voie, détournait la tête pour cacher un sourire.

— C'est vrai ! le sacré riflard.

— Merci bien, Jukes, merci, — grommelait le capitaine Mac Whirr, cordialement, sans lever les yeux, en reprenant le parapluie.

L'imagination de Mac Whirr suffisait tout juste à le porter au jour suivant ; ce qui lui permettait d'être très sûr de lui ; ce qui lui permettait aussi de ne s'affecter de rien. C'est l'imagination qui nous rend susceptibles, arrogants et difficiles à contenter ; cependant que tout navire commandé par le capitaine Mac Whirr devenait le flottant asile de l'harmonie et de la paix. A vrai dire les écarts fantaisistes lui étaient aussi interdits que le montage des chronomètres au mécanicien qui ne pourrait disposer que d'un marteau de deux livres et d'une scie.

Et cependant ces vies entièrement absorbées par l'actualité la plus simple et la plus immédiate ont leur côté mystérieux. Comment comprendre, dans le cas Mac Whirr par exemple quelle influence du monde avait bien pu pousser cet enfant parfaitement soumis, ce fils d'un petit épicier de Belfast à s'enfuir sur la mer? Il n'avait que quinze ans quand il avait fait ce coup-là. Cet exemple suffit, pour peu que l'on y réfléchisse, à suggérer l'idée d'une immense, puissante et invisible main prête à s'abattre sur la fourmilière de notre globe, à saisir chacun de nous par les épaules, à entre-choquer nos têtes

et à précipiter dans des directions inattendues et vers d'inconcevables buts nos forces inconscientes.

Son père ne lui pardonna jamais complètement cette insubordination stupide.

— On pouvait bien se passer de lui, — avait-il coutume de dire plus tard, — mais les affaires sont les affaires; un fils unique, encore !

Sa mère versa maintes larmes après sa disparition. Comme l'idée de laisser un mot derrière lui ne lui était pas venue à l'esprit, il fut pleuré comme mort jusqu'au jour où, huit mois après, sa première lettre arriva, datée de Talcahuano. Elle était courte ; on y lisait :

« Nous avons eu très beau temps pour la traversée. »

Évidemment, dans l'esprit de Mac Whirr fils, la seule nouvelle importante de sa lettre était celle-ci : son capitaine l'avait le jour même inscrit régulièrement comme matelot de pont, matelot de troisième classe, « parce que je puis faire le travail », expliquait-il. La mère pleura de nouveau abondamment. Le père traduisit son émotion par ces mots :

— Quel âne que ce Paul !

Mac Whirr père était un homme corpulent qui, jusqu'à la fin de ses jours exerça contre son fils une ironie latente, mêlée d'une ombre de pitié comme envers un être borné.

Les visites de Mac Whirr fils étaient nécessairement rares; mais dans le cours des années qui suivirent il écrivit parfois à ses parents pour les tenir au courant de ses promotions successives et de ses mouvements sur le vaste globe. Dans ces missives on pouvait trouver des phrases comme celles-ci : « Il fait sérieusement chaud ici », ou encore : « A quatre heures P. M., le jour de Noël, nous avons croisé des banquises. » Les vieux parents apprirent à connaître un grand nombre de noms de navires, avec les noms des capitaines qui les commandaient — avec les noms d'armateurs écossais et anglais —; un grand nombre de noms de mers, d'océans, de détroits, de promontoires, et les noms de ports étranges, aux entrepôts de bois de charpente, aux entrepôts de riz, aux entrepôts de coton ; — un grand nombre de noms d'îles — et le nom de la fiancée de leur fils. Elle s'appelait Lucie. Il ne lui venait pas à l'idée de dire si ce nom lui semblait joli.

Puis les vieux moururent.

Le grand jour du mariage de Mac Whirr arriva en temps voulu, suivant de près le grand jour où il obtint son premier commandement.

Tous ces événements avaient eu lieu nombre d'années avant certain matin, où, debout dans le rouf du vapeur *Nan-Shan*, Mac Whirr considérait la baisse d'un baromètre dont il n'avait aucune raison de se défier.

La baisse — étant donnés l'excellence de l'instrument, le moment de l'année et la position du navire sur l'écorce terrestre — était certes de mauvais augure ; mais la face rouge de l'homme ne trahissait aucun trouble intérieur. Les présages n'existaient point en lui, et la signification d'une prophétie ne savait lui apparaître qu'après que l'événement l'avait surpris. « C'est une baisse, pensa-t-il, il doit faire là-bas un sale temps peu ordinaire. »

Le *Nan-Shan* venant du Sud faisait route vers le port de commerce de Fou-Tchéou, avec quelques cargaisons dans ses cales et deux cents coolies chinois qu'on rapatriait dans les villages de la province de Fo-Kien après plusieurs années de travail dans différentes colonies tropicales.

La matinée était belle, la mer d'huile se soulevait et s'abaissait uniformément lisse et il y avait dans le ciel, à l'entour du soleil, un bizarre cercle de brume, semblable à un halo.

Sur le gaillard d'avant, où s'entassaient les Chinois, parmi le ramassis d'habits sombres, de faces jaunes, de queues de cheveux, luisaient nombre d'épaules nues, car il ne faisait pas de vent, et la chaleur était étouffante.

Les coolies flânaient, parlaient, fumaient ou regardaient d'un air morne par-dessus la lisse. Quelques-uns, tirant de l'eau le long des flancs du navire, se douchaient mutuellement ; quelques autres dormaient sur les panneaux ; d'autres encore, par petits groupes de six, étaient assis sur leurs talons, autour des plateaux de fer chargés de minuscules tasses de thé. Chacun de ces Célestes, sans exception, emportait avec lui tout ce qu'il possédait dans ce monde : une petite malle aux coins de cuivre, avec une serrure à sonnerie, renfermant quelques vêtements de cérémonie, des bâtons d'encens, un peu d'opium peut-être, on ne sait quelles vieilleries sans

valeur et sans nom, plus un petit trésor de dollars d'argent gagnés péniblement sur des chaland à charbon, dans des maisons de jeux ou dans le petit négoce, arrachés avec peine à la terre, acquis à la sueur de leurs fronts dans des mines, sur des lignes de chemins de fer, dans la jungle mortelle, ou sous le faix de lourds fardeaux, — patiemment amassés, gardés avec soin, chéris avec férocité.

Vers dix heures, une houle battue, venant de la direction du détroit de Formosa, s'était élevée, sans déranger beaucoup ces passagers, car le *Nan-Shan* avec son fond plat et sa grande largeur de ban méritait sa réputation de tenir exceptionnellement bien la mer. Mr Jukes, dans ses moments d'expansion, à terre, proclamait bruyamment que « la vieille camarade[1] était aussi bonne que belle ». Jamais il ne serait venu à l'esprit du capitaine Mac Whirr d'exprimer son opinion, si favorable quelle fût, aussi haut ou en termes aussi fantaisistes. Le *Nan-Shan* était incontestablement un bon navire, et presque neuf. Il avait été construit à Dumbarton, moins de trois années auparavant, sur les instructions de la maison de commerce Sigg et fils, de Siam. Quand il fut mis à flot, parachevé dans ses moindres détails, et prêt à entreprendre le travail de toute sa vie, les constructeurs le contemplèrent avec orgueil.

— Sigg nous a demandé un capitaine de confiance, — rappela l'un des associés, et l'autre, après avoir réfléchi quelque temps, dit :

— Je crois bien que Mac Whirr est à terre en ce moment.

— Vous croyez? Alors télégraphiez-lui immédiatement. C'est l'homme qu'il nous faut, — déclara l'aîné sans un moment d'hésitation.

Le matin suivant Mac Whirr se tenait devant eux, impertubable ; il avait quitté Londres par l'express de minuit après des adieux brusqués à sa femme.

— Il ne serait pas mauvais que nous allions inspecter le navire ensemble, capitaine, — dit l'aîné des associés.

Et les trois hommes se mirent en route pour examiner les

1. Cette appellation paraît toute naturelle en anglais où les noms de navires sont féminins.

perfections du *Nan-Shan* de l'étrave à la poupe, de la carlingue aux pommes de ses deux mâts à pible.

Le capitaine Mac Whirr avait commencé par ôter son paletot qu'i accrocha à l'extrémité d'un petit treuil à vapeur, synthèse des raffinements les plus modernes.

— Mon oncle a écr t hier pour vous recommander à nos bons amis, messieurs Sigg, vous avez bien? et ils vous laisseront sans doute le commandement, — dit le plus jeune des associés. — Vous pourrez vous vanter de commander le p us docile des navires qu'on puisse voir sur les côtes de Chine, capitaine, — ajouta-t-il.

— Croyez?... Merci bien, — bredouilla confusément Mac Whirr.

Devant les éventualités lointa nes, il demeurait aussi indifférent qu'un touriste myope devant la beauté d'un vaste paysage ; et, ses yeux, au même moment, se posant par hasard sur la serrure de la porte de la cabine, il se dirigea vers celle-ci d'un air absorbé et commença d'en secouer la poignée avec vigueur, tout en protestant de sa voix sérieuse et basse :

— On ne peut plus se fier aux ouvriers aujourd'hui. Voici une serrure ; c'est tout flambant neuf et ça ne marche pas du tout ; ça bloque. Voyez ! Voyez !...

Aussitôt qu'ils se trouvèrent seuls dans leur bureau, à l'autre bout du chantier :

— Vous avez chanté l'éloge de cet individu à Sigg ; mais j'aimerais à savoir ce que vous appréciez de lui? — demanda le neveu avec un léger mépris.

— Je reconnais qu'il n'a rien d'un capitaine de roman, si c'est là ce que vous voulez dire, — répondit l'aîné sèchement. — Est-ce que le contremaître des menuisiers est dehors?... Entrez, Bates. Comment se fait-il que vous laissiez les hommes de Tait nous poser une serrure défectueuse à la porte de la cabine? Le capitaine l'a remarquée tout de suite. Faites-en mettre une autre. Les petites pailles, Bates... les petites pailles !

La serrure fut donc remplacée, et peu de jours après le *Nan-Shan* s'élançait vers l'Est sans que Mac Whirr eût fait aucune nouvelle remarque au sujet des aménagements, ni qu'on lui eût entendu proférer un seul mot d'orgueil à propos

de son navire, de reconnaissance pour sa nomination, ou de satisfaction devant la perspective de son avenir.

De tempérament non plus loquace que taciturne, il trouvait, à vrai dire, très rarement l'occasion de parler. Restaient naturellement les questions de service : instructions, ordres, etc.; mais le passé étant, à ses yeux, bien passé, et le futur n'étant pas encore, il estimait que les menus événements de chaque jour ne méritent pas, le plus souvent, de commentaires et que les faits parlent d'eux-mêmes avec une insurpassable précision.

Le vieux Mr Sigg aimait les hommes de peu de mots, ceux « qu'on est sûr qui ne chercheront pas à brocher sur les instructions ». Mac Whirr qui possédait les qualités requises fut maintenu au commandement du *Nan-Shan* dont il dirigeait, parmi les mers de Chine, les courses précautionneuses.

Le navire avait été déclaré et inscrit sur le registre maritime britannique, mais au bout d'un certain temps, Mr Sigg avait jugé plus expédient de le transférer sous les couleurs siamoises. A la nouvelle du transfert projeté, Jukes s'agita comme sous le coup d'un affront personnel. Il se promenait en grommelant et en faisant entendre des petits ricanements de mépris.

— Non ! mais vous nous voyez avec un grotesque éléphant d'arche de Noé sur le pavillon du navire ! — dit-il une fois à la porte de la chambre des machines. — Je veux être pendu si je supporte ça. Je leur collerai ma démission. Est-ce que ça ne vous dégoûte pas, vous, Mr Rout?

Le chef mécanicien se contenta de s'éclaircir la voix, de l'air d'un homme qui connaît la valeur d'un bon poste.

La première fois que le nouveau pavillon flotta à l'arrière du *Nan-Shan*, Jukes le contempla amèrement de la passerelle.

Il lutta quelque temps avec ses sentiments, puis remarqua :

— Cocasse tout de même, de se balancer sous un pavillon pareil ! Trouvez pas, capitaine?

— Qu'est-ce qui lui manque, à ce pavillon? — demanda le capitaine. — Je le trouve tout à fait correct, moi.

Et il se dirigea vers l'extrémité de la passerelle pour le mieux voir.

— Eh bien moi, je le trouve cocasse ! — cria Jukes, outré, en quittant brusquement la passerelle.

Le capitaine Mac Whirr fut consterné par une telle façon d'agir. Peu de temps après, il entra tranquillement dans le rouf, et ouvrit le code des signaux internationaux à la planche où les pavillons de toutes les nations étaient dûment représentés en rangs de couleurs voyantes. Il fit courir son doigt le long des rangs, et lorsqu'il arriva au Siam, il contempla avec grande attention le champ rouge et l'éléphant blanc. Rien n'était plus simple, mais afin de s'assurer davantage, il emporta le livre sur la passerelle ; il voulait comparer le dessin colorié à l'objet réel qui flottait au mât de pavillon d'arrière. Quand Jukes, qui s'acquitta ce jour-là de son service avec une espèce de fureur réprimée, se trouva de nouveau sur la passerelle, son capitaine lui dit :

— Il n'y manque rien, à ce drapeau.

— N'y manque rien? — marmotta Jukes en se jetant à genoux devant un caisson, d'où il sortit rageusement une ligne de sonde de rechange.

— Non ; j'ai cherché dans le livre. Longueur, deux fois la largeur, et l'éléphant exactement dans le milieu. Je me doutais bien qu'à terre, on saurait fabriquer le pavillon local. Cela va de soi. C'est vous qui êtes dans l'erreur, Jukes...

— Eh bien, capitaine, — commença Jukes en se relevant d'un bond, — tout ce que je puis dire... — et ses mains tremblantes s'exaspéraient à démêler la glène du fil de sonde.

— Ça va bien. Ça va bien, — reprit le capitaine en manière d'apaisement. Il était pesamment assis sur un petit pliant de toile qu'il affectionnait spécialement. — Tout ce que vous avez à faire, c'est de prendre bien soin, qu'ils ne hissent pas l'éléphant la tête en bas tant qu'ils n'y sont pas tout à fait habitués.

Jukes lança la nouvelle ligne de sonde sur le gaillard d'avant et bruyamment :

— Ah ! vous voilà, maître d'équipage, ayez bien soin qu'elle trempe jusqu'à l'extrémité.

Puis il se retourna vers son capitaine avec résolution. Mais Mac Whirr, en étendant confortablement ses coudes sur la rambarde de la passerelle, continuait :

— Parce que je suppose que ça serait interprété comme un signal de détresse, qu'en pensez-vous? Moi, j'imagine que l'éléphant représente quelque chose comme le Union-Jack dans le pavillon...

— Ah! vous croyez! — glapit Jukes, d'une telle voix que toutes les têtes sur les ponts du *Nan-Shan* se retournèrent.

Alors il poussa un soupir, puis soudain, résigné :

— Pour sûr que ça ferait un affreux spectacle, — conclut-il débonnairement.

Plus tard, le même jour, il accosta le chef mécanicien avec un confidentiel :

— Écoutez, que je vous raconte la dernière du vieux.

Mr Salomon Rout (que l'on nommait communément Sal le Long, ou le vieux Sal, ou Père Rout) se trouvait presque invariablement l'homme le plus grand à bord de tous les navires sur lesquels il servait, d'où l'habitude qu'il avait prise de se pencher avec condescendance et flegme vers ses interlocuteurs. Ses cheveux étaient rares et couleur de sable, ses joues plates étaient décolorées ainsi que ses poignets osseux et ses longues mains d'homme d'étude, comme s'il eût vécu dans l'ombre toute sa vie.

Il sourit de son haut à Jukes sans arrêter de fumer et de regarder placidement autour de lui à la manière d'un bon oncle qui prêterait une oreille complaisante au récit d'un écolier surexcité. Au demeurant fort amusé, mais sans le laisser voir, il demanda :

— Et lui avez-vous collé votre démission?

— Non, — cria Jukes é evant une voix lasse et découragée au-dessus du grincement discordant des treuils à friction.

Ceux-ci se démenaient furieusement, activant les longs mâts de charge au bout desquels pendaient les élingues raidies par d'énormes ballots, qu'ils laissaient choir négligemment à extrémité de course. Les chaînes de charge gémissaient dans les chapes des poulies, tintaient contre les hiloires, cliquetaient sur les bords du navire, et le *Nan-Shan* tout entier frémissait, enveloppant de vapeur ses flancs gris.

— Non, — cria Jukes. — Je ne la lui ai pas collée, ma démission. A quoi bon? Autant parler à cette cloison. Un homme

comme ça il n'y a moyen de lui faire rien comprendre. Il m'estomaque positivement.

A ce moment, le capitaine Mac Whirr, revenant de terre, traversa le pont, parapluie en main, escorté d'un Chinois lugubre et flegmatique qui marchait par derrière dans des souliers de soie à semelles de papier et qui portait, lui aussi, un parapluie.

Le capitaine du *Nan-Shan* parlant à peine distinctement, et, comme d'habitude contemplant la pointe de ses bottes, observa qu'il serait nécessaire cette fois-ci de faire escale à Fou-Tchéou, et qu'il désirait que Mr Rout mît sous pression pour demain après-midi, à une heure précise. Il repoussa son chapeau en arrière pour s'éponger le front tout en remarquant que « de toutes façons il avait horreur d'aller à terre », tandis que, le dépassant de la tête, et sans daigner répondre un mot, Mr Rout fumait avec austérité tout en caressant son coude droit de sa main gauche. Puis, de cette même voix basse, Jukes reçut l'ordre de débarrasser l'entrepôt d'avant. On allait installer là deux cents coolies que la Compagnie Bun-Hin rapatriait. Un sampan allait tantôt apporter vingt-cinq sacs de riz pour servir à leur nourriture.

— Ce sont tous des engagés de sept ans, — dit le capitaine Mac Whirr, — et ils ont chacun un coffre en bois de camphrier.

Le charpentier devait immédiatement commencer à clouer des lattes de trois pouces le long de l'entrepont, de l'avant à l'arrière, afin d'empêcher ces coffres de chahuter quand il y aurait de la mer. Jukes ferait mieux de s'en occuper tout de suite :

— Vous entendez, Jukes?

Quant à ce Chinois-ci, il accompagnait le navire jusqu'à Fou-Tchéou où il pourrait servir d'interprète ; c'était le commis de Bun-Hin, qui désirait se rendre compte de l'espace disponible. Jukes aurait à le conduire :

— Vous entendez, Jukes?

Jukes prit soin de ponctuer ces instructions de l'obligatoire :

— Oui, capitaine, — proféré sans enthousiasme aux endroits voulus. Un brusque :

— Amène-toi, John. Tâche à regarder voir, — mit le Chinois en mouvement derrière ses talons.

— Voir partout si veux, toi regarder partout tout pareil, — dit Jukes, qui n'ayant aucun talent pour les langues étrangères ânonnait en guise de chinois un cruel jargon. Il montra du doigt le panneau ouvert :

— Place, premier choix pour coucher. Toi bien voir, hein?

Il était bourru, comme il convient quand on se sent de race supérieure, mais non pas hostile. Le Chinois contemplait tristement et silencieusement l'obscurité de l'écoutille, comme s'il se fût tenu à l'entrée d'un tombeau.

— Pas attraper pluie là en bas, tu vois? — continuait Jukes. — Suppose toujours beau temps comme ça, un coolie monte en haut. Fait comme çà : — Phoooooo ! — Il dilata sa poitrine et gonfla ses joues. — Compris John? respirer air frais. Bon, hein? Lui laver pantalons, manger chow-chow en haut, compris John?

Son imagination s'échauffait. Jouant de la bouche et des mains, il faisait le simulacre de manger du riz et de laver des vêtements et le Chinois, qui dissimulait la méfiance que lui inspirait cette mimique sous un air recueilli, nuancé d'une délicate et subtile mélancolie, promenait ses yeux en amande, de Jukes au panneau et du panneau à Jukes.

— Très bien, — murmura-t-il d'une voix basse et désolée.

Puis glissant le long des ponts, contournant les obstacles, il disparut soudain dans un plongeon, sous une élingue chargée de dix sacs poussiéreux, emplis de je ne sais quelle précieuse marchandise à odeur nauséabonde.

Le capitaine Mac Whirr, cependant, s'étant rendu sur la passerelle, puis dans la chambre des cartes où traînait une lettre commencée depuis deux jours, une de ses longues lettres à sa femme, qui toutes débutaient par ces mots : « Mon épouse chérie », et dont le stewart avait tout loisir de se repaître entre deux coups de plumeau donnés aux chronomètres, ou deux coups de balai au plancher. Les minutieux détails sur chaque sortie du *Nan-Shan* intéressaient vraisemblablement le stewart beaucoup plus que la femme à qui ces relations étaient destinées.

Ces pages, interminablement pleines de la constatation laborieuse des seuls menus faits auxquels la conscience de Mac Whirr fût sensible, allaient retrouver madame Mac Whirr

dans la banlieue nord de Londres ; une petite maison avec un bout de jardin devant les fenêtres en saillie, un portique de décente apparence, une porte d'entrée avec des vitres de couleur dans un encadrement de plomb en imitation. Il payait quarante-cinq livres par an pour cela, et ne trouvait pas le loyer trop élevé, car madame Mac Whirr (une personne revêche, au cou décharné, et aux manières prétentieuses) était de bonne naissance et avait connu des jours meilleurs. On la considérait dans le voisinage comme « tout à fait supérieure ». L'unique secret de sa vie, était la honteuse terreur du jour où son mari rentrerait à la maison et y habiterait pour de bon. Sous ce même toit vivaient également sa fille Lydia, et son fils Tom. Tous deux ne connaissaient que très peu leur père. Le capitaine n'était guère plus pour eux qu'un visiteur rare et privilégié, qui, le soir, fumait sa pipe dans la salle à manger et qui restait à coucher. Lydia, fillette languissante, était plutôt choquée par ses façons ; quant à Tom, à la man ère des jeunes garçons, il manifestait une complète indifférence, franche, naturelle ou charmante.

Et douze fois pas an, le capitaine Mac Whirr correspondait ainsi, du fond des mers de Chine, demandant qu'on le rappelât « au souvenir de ses enfants » et signant « ton mari qui t'aime », avec un calme parfait, comme si ces mots, usés déjà par tant de générations, eussent perdu leur signification et ne pussent plus servir que pour la forme.

Les mers de Chine, du nord et du sud, sont des mers étroites ; des mers semées de traverses prévues ou imprévues, tels que bancs de sable, îles, récifs, courants changeants et rapides — menus événements quotidiens dont le langage inarticulé est clairement compris par les marins. Cette indistincte et sincère éloquence des faits s'adressait fortement et précisément au sens des réalités que possédait le capitaine Mac Whirr ; aussi bien, celui-ci, abandonnant sa chambre d'en bas, vivait-il pratiquement sur la passerelle de son navire ; il s'y faisait souvent monter ses repas et dormait, la nuit, dans la chambre des cartes. C'est là qu'il rédigeait ses lettres à sa femme. Chacune d'elles, sans exception, contenait cette phrase : « Il a fait très beau temps pendant ce voyage », ou, sous quelque forme presque semblable, une semblable constata-

tion. Et cette constatation, dans sa merveilleuse persistance, était aussi parfaitement exacte que quelque autre constatation que contînt la lettre.

Mr Rout, lui aussi, écrivait des lettres, mais personne à bord ne pouvait savoir à quel point il avait la plume bavarde ; car lui du moins, avait assez d'imagination pour tenir son bureau fermé à clef.

Sa femme se délectait à son style. C'était un couple sans enfants, et madame Rout, grande personne joviale de quarante ans à poitrine opulente, occupait avec la vénérable et décrépite mère de Mr Rout un petit cottage près de Teddington. Elle parcourait sa correspondance, au déjeuner du matin, avec des yeux animés, déclamant d'une voix joyeuse les passages susceptibles d'intéresser la vieille. Elle faisait précéder chaque extrait du cri avertisseur de : « Salomon dit : » car la vieille dame était sourde. Madame Rout fils avait aussi la manie de jeter à la tête des étrangers qui venaient la voir, des phrases entières des lettres de Salomon, et parfois les visiteurs restaient quelque peu déconcertés par le ton bizarre et jovial de ces citations.

Le jour où le nouveau pasteur fit sa première visite au cottage, elle trouva l'occasion de lancer :

— Comme dit Salomon : les mécaniciens qui naviguent, contemplent les merveilles de la nature marine.

Quand un soudain changement d'attitude du pasteur la fit s'arrêter ébahie.

— Salomon... Oh !... Madame Rout, — bégayait le jeune homme tout rougissant, — je dois vous dire que... je ne...

— Mais c'est mon mari, — cria-t-elle alors.

Puis se rendant compte de la méprise, elle partit d'un rire immodéré, un mouchoir devant les yeux et toute renversée sur sa chaise, tandis que le pasteur restait assis, un sourire contraint sur les lèvres, persuadé, dans son inexpérience des femmes jov a es, que celle-ci devait être folle à lier. Par la suite, ils devinrent d'excellents amis ; dès que le pasteur eut pu se convaincre qu'elle n'était coupable d'aucune intention irrévérencieuse, madame Rout reparut à ses yeux ce qu'elle était : une très digne personne. Et bientôt, il apprit à entendre sans sourc ller d'autres bribes de la sagesse de Salomon.

— Pour ce qui est de moi, — avait-il dit un jour (à ce que rapportait sa femme), — je préfère un âne bâté à un coquin pour capitaine. Une brute, il y a encore moyen de la prendre ; mais un coquin, ça vous glisse entre les doigts !

Induction tirée du cas particulier du capitaine Mac Whirr dont l'honnêteté évidente avait tout le poids et l'épaisseur d'un bloc.

Mr Jukes, lui, célibataire et incapable de généralisations, avait pour confident habituel un vieux camarade de bord actuellement second officier d'un transatlantique. C'est à lui qu'il ouvrait son cœur, insistant sur les avantages de la navigation de commerce en Extrême-Orient, avec des allusions au trafic occidental qu'il dépréciait d'autant. Il exaltait les ciels, les mers, les navires, la vie facile. Le *Nan Shan*, certifiait-il, n'avait pas son pareil pour tenir la mer.

« Ici pas d'uniformes chamarrés, disaient ses lettres ; ici, nous sommes tous des frères. Les repas se prennent en commun ; c'est une vie de coq en pâte... Les types de la chaufferie sont aussi décents qu'on peut souhaiter pour des gens comme ça ; et Rout, notre chef, est un bon zigue. Nous sommes bons amis. Quant au vieux, on n'imagine pas un capitaine plus placide. Par moments tu jurerais qu'il est trop bête pour voir quoi que ce soit qui cloche. Mais non, ce n'est pas cela. Il commande depuis un assez bon nombre d'années ; ses ordres ne sont jamais stupides, et ma foi il dirige fort passablement son navire sans embêter personne. Je me dis parfois qu'il n'a pas assez de cervelle pour oser se lancer dans des remontrances ; mais je ne cherche pas à en tirer avantage ; vrai, je ne trouverais pas ça bien. En dehors de la routine du service il n'a pas l'air de comprendre la moitié de ce qu'on lui dit. Parfois on en plaisante. Mais à la longue ça paraît un peu morne d'avoir à vivre avec un homme comme ça. Le vieux Rout prétend qu'il n'a pas beaucoup de conversation. De conversation, Seigneur ! Il n'ouvre jamais la bouche ! L'autre jour je bavardais avec l'un des mécaniciens, sous la passerelle ; Mac Whirr doit nous avoir entendu : quand je suis monté pour prendre le quart, il est sorti du rouf, a bien regardé tout à l'entour, a louché sur les feux de côté, jeté les yeux sur le compas, reluqué les étoiles, bref les simagrées habituelles ; puis au bout d'un moment :

« — C'était pas vous qui parliez tantôt, dans la coursive de bâbord?

— Si fait, capitaine.

— Avec le troisième?

— Oui, capitaine. »

» Là-dessus il se retire à tribord où il s'assied sur son petit pliant, et pendant une demi-heure peut-être n'émet plus un son... Si pourtant : il a éternué.

» Puis je l'entends là-bas qui se lève ; il s'amène à pas lents jusqu'à bâbord où j'étais :

« — Je n'arrive pas à comprendre ce que vous pouvez bien trouver à raconter, — dit-il. — Deux bonnes heures!... Je ne vous blâme pas. Moi je vois à terre des gens qui ne font que ça toute la journée, et qui, le soir, s'assoient, et continuent tout en buvant. Il faut croire qu'ils répètent tout le temps les mêmes choses. Je n'arrive pas à comprendre. »

» As-tu jamais rien entendu de pareil? Et tout cela dit d'un ton si patient. Vrai, je me sentais tout apitoyé. Mais quelquefois tout de même il m'exaspère. Naturellement on ne voudrait rien faire qui le froissât, et même pour le bon motif. Mais rien ne le froisse. On lui ferait un pied de nez qu'il demanderait innocemment et gravement : « Qu'est-ce qui vous prend? » Un jour il m'a dit du ton le plus naturel qu'il trouvait par trop difficile de découvrir ce qui agitait les hommes d'une manière si bizarre. Mais, en vérité, il est trop épais pour s'en tourmenter. »

Ainsi parlait Jukes à son ami que retenaient les mers occidentales, sous la dictée de son cœur et donnant libre cours à sa fantaisie.

Il exprimait ce qu'il pensait en toute franchise; ça ne valait pas la peine de chercher à émouvoir un homme pareil.

Si le monde eût été peuplé de Mac Whirr, la vie fût sans doute apparue à Jukes comme une affaire insipide et de médiocre profit. Il n'était pas seul de cette opinion. On eût dit que la mer elle-même, épousant la cordiale indulgence de Jukes, jugeait inutile de se mettre jamais en frais pour secouer de sa torpeur ce capitaine taciturne qui rarement levait les yeux sur elle. Il se promenait innocemment sur les eaux dans le seul but bien apparent de subvenir à la nourriture, aux

vêtements et au loyer des trois siens qu'il avait laissés à terre. Des sales temps, il en avait connu, parbleu. Il avait été saucé, secoué, fatigué comme de juste ; mais tout cela dont on souffrait le jour même était oublié le jour suivant. Si bien qu'à tout prendre, il avait raison, dans les lettres à sa femme, de parler toujours du beau temps.

Mais la force inquiète des flots, mais leur courroux impondérable, le courroux qui passe et retombe et qui n'est jamais apaisé, le courroux et l'emportement passionné de la mer, voilà ce qu'il ne lui avait jamais été donné d'entrevoir. Il savait que cela existe, comme nous savons que le crime et les abominations existent. Il avait entendu parler de cela, comme le paisible citoyen d'une grande ville peut avoir entendu parler de batailles, de famines, d'inondations, sans se représenter aucunement ce que ces mots signifient, encore qu'il ait été mêlé peut-être, dans la rue, à quelque bagarre, qu'un jour il ait été forcé de se passer de dîner, ou trempé jusqu'aux os dans une averse.

Le capitaine Mac Whirr avait parcouru la surface des océans, comme certaines gens glissent toute leur vie durant à la surface de l'existence, qui se coucheront enfin, tranquillement et décemment dans a tombe, — qui n'auront rien connu de la vie, qui n'auront jamais eu l'occasion de rien connaître de ses perfidies, de ses violences, de ses terreurs.

Sur terre et sur mer, il existe de ces gens ainsi favorisés — ou ainsi dédaignés par le destin et par la mer.

II

En observant la baisse persistante du baromètre, le capitaine Mac Whirr pensa donc : « Il doit faire quelque part un sale temps peu ordinaire. » Oui, c'est exactement à ce qu'il pensa. Il avait l'expérience des sales temps moyens — le terme sale appliqué au temps n'impliquant qu'un malaise modéré pour le marin.

Une autorité incontestable lui eût-elle annoncé que la fin du monde sera due à un trouble catastrophique de l'atmo-

sphère, il aurait assimilé cette information à la simple idée de « sale temps » et pas à une autre, parce qu'il n'avait aucune expérience des catastrophes, et que la foi n'implique pas nécessairement la compréhension.

La sagesse de son pays avait décrété, au moyen d'un acte du Parlement, qu'avant d'être jugé digne d'assumer la charge d'un navire on devait avoir été reconnu capable de répondre à quelques simples questions au sujet des orages circulaires tels qu'ouragans, cyclones et typhons ; il faut croire que Mac Whirr avait répondu passablement puisqu'il commandait maintenant le *Nan Shan* dans les mers de Chine pendant la saison des typhons. Mais il y avait longtemps de cela et Mac Whirr ne se rappelait plus rien de tout cela aujourd'hui.

Il était cependant conscient du malaise que lui causait cette chaleur moite. Il sortit sur la passerelle, mais n'y trouva aucun soulagement à sa gêne. L'air semblait épais. Mac Whirr haletait comme un poisson hors de l'eau, et finit par se croire sérieusement indisposé. La surface de la mer avait le lustre ondoyant d'une étoffe de soie grise au travers de laquelle le *Nan Shan* traçait son sillon fugitif. Le soleil, pâle et sans rayons, épandait une chaleur de plomb dans une lumière bizarrement diffuse. Les Chinois s'étaient couchés tout de leur long sur le pont. Leurs visages jaunes, pincés et anémiques ressemblaient à des figures de bilieux. Deux d'entre eux furent spécialement remarqués par le capitaine Mac Whirr ; étendus en dessous de la passerelle, ils semblaient morts dès qu'ils avaient les yeux fermés. Trois autres, par contre, se querellaient âprement, là-bas, à l'avant ; un grand individu, à demi-nu, aux épaules herculéennes était indolemment penché sur un treuil tandis qu'un autre, assis par terre, les genoux relevés et la tête penchée de côté dans une attitude de petite fille, tressait sa natte ; les mouvements de ses doigts étaient lents et toute sa personne respirait une extraordinaire langueur. La fumée luttait péniblement pour sortir de la cheminée, et, au lieu de flotter au loin, elle s'étendait comme un nuage d'enfer qui empestait le soufre et faisait pleuvoir de la suie sur les ponts.

— Que diable faites-vous là, Mr Jukes? — demanda le capitaine Mac Whirr.

Cette apostrophe insolite fit sursauter Mr Jukes comme un

coup de stylet sous la cinquième côte. Un glène de filin à ses pieds, un morceau de toile sur les genoux, il poussait vigoureusement son carrelet, installé sur un tabouret bas qu'il s'était fait monter sur la passerelle. Il leva les yeux, et la surprise donna à son regard une expression de candeur et d'innocence.

— Je ralingue quelques sacs de ce nouveau lot que nous venons d'embarquer, — riposta-t-il sans aigreur. — Nous en aurons besoin la prochaine fois que nous ferons du charbon, capitaine.

— Que sont devenus les anciens sacs?

— Mais ils sont usés, capitaine.

Le capitaine Mac Whirr considéra son second d'un air d'abord irrésolu, puis finit par déclarer sa cynique et sombre conviction que plus de la moitié de ces sacs avait dû passer par-dessus bord,— si l'on pouvait seulement savoir la vérité, — disait-il, puis il se retira à l'autre extrémité de la passerelle.

Jukes, exaspéré par cette sortie immotivée, cassa son aiguille au second point, laissa tomber son travail et se leva, en grommelant des imprécations contre cette maudite chaleur.

L'hélice peinait ; les trois Chinois, à l'avant, avaient tout à coup cessé de se chamailler, et celui qui, d'abord, tressait sa natte, à présent laissait son regard morne glisser par-dessus ses genoux qu'il étreignait.

Le soleil blafard, jetait des ombres faibles et comme maladives. La houle s'accentuait, se précipitait incessamment et le navire piquait de lourdes embardées dans les creux profonds et mous de la mer. Jukes chancela :

— Je voudrais savoir d'où vient cette fichue houle, — dit-il tout haut en retrouvant son équilibre.

— Nord-est, — grogna le positif Mac Whirr, du bord de la passerelle où il se trouvait, — il doit faire là-bas quelque sale temps peu ordinaire. Allez regarder le baromètre.

Quand Jukes sortit de la chambre des cartes, l'expression de son visage était soucieuse. Il se cramponna aux rambardes de la passerelle et regarda le large fixement.

Dans la chambre des machines la température s'était

élevée à 117°F. Des voix irritées montaient à travers la claire-voie et le capot de la chaufferie ; des clameurs rudes et aigres, mêlées à des raclements et à des grincements métalliques courroucés, comme si des hommes aux membres de fer et aux gorges de bronze se fussent chamaillés dans les soutes.

Le second mécanicien venait d'entrer en conflit avec les chauffeurs qui avaient laissé tomber la pression. Cet homme aux bras de forgeron était généralement redouté ; mais, cet après-midi, les chauffeurs ripostaient avec audace et claquaient les portes du foyer avec toute la furie du désespoir. Le bruit cessa tout à coup et le second mécanicien apparut, surgissant de la chaufferie; il était barbouillé de noir, pareil à un ramoneur et trempé comme s'il venait de sortir d'un puits. Sa tête n'eut pas plutôt émergé du capot qu'il se mit à tempêter contre Jukes, à qui il reprochait de n'avoir pas fait orienter convenablement les ventilateurs de la chaufferie. Pour toute réponse Jukes fit, de la main, un geste de protestation conciliante et résignée. — Pas de vent, qu'est-ce que j'y puis? Regardez vous-même.

Mais l'autre ne voulait pas entendre raison. Ses dents luisaient hargneusement dans sa figure noircie. Il saurait bien se charger de cogner là-bas, mais que le diable l'emporte, ces matelots d'enfer s'imaginaient-ils qu'on pouvait garder la pression dans ces damnées chambres de chauffe simplement en cognant des gueules? Non, par saint Georges. On avait tout de même besoin de recevoir aussi un peu d'air. Qu'il soit à tout jamais pris pour un maudit matelot de pont, s'il mentait. Jusqu'au chef qui se démenait devant le manomètre et faisait un raffût de tous les diables dans la chambre des machines, depuis midi. Et Jukes, lui, piqué à son poste sur le pont, à quoi servait-il, s'il n'était pas seulement capable d'envoyer un de ces bouffis de propres à rien de matelots de pont tourner les ventilateurs face au vent?

Les relations entre la « chambre des machines » et le « pont » du *Nan Shan* étaient, comme on le sait, quasi fraternelles, aussi Jukes se penchant sur la lisse, pria-t-il l'autre, d'un ton contenu, de ne pas faire l'imbécile ; le patron était de l'autre côté de la passerelle. Mais, le second tout mutiné, déclara qu'il se fichait complètement de ce qui était de l'autre

côté de la passerelle; Jukes, perdant alors brusquement son calme altier, invita le second, en termes brutaux et emportés à monter arranger ces sales appareils à sa guise, et à s'envoyer lui-même tout le vent qu'un âne de sa sorte pourrait trouver. Le second se jeta sur le ventilateur comme on se précipite au combat; on eût dit qu'il voulait l'arracher, l'envoyer tout entier par-dessus bord; mais tous ses efforts ne parvinrent qu'à faire pivoter le capuchon de quelques pouces; après quoi, tout exténué par l'énorme dépense de forces, il s'appuya au dos de la timonerie et regarda Jukes venir à lui :

— Seigneur ! — fit-il d'une voix faible.

Il leva les yeux vers le ciel, puis abaissa son regard vitreux sur l'horizon basculé qui, soulevé jusqu'à former un angle de quarante degrés, se maintint là-haut quelque temps, au sommet d'un grand plan incliné tout lisse, puis se remit en place mollement.

— Ouf ! Seigneur ! Qu'est-ce qui se passe donc?

Jukes, qui, pour l'équilibre, écartait en compas sa paire de longues jambes, prit un air de supériorité.

— Cette fois-ci, nous n'y couperons pas, — dit-il. — Le baromètre dégringole comme je ne sais quoi, Harry. Et vous qui essayez de faire une bête de scène.

Le mot de « baromètre », sembla raviver la folle animosité du second mécanicien. Rassemblant à nouveau toute son énergie, il pria Jukes d'une voix sourde et hargneuse, de se renfoncer l'instrument dans la gorge. Qu'est-ce qui s'en souciait de son baromètre, c'était la vapeur, c'était la pression de la vapeur qui baissait. Entre les chauffeurs qui se défilaient et un chef qui devenait gâteux, c'était plus une vie possible. Tout pouvait bien sauter, après tout, il s'en fichait comme du juron d'un étameur.

On eût cru qu'il allait pleurer, mais ayant repris son souffle, il continua, dans un obscur grognement :

— Je vais les faire se barrer, moi, — et s'éloigna précipitamment.

Un instant encore il s'arrêta sur le capot et tendit le poing vers le ciel d'où tombait une extraordinaire ombre, puis avec une imprécation, il s'engouffra dans le trou noir.

Quand Jukes se retourna, ses yeux tombèrent sur le dos

voûté et les larges oreilles cramoisies du capitaine qui avait traversé la passerelle :

— C'est un homme très violent, ce second mécanicien, — dit Mac Whirr sans regarder Jukes.

— Un fameux second, en tous cas, — grommela Jukes. — Ils ne peuvent pas maintenir la pression, — ajouta-t-il rapidement se précipitant pour agripper la lisse en vue de la prochaine embardée.

Le capitaine Mac Whirr, qui n'y était pas préparé, piqua un petit trot, puis, d'une saccade, se remit d'aplomb près d'un support de tente.

— Un homme grossier, — continua-t-il. — Si cela continue, je serai obligé de m'en débarrasser à la première occasion.

— C'est la chaleur, — dit Jukes. — Le temps est terrible, à faire jurer un saint. Même ici, en haut, on se sent la tête comme enveloppée dans une couverture de laine.

— Voulez-vous dire que vous avez jamais eu la tête enveloppée dans une couverture, Mr Jukes? Pourquoi donc était-ce?

— C'est une façon de parler, capitaine, — dit Jukes platement.

— Comme vous y allez, vous autres ! Et qu'est-ce que c'est aussi que ces saints qui jurent? Je voudrais bien que vous ne parliez pas si étourdiment. Quel genre de saint cela pourrait-il être, qui jurerait? Pas plus un saint que vous, j'imagine. Et qu'est-ce qu'une couverture de laine vient faire au milieu de tout ça? Ou bien le temps... Ce n'est pas la chaleur qui me fait jurer, hein? c'est la mauvaise humeur, et rien d'autre. A quoi cela sert-il que vous parliez comme ça !

Ainsi protestait le capitaine Mac Whirr contre l'emploi des figures dans le discours ; il acheva d'électriser Jukes par un grognement méprisant suivi de paroles de violence et de ressentiment.

— Dieu me damne ! je le chasserai du navire s'il ne prend pas garde.

Et Jukes, incorrigible, pensa : « Bonté divine! quelqu'un m'a changé le vieux. C'est de la colère, s'il vous plaît. La faute en est au temps, parbleu ! et à quoi d'autre? Un ange y deviendrait grincheux — pour ne plus parler du saint. »

Tous les Chinois sur le pont semblaient prêts à pousser le dernier soupir.

En se couchant, le soleil au diamètre rétréci n'avait plus qu'un restant d'éclat roussâtre et sans rayonnement, comme si des millions de siècles écoulés depuis le matin eussent épuisé sa réserve de vie. Un épais bandeau de nuage apparut du côté du nord ; sa teinte olivâtre était sinistre ; cela gisait tout au ras de la mer; le navire en continuant de s'avancer allait sûrement buter contre. Le *Nan Shan* avançait pesamment comme une créature exténuée qui marche à sa perte. Les lueurs cuivrées du crépuscule s'éteignirent lentement, et l'obscurité fit éclore au zénith un essaim de larges étoiles, vacillantes, chavirantes, comme remuées par un bizarre souffle, et qui semblaient toutes proches.

A huit heures, Jukes entra dans la chambre des cartes pour mettre au pair le journal de bord. Il copia proprement, d'après les indications du brouillon, le nombre de milles, la route du navire et dans la colonne du « vent » fit courir le mot « calme » du haut en bas de la page, depuis midi jusqu'à huit heures.

Il était exaspéré par le roulis monotone et obstiné du navire. Le pesant encrier fuyait, éludait la plume ; on eût dit qu'une perverse humeur l'animait. Dans le grand espace au-dessous de la rubrique « remarques », Jukes écrivit : « Chaleur suffocante », puis ayant mis entre ses dents l'extrémité du porte-plume, à la manière d'une pipe, il s'épongea la face soigneusement.

« Forte houle battue. Le navire fatigue », écrivit-il encore. « *Fatigue* n'est pas tout à fait le mot qui convient », se dit-il à lui-même. Puis de nouveau, sur le journal du bord : « Couchant menaçant avec une basse bande de nuages au N.-E. Ciel clair au-dessus de nous. »

Il leva la plume et, les coudes étalés sur la table, jeta un coup d'œil dehors. Dans ce cadre que formaient les montants de la porte ouverte, il vit un peloton d'étoiles hésiter, prendre élan, puis s'essorer vers le haut du ciel noir ; il ne resta plus à leur place qu'une obscurité martelée de lueurs blanches ; la mer était noire autant que le ciel, et au loin pommelée d'écume. Puis, le coup de roulis qui avait enlevé les étoiles les ramena avec l'oscillation en retour, précipitant leur troupeau

vers la mer ; et chacune d'elle élargie, on eût dit un petit disque luisant d'un éclat moite et clair.

Jukes observa pendant un instant les larges étoiles fuyantes, puis il écrivit : « Huit heures du soir. La houle augmente. Le navire peine et embarque. Enfermé les coolies pour la nuit. Le baromètre descend toujours. »

Il s'arrêta et pensa : « Peut-être, après tout, cela ne donnera-t-il rien. » Puis, à la suite de ses observations il conclut résolument : « Toutes les apparences de l'approche d'un typhon. »

En sortant, il dut s'effacer pour laisser passer le capitaine Mac Whirr ; celui-ci franchit le seuil de la porte sans dire un mot ni faire un signe.

— Fermez la porte, Mr Jukes, voulez-vous? — cria-t-il de l'intérieur.

Jukes se retourna pour la pousser murmurant ironiquement :

— Peur de prendre froid, je suppose.

C'était son tour de quart en bas ; il aspirait à communiquer avec ses semblables ; aussi dit-il allègrement, en passant, au premier lieutenant :

— Après tout, cela n'a pas l'air si mauvais que ça, hein?

Le premier lieutenant arpentait la passerelle, tantôt dégringolant à petits pas, tantôt gravissant péniblement la pente instable du pont. Au son de la voix de Jukes il s'arrêta net, le regard fixé à l'avant, mais ne répondit pas.

— Holà ! En voilà une sérieuse ! — dit Jukes qui, pour bien accueillir la lame, prit du balant jusqu'à toucher le plancher d'une main.

Cette fois, le premier lieutenant émit du fond de la gorge un bruit de nature peu cordiale.

C'était un petit homme vieillot et minable, aux dents gâtées, à la face glabre. On l'avait embarqué en hâte à Shang-Haï le jour même de l'accident qui avait privé le *Nan-Shan* du premier lieutenant amené d'Angleterre. Le malheureux avait trouvé moyen (d'une façon que le capitaine ne put jamais comprendre) de tomber dans un chaland à charbon vide rangé le long du bord, de sorte qu'on avait dû l'envoyer à l'hôpital avec un ou deux membres brisés et une lésion

cérébrale. Cela avait retenu le navire dans le port trois heures durant.

Jukes ne fut pas découragé par le grognement hargneux du nouveau premier.

— Les Chinois doivent s'en payer là en bas, — dit-il, — c'est heureux pour eux que le rafiau ait le roulis le plus doux de tous les navires sur lesquels j'aie jamais navigué. Attention ! Celle-là n'est pas déjà si mauvaise !

— Attendez seulement, — répondit hargneusement le premier lieutenant.

Avec son nez coupant, rouge à l'extrémité, avec ses lèvres minces et pincées, il avait toujours l'air de rager intérieurement et sa façon de parler, à force de concision, frisait l'insolence. Quand il n'était pas de service, il passait tout son temps dans sa chambre, la porte close ; il se tenait là si tranquille qu'on eût pu croire qu'il s'y endormait aussitôt entré. Mais l'homme chargé de le réveiller pour le quart le trouvait invariablement les yeux grands ouverts, étendu tout de son long sur sa couchette, la tête enfouie dans un oreiller sale, d'où il braquait ses regards irrités. Il n'écrivait jamais de lettres, ne paraissait attendre des nouvelles de nulle part; on l'avait une fois entendu parler de West Hartlepool, mais avec une extrême amertume et uniquement à propos des prix exorbitants d'une pension de famille où il avait vécu quelque temps.

C'était un de ces hommes comme on en ramasse dans tous les ports du monde à l'heure du besoin ; qui ne manquent pas de compétence, mais sont désespérément à court d'argent; leur aspect ne témoigne d'aucun vice sans doute, mais bien de la faillite irrémédiable de leur vie. Ils viennent à bord un jour d'urgence, ils n'ont d'attache avec aucun navire, et tous leur sont également indifférents ; ils n'ont que des rapports occasionnels avec leurs camarades qui ne connaissent rien de leur vie ; puis brusquement, ils décident de vous lâcher et cela toujours au moment le plus inopportun. Ils s'esquivent sans un mot d'adieu dans quelque port abandonné du ciel; ils n'emportent avec eux sur le rivage qu'une misérable petite malle ficelée comme une cassette, et fuient avec l'air de secouer vers le navire qu'ils quittent, la poussière de leurs souliers.

— Attendez seulement un peu, — reprit-il.

Jukes ne voyait de lui qu'un dos buté, que balançait l'énorme lame.

— Alors vous pensez que ça va chauffer? — demanda Jukes avec un intérêt enfantin.

— Si je pense que... Pense rien ! Vous ne m'y prendrez pas ! — riposta vivement le petit lieutenant avec un mélange de fierté, de mépris et d'astuce, comme s'il venait d'éventer un piège dans la bénévole question de Jukes. — Non ! non ! aucun de vous ici ne se paiera ma tête ;... d'autres ! — marmotta-t-il.

Jukes classa tout aussitôt le premier lieutenant dans la catégorie des sales vilains bougres, et se prit à déplorer derechef l'effondrement du pauvre James Allen dans le chaland à charbon.

La noirceur lointaine du ciel, à l'avant du navire, semblait une seconde nuit vue à travers la nuit étoilée de la terre, une nuit sans étoiles, gouffre d'obscurité par delà l'univers créé, et dont la déconcertante tranquillité apparaîtrait dans une échancrure de l'étincelante sphère dont notre terre forme le noyau.

— Quoi que ce soit qu'il se prépare, — dit Jukes, — nous y filons tout droit.

— C'est vous qui l'avez dit, — releva le premier lieutenant tournant toujours le dos à Jukes. — C'est vous qui l'avez dit, remarquez-le bien, ce n'est pas moi.

— Oh ! allez au diable, — dit Jukes sans ambages ; l'autre fit entendre un petit gloussement de triomphe :

— C'est vous qui l'avez dit ! — répéta-t-il.

— Et puis, après?

— J'ai connu des hommes vraiment remarquables qui ont eu à s'expliquer avec leurs patrons pour en avoir dit fichtrement moins, — reprit le premier lieutenant fiévreusement. — Oh ! non ! vous ne m'y prendrez pas !

— Vous semblez diablement préoccupé de ne pas vous couper, — dit Jukes qu'aigrissait une telle bêtise. — Je n'ai pas peur de dire ce que je pense, moi.

— Tandis que moi... Parbleu ! Je ne compte pas, je le sais de reste.

Le navire après un temps de stabilité relative se lança dans une série de balancements renforcées, et Jukes fut d'abord trop occupé à maintenir son équilibre, pour ouvrir la bouche. Mais sitôt que ce violent roulis se fut un peu calmé il reprit :

— C'est un petit peu trop d'une bonne chose. Quoi qu'il en soit, je trouve qu'on devrait mettre debout à la lame. Le vieux vient de rentrer se coucher. Qu'on me pende si je ne vais pas lui en parler.

Il ouvrit la porte de la salle aux cartes. Non ! le capitaine Mac Whirr n'était pas couché ; il se tenait debout, agrippé d'une main au rebord de la tablette ; de l'autre main il maintenait ouvert un gros volume dans lequel son regard plongeait. La lampe du plafond ballottait ; les livres desserrés se culbutaient sur la planchette ; le long baromètre décrivait des cercles saccadés ; la table à chaque instant modifiait sa pente. Au milieu de ce chahut, le capitaine Mac Whirr toujours ferme, leva les yeux de dessus le livre et demanda :

— Qu'est-ce qu'on me veut?

— Capitaine, la houle augmente.

— Ça se remarque ici, — grommela Mac Whirr ; — rien de fâcheux?

Jukes, déconcerté par la gravité du regard qui le fixait par-dessus le livre, fit une grimace embarrassée.

— On roule comme de vieilles bottes, — dit-il d'un air penaud.

— Oui ! gros temps, très gros temps. Que voulez-vous?

A cette demande, Jukes perdit pied et commença à patauger.

— C'est rapport à nos passagers, — dit-il à la manière d'un homme qui s'accroche à un fêtu de paille.

— Passagers? — s'exclama le capitaine. — Quels passagers?

— Mais les Chinois, capitaine, — expliqua Jukes à qui cette conversation tournait sur le cœur.

— Les Chinois ! Pourquoi ne parlez-vous pas clairement? Je n'arrive pas à comprendre ce que vous voulez dire. Jusqu'à ce jour, je n'avais pas entendu appeler « passagers » une bande de coolies. Passagers, vraiment? Mais qu'est-ce qui vous prend?

Mac Whirr, refermant le livre sur son index, abaissa le bras et parut fort intrigué.

— Qu'est-ce qui vous fait penser aux Chinois, Mr Jukes?

Jukes fit un plongeon comme un homme acculé :

— Le navire embarque de leur côté, capitaine, Leur pont est tout plein d'eau. Je pensais que vous pourriez peut-être faire mettre debout à la lame — pendant quelque temps. Jusqu'à ce que cela se calme un peu. Ce qui ne va pas tarder, il faut croire. Le cap à l'est. Je n'ai jamais vu un bateau rouler comme ça.

Il se tenait debout dans la porte. Le capitaine, renonçant à l'insuffisant point d'appui que lui offrait la planchette, lâcha celle-ci brusquement et alla s'abattre sur sa couchette, de tout son poids.

— Le cap à l'est? — dit-il en faisant effort pour se mettre sur son séant. — Mais c'est nous dévoyer de plus de quatre points?

— Oui, capitaine ; juste assez pour contourner cela.

Le capitaine Mac Whirr s'était maintenant assis. Il n'avait pas lâché le livre, ni même pas perdu la page.

— A l'est? — répéta-t-il avec une stupeur grandissante. — A... ah çà ! où est-ce que vous croyez donc que nous allions? Vous voudriez que je fasse dévier de plus de quatre points un navire en pleine puissance pour donner plus d'aise aux Chinois! Non ! j'ai souvent entendu parler de choses folles faites ici-bas, mais ceci... Si je ne vous connaissais pas, monsieur Jukes, je penserais que vous avez bu. Dévier de quatre points... et puis ensuite? Quatre points de l'autre côté, je suppose, pour rétablir la direction. Qu'est-ce qui a pu vous mettre dans la tête que j'allais faire courir des bordées à un vapeur tout comme si c'était un voilier?

— Une fameuse chance que ça n'en soit pas un, — riposta Jukes avec amertume. — Il y a beau temps qu'on aurait vu voler par-dessus bords tous les espars.

— Vraiment ! et vous, vous n'auriez eu qu'à rester les bras croisés à les regarder s'en aller, — dit le capitaine avec une certaine animation, — calme plat, hein?

— Oui, capitaine. Mais il s'amène quelque chose qui sort de l'ordinaire pour sûr.

— Peut-être bien. Et je suppose que vous avez idée que je devrais m'écarter de cet embêtement?

Le capitaine Mac Whirr, parlait avec la plus grande simplicité d'attitude et de ton, en fixant le linoleum du plancher d'un air grave. Aussi ne vit-il pas se peindre sur la face de Jukes un mélange de dépit et d'étonnement respectueux.

— Eh bien, voilà ce livre, n'est-ce pas? — continua-t-il délibérément en faisant claquer sur sa cuisse le volume fermé. — Je viens justement d'y lire le chapitre sur les tempêtes.

C'était vrai. Il venait de lire le chapitre sur les tempêtes. Ce n'était pourtant pas dans cette intention qu'il était entré dans la chambre des cartes. Mais quelque influence dans l'air, la même influence sans doute qui avait poussé le steward à monter les bottes et le ciré du capitaine dans la chambre sans en avoir reçu l'ordre — avait pour ainsi dire guidé sa main vers la planchette; et, sans avoir pris le temps de s'asseoir, avec un conscient effort, il s'était plongé, dans la terminologie savante.

Il se perdait parmi les demi-cercles avançants, les quarts de cercles droits et gauches, les courbes des orbites, la position probable du centre, les sautes de vent et les hauteurs du baromètre. Il essayait d'amener toutes ces choses en relation directe avec lui, mais la colère enfin l'avait envahi contre une telle avalanche de mots, contre tant de conseils, un travail si purement cérébral et des suppositions, sans une lueur de certitude.

— C'est la chose du monde la plus endiablante, Jukes, — dit-il. — Si un malheureux s'avisait de croire tout ce qu'il y a là dedans, il passerait le plus clair de son temps à essayer de contourner le vent.

Il frappa de nouveau du livre contre sa jambe ; Jukes ouvrit la bouche, mais ne dit rien.

— Courir pour contourner le vent! Vous saisissez cela, Mr Jukes? On ne peut rien imaginer de plus fou! — Le capitaine s'interrompait par instants pour contempler attentivement le parquet. — On pourrait croire que c'est une vieille femme qui a écrit tout ça. Cela me dépasse. Si cette chose-là prétend être utile à quoi que ce soit, je devrais, suivant elle, changer immédiatement ma route pour filer quelque part au

diable et me précipiter sur Fou-Tchéou par le nord à la queue de la tempête qu'il doit faire quelque part sur notre route. Par le nord ! Vous saisissez, Mr Jukes? Trois cents milles en sus du parcours et une jolie note de charbon à montrer. Je ne pourrais me décider à faire cela, quand même chaque mot là dedans serait parole d'évangile, Mr Jukes. Ne comptez pas que je...

Et Jukes, silencieux, s'émerveillait de ce déploiement de sentiments et de cette subite loquacité.

— Mais la vérité est que vous ne savez pas si cet individu a raison ou non. Comment peut-on savoir de quoi est faite une tempête avant de l'avoir sur le dos? Il n'est pas à bord, n'est-ce pas? Très bien. Il dit, ici, que le centre de ces phénomènes est situé à huit points du vent ; mais nous n'avons pas de vent du tout, malgré la chute du baromètre. Alors où donc est le centre?

— Nous allons avoir du vent tout à l'heure, — marmotta Jukes.

— Eh bien ! qu'il vienne, — dit Mac Whirr avec dignité et indignation. — Ce que j'en dis, c'est seulement pour vous montrer, Mr Jukes, qu'on ne trouve pas tout dans les livres. Toutes ces règles pour esquiver la brise et contourner les vents du ciel me semblent la pire folie, pour peu qu'on les considère avec bon sens.

Il leva les yeux, rencontra le regard dubitatif de Jukes et essaya d'illustrer sa pensée.

— A peu près aussi comique que votre invention extraordinaire de mettre le navire debout à la lame, pendant je ne sais combien de temps, pour donner plus d'aise aux Chinois ; quand tout ce que nous avons à faire, c'est de les déposer à Fou-Tchéou, vendredi avant midi, dernier délai. Si le temps me retarde, très bien. Votre journal de bord est là pour dire la vérité au sujet du temps. Mais supposez que je me détourne de ma route et que j'arrive avec deux jours de retard et que ceux de là-bas me demandent : « Où avez-vous été pendant tout ce temps-là, capitaine? » Qu'est-ce que je pourrai répondre? J'ai changé de route pour éviter le mauvais temps ; « Il devait être fichtrement mauvais », diraient-ils. « Ça, je ne peux pas le savoir, devrai-je répondre, puisque je l'ai

évité. » Vous voyez ça, Jukes. Oh ! j'y ai bien réfléchi, allez ! tout l'après-midi.

Il leva de nouveau son regard obtus et terne. Jamais on ne l'avait entendu dire tant de paroles en une seule fois. Jukes, dans l'embrasure de la porte, restait les bras ouverts et pareil à un homme qu'on eût invité à assister à un miracle. Un étonnement sans bornes se lisait dans ses yeux, tandis que son attitude exprimait le doute.

— Un grain est un grain, Mr Jukes, — reprit le capitaine, — et un navire en pleine puissance n'a qu'à y faire face. Le sale temps court ainsi de par le monde et la seule chose à faire est de l'affronter sans s'inquiéter de ce que le vieux capitaine Wilson de la *Mélita* appelle la « stratégie des tempêtes ». L'autre jour, à terre, je l'ai entendu haranguer sur ce sujet devant une bande de capitaines qui étaient venus s'asseoir à la table voisine de la mienne. Cela m'a semblé la plus grande des balivernes. Il leur racontait comment il avait déjoué (c'est, je crois, le mot dont il s'est servi) un terrible coup de vent, si bien qu'il s'en tint toujours distant de plus de cinquante milles. Il appelait ça un chef-d'œuvre de fine manœuvre. Comment sut-il qu'il y avait un terrible coup de vent à cinquante milles de lui? cela me renverse. J'avais l'impression d'écouter un insensé. J'aurais pensé pourtant que le capitaine Wilson était assez vieux pour s'y connaître.

Le capitaine Mac Whirr s'arrêta un moment, puis dit :

— C'est votre quart en bas, Mr Jukes?

Jukes reprit ses esprits en tressaillant :

— Oui, capitaine.

— Donnez ordre qu'on m'avertisse au moindre changement. — Il se souleva pour remettre le livre sur la planche et arrangea ses jambes sur la couchette : — Fermez la porte de façon qu'elle ne se rouvre pas, voulez-vous? Je ne peux pas supporter une porte qui bat. Ils ont mis un tas de serrures de camelote sur ce bateau, il faut bien le dire.

Le capitaine Mac Whirr ferma les yeux.

Il les ferma pour se reposer. Il était fatigué et expérimentait cet état de vide mental qui survient à la suite d'une discussion poussée à fond, et dans laquelle on aurait sorti quelque conviction mûrie au cours de longues années de méditations.

En réalité, il venait de faire, à son insu, sa profession de foi, ce qui eut pour effet de laisser Jukes perplexe et se grattant la tête de l'autre côté de la porte pendant un temps assez long.

Le capitaine Mac Whirr ouvrit les yeux.

Il pensa qu'il avait dû dormir. Qu'est-ce que c'était à présent que tout ce vacarme? Le vent? Pourquoi ne l'avait-on pas appelé? La lampe s'agitait dans sa suspension, le baromètre décrivait des cercles, la table modifiait sa pente à chaque instant; une paire de bottes molles, aux tiges affaissées glissa par de là la couchette. Il allongea le bras prestement et s'empara de l'une d'elles.

La figure de Jukes apparut dans l'entre-bâillement de la porte : sa figure seule, très rouge, les yeux effarés. La flamme de la lampe eut un sursaut ; un morceau de papier s'envola ; le coup de vent enveloppa le capitaine Mac Whirr. Tout en chaussant la botte, il leva un regard interrogateur sur les traits congestionnés de Jukes.

— C'est venu comme ça, — cria Jukes, — il n'y a pas cinq minutes... brusquement.

La tête disparut, la porte claqua et l'on entendit aussitôt s'abattre contre elle une pesante gifle liquide, puis un crépitement d'averse, comme si l'on eût précipité contre la chambre des cartes un plein seau de grenaille. Un sifflement s'élevait maintenant parmi les bruits vibrants du dehors. L'hermétique chambre des cartes semblait aussi balayée par l'air qu'un hangar. Mac Whirr saisit au collet l'autre botte au cours d'une de ses glissades d'un bout à l'autre du parquet. Le capitaine avait bien toute sa tête, mais tout de même il ne parvint pas du premier coup à trouver l'ouverture de la botte pour y enfiler le pied. Les souliers qu'il venait de quitter, gambadaient d'un bout à l'autre de la cabine, se culbutant et cabriolaut comme deux caniches. Aussitôt debout, Mac Whirr, rageusement, lança vers eux une ruade, mais sans résultat.

Alors il se fendit, à la manière d'un escrimeur, afin d'atteindre son suroît, puis s'y introduisit par saccades, trébuchant dans l'exiguité de la cabine. Très grave, les jambes écartées, le cou tendu, il entreprit d'attacher les cordons du suroît sous son menton, avec de gros doigts un peu tremblants. Il accomplissait toutes les simagrées d'une femme

devant une glace quand elle essaie sa coiffe avec une attention soucieuse et restant aux écoutes, comme s'il se fût attendu d'un moment à l'autre à entendre crier son nom à travers la clameur confuse qui soudain avait envahi son navire. Cette clameur redoubla de violence tandis qu'il s'apprêtait à sortir pour faire face à quoi que ce fût. Il en avait l'oreille emplie, et cela était fait de la ruée du vent, du fracas de la mer et de cette vibration de l'air, profonde et prolongée qui semblait le lointain roulement d'un tambour immense battant la charge de la tempête.

Il se tint un moment sous la lumière de la lampe, épais, gauche, informe dans son harnachement de combat, vigilant et congestionné.

— Il y a du sérieux, là dedans, — murmura-t-il.

Aussitôt qu'il essaya d'ouvrir la porte, le vent s'empara de celle-ci. Mac Whirr qui se cramponnait à la poignée fut projeté par delà le seuil, et entraîné dans une sorte de conflit au sujet de la fermeture de cette porte, à quoi le vent personnellement s'opposait. Au dernier moment une langue d'air fonça vers la lampe, lécha la flamme et l'éteignit.

A l'avant du navire on distinguait, au pied de la ténèbre épaisse, palpiter d'innombrables éclairs ; à tribord, un petit nombre d'étoiles étranges défaillaient au-dessus de l'immense chaos, ternes, vacillantes, comme si passaient devant elles de sauvages tourbillons de fumée.

Sur la passerelle, un petit groupe d'hommes indistincts, s'affairaient et s'efforçaient péniblement dans le peu de clarté qui tombait des fenêtres de la timonerie, et luisait confusément sur leurs crânes et leurs épaules. Mais l'obscurité bloqua une des vitres, puis une autre. Et les voix de ces hommes qu'il ne pouvait plus voir arrivaient à lui toutes déchirées par la tourmente, en lambeaux de vociférations qu'accrochait l'oreille au passage. Soudain, Jukes surgit à son côté, hurlant, la tête dans les épaules :

— Quart — assujettir — volets de timonerie — crainte — vitres — défoncées.

Puis la voix de Mac Whirr, gourmandant :

— Arrivé — avais prévenu — n'importe quoi — m'appeler.

Jukes hasarda une explication, à demi bâillonné par le tumulte :

— Brise légère — demeuré — passerelle — tout à coup — — nord-est — tournerait — pensais — sûrement — entendiez.

Ils avaient gagné l'abri du cagnard et pouvaient enfin converser en haussant la voix comme font ceux qui se querellent.

— J'ai envoyé l'équipage couvrir les ventilateurs. Heureux que je sois resté sur le pont ! Je ne pensais pas que vous vous seriez endormi et alors... Qu'avez-vous dit, capitaine, quoi?

— Rien, — cria le capitaine Mac Whirr. — J'ai dit : — Bon. Bien !

— Bonté divine ! Nous n'y coupons pas, cette fois. — hurla Jukes.

— Vous n'avez pas changé la route ? — demanda Mac Whirr à tue-tête.

— Non, capitaine. Parbleu non. Le vent donne en plein de l'avant ; et voilà la mer debout qui s'amène.

Un plongeon du navire s'acheva sur un choc, comme si son brion eût rencontré un corps solide. Un moment de calme, puis une haute volée d'embruns s'abattit avec le vent en cinglant leurs visages.

— Conservez la direction aussi longtemps que possible, — cria le capitaine Mac Whirr.

Avant que Jukes eût nettoyé ses yeux pleins d'eau salée, toutes les étoiles avaient disparu.

III

Jukes était aussi résolu que n'importe quel autre de ces jeunes seconds comme on en prend à la douzaine en jetant un filet sur les eaux ; si d'abord la brusque malignité du premier grain l'avait quelque peu surpris, il s'était déjà ressaisi, avait rallié l'équipage et fait fermer les ouvertures du pont qu'on n'avait pas encore pris soin de condamner. De sa fraîche voix de stentor, dirigeant la manœuvre, il criait :

— Hardi les gars ! Pressez ! Pressez !

Et se disait tout bas : « Juste ce que j'avais craint. »

Mais à cette heure, il commençait à penser que tout de même ça dépassait la limite du prévu. Depuis l'instant où il avait senti le premier souffle frôler sa joue, la tempête semblait grossir avec l'élan multiplié d'une avalanche. De lourds embruns enveloppaient le *Nan-Shan* qui soudain comme affolé, à travers son roulis régulier, commença de piquer de brefs plongeons.

« Cela sort de la plaisanterie », pensa Jukes. Et tandis qu'il échangeait avec le capitaine des aboiements explicatifs, un brusque affaissement de ténèbres, du milieu de la nuit, tomba devant leurs yeux semblable à de l'obscurité palpable. On eût dit la culbute de toutes les lumières voilées de ce monde. Jukes était content, indiscutablement, de sentir à côté de lui son capitaine. Cela le soulageait, tout comme si cet homme, simplement en s'amenant sur le pont, avait pris le plus lourd de la tempête sur ses épaules.

Tel est le prestige, le privilège et le poids du commandement.

Mais le capitaine Mac Whirr, lui, ne pouvait espérer de personne sur terre un soulagement analogue. Tel est l'isolement du commandement. Il s'efforçait de scruter les intentions cachées de cette attaque, d'en supputer les directions, les ressources, à la manière des marins vigilants dont le regard plonge dans l'œil du vent comme dans l'œil de l'adversaire. Mais le vent qui s'abattait sur lui surgissait de l'obscurité. Mac Whirr sentait bien sous ses pieds le malaise de son navire mais ce navire il ne le voyait même plus ; il ne pouvait même pas distinguer ses contours. Et Mac Whirr restait immobile ; il attendait, faisait des vœux, figé dans l'impuissante détresse de l'aveugle.

Le silence était son état naturel, nuit et jour. A son côté, Jukes à travers la rafale poussait de cordiaux jappements :

— Nous aurons eu tout le pire d'un coup, capitaine.

Un faible éclair tremblota tout autour comme sur les parois d'une caverne, d'une chambre de la mer secrète et noire, au pavement d'écume et de flots. Sa palpitation sinistre découvrit un instant la masse basse et déchiquetée des nuages, le profil allongé du *Nan-Shan*, et sur le pont les sombres silhouettes des matelots à la tête baissée, surpris dans quelque

élan, butés et comme pétrifiés. Puis les flottantes ténèbres se rabattirent, et c'est alors enfin que la réelle chose arriva.

Ce fut je ne sais quoi de formidable et de prompt, pareil à l'éclatement soudain du grand vase de colère. L'explosion enveloppa le navire avec un jaillissement tel qu'il sembla que quelque immense digue vînt d'être crevée par le vent. Chaque homme aussitôt perdit contact. Car tel est le pouvoir désagrégeant des grands souffles ; il isole. Un tremblement de terre, un éboulement, une avalanche s'attaque à l'homme incidemment pour ainsi dire, et sans colère. L'ouragan, lui, s'en prend à chacun comme à son ennemi personnel, tâche à l'intimider, à le ligoter membre à membre, met en déroute sa vertu.

Jukes fut balayé d'auprès de son commandant. Roulé par le tourbillon, il lui sembla qu'il était porté dans les airs à une grande distance. Tout disparut devant lui, et durant quelques instants il perdit la faculté de penser ; mais sa main alors rencontra une des batayolles de la lisse. La propension qu'il avait de ne pas croire à la réalité de ce qui lui arrivait ne diminuait en rien sa détresse. Bien que jeune encore il avait eu à essuyer des mauvais temps et se flattait de pouvoir imaginer le pire ; mais voici qui dépassait étrangement ses ressources imaginatives et qu'il n'aurait jamais cru que navire au monde pût supporter. Il eût professé pareille incrédulité à l'endroit de sa propre personne, sans doute, s'il n'avait été tout absorbé par la lutte épuisante qu'il lui fallait soutenir contre cette force qui prétendait lui arracher son point d'appui. Mais pour se sentir ainsi à moitié noyé, sauvagement secoué, étouffé, maté, il lui fallait tout de même enfin se convaincre qu'il n'était pas encore absolument supprimé.

Il resta ainsi longtemps, très longtemps, à ce qu'il crut, misérablement seul accroché à la batayolle. Une pluie diluvienne tombait par nappes sur ses épaules. Il faisait pour respirer, de grands efforts convulsifs, et l'eau qu'il avalait était tantôt douce et tantôt salée. La plupart du temps il gardait les yeux énergiquement fermés, comme s'il craignait que l'assaut des éléments n'allât attenter à sa vue. Quand il s'aventurait à entr'ouvrir une paupière clignotante, il puisait quelque réconfort dans la lueur verte du feu de tribord qui

luisait faiblement à travers le pourchas de l'averse et des embruns. Et précisément à l'instant qu'il la contemplait encore, une vague toute droite, que cette lueur désigna, l'éteignit. Il eut juste le temps de voir la crête de la vague s'écrouler, ajoutant son craquement infime à l'effroyable tumulte qui tout autour de lui faisait rage. A l'instant suivant la batayolle fut arrachée à l'étreinte de ses bras. D'abord aplati sur le dos, il se sentit ensuite brusquement soulevé, emporté à une grande hauteur. Sa pensée première et irrésistible fut que la mer de la Chine tout entière venait de se vider sur le pont. La seconde pensée, plus saine, fut qu'il venait de passer par-dessus bord. Et tout le temps qu'il se sentit flotter, tandis que le ballottaient, roulaient et culbutaient d'énormes eaux, il n'arrêtait pas de répéter mentalement, avec une extrême précipitation : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

Tout à coup, dans un sursaut de détresse et de désespoir, une résolution de se tirer de là se forma ; et Jukes commença de s'escrimer des bras et des jambes. Dès les premiers efforts il découvrit qu'il était empêtré et comme mélangé avec le suroît, les bottes et le visage de quelqu'un. Il s'agrippa férocement à chacun de ces objets tour à tour, les lâcha, les ressaisit, les reperdit encore, et finalement fut enlacé lui-même par une paire de robustes bras. Il étreignit en retour étroitement un gros corps solide. Il avait retrouvé son capitaine.

Tous deux carambolèrent de conserve sans desserrer l'embrassement. Soudain l'eau qui se retirait les laissa brutalement retomber, échoués contre les parois de la timonerie, tout meurtris et sans plus de souffle, ils se relevèrent en chancelant et s'accrochèrent à quoi ils purent.

Jukes sortait de là plutôt scandalisé, comme s'il venait d'essuyer quelque mystérieux outrage, un outrage à ses sentiments. Sa confiance en lui-même en demeurait ébranlée. Il se mit à crier vers l'homme qu'il sentait à ses côtés, dans ces ténèbres hostiles, à crier désespérément:

— C'est vous, capitaine? Eh! C'est vous, capitaine? — jusqu'à sentir ses tempes près d'éclater.

Et il entendit une voix lui répondre, une voix lointaine, comme un cri qui lui parviendrait, crié hargneusement, d'une très grande distance, l'unique mot :

— Parbleu !

Puis le pont, de nouveau, fut balayé par d'autres paquets de mer qu'il reçut en plein sur sa tête nue, sans se défendre, occupé des deux mains à se retenir.

Les extravagantes embardées du *Nan-Shan* témoignaient de sa lamentable impuissance. Il tanguait, il piquait du nez dans le vide et semblait, à chaque plongée, rencontrer quelque mur où cogner. Le roulis le couchait sur le flanc, et pour reprendre son aplomb, c'était un soubresaut si éprouvant que Jukes le sentait chanceler comme chancelle un homme qu'un coup de massue vient d'estourbir. La tempête geignait, piaulait, se démenait gigantesque dans les ténèbres, comme si le monde entier n'eût plus été qu'un égout noir. Oui, parfois le souffle agissait contre le navire avec une force de propulsion telle qu'on eût cru l'aspiration par un piston dans un corps de pompe, et le navire durant quelques instants semblait alors soulevé tout entier hors de l'eau, maintenu en l'air par la volonté pneumatique, avec seulement un grand frisson le parcourant d'un bord à l'autre. Puis il retombait et cabriolait de nouveau dans cette cuve bouillonnante. Jukes cependant fit effort pour ressaisir ses esprits et juger les choses froidement.

La mer, où s'étalait jusqu'à l'aplatir parfois la rafale, se ressoulevait ensuite submergeant les deux extrémités à la fois du *Nan-Shan* sous une neigeuse ruée d'écume qui se prolongeait dans la nuit loin par delà les deux lisses. Et sur cette nappe éblouissante étalée qui, sous les nuages obscurs, déployait un bleuâtre éclat, le regard désolé du capitaine Mac Whirr parvenait à discerner un petit nombre de taches noir d'ébène, le dessus d'une écoutille, les capots bloqués, des têtes de treuils ouverts, un pied de mât. La construction centrale, dominée par la passerelle qui le portait ainsi que son second, et l'homme de barre enfermé dans la timonerie avec la grande peur d'être balayé par-dessus bord en paquet avec tout le reste, — la construction centrale était pareille à quelque roche de demi-marée comme on en voit au bord des côtes. Pareille à une roche, au large, assiégée, circonvenue, battue, vaincue par le flux — à une roche dans le ressac, à laquelle se cramponnent encore les désespérés naufragés qu'un

restant de vie abandonne — mais la construction, elle, s'enfonçait, remontait, roulait sans cesse, roche flottante, roche-épave, qu'un miracle aurait arrachée et balancerait sur la mer.

Le *Nan-Shan* était pillé par la tempête, mis à sac avec une aveugle furie : voiles de cape arrachées de leurs jarretières, tendelets et cagnards emportés, passerelle nettoyée, imperméables crevés, lisses tordues, écrans broyés... De plus, deux des barques avaient déjà disparu ; elles étaient parties, sans qu'on les voie ou les entende, fondues eût-on pu dire dans l'exigence du tourbillon. Ce ne fut que plus tard, dans l'éclairement blafard d'une autre grand'lame escaladant le pont par le milieu, que Jukes eut la vision des deux paires de bossoirs vides, surgis noirs et sinistres hors de la dense obscurité ; après eux pendait un bout de corde rompue flottant au vent et un débris de chaîne au bout d'une poulie de métal qui brinqueballait à l'aventure, grâce à quoi Jukes comprit ce qui venait de se passer à moins de trois mètres de lui. Il allongea le cou, la bouche hésitant vers l'oreille de Mac Whirr ; ses lèvres enfin la rencontrèrent, énorme, molle et trempée. Il cria :

— Nos barques sont en train de filer, capitaine.

Alors il entendit de nouveau cette voix de tête assourdie dont la vertu pacifiante était telle, parmi la discordance affreuse des bruits, qu'on l'eût dite venue de quelque contrée reculée loin au delà de la tempête, de quelque asile mystérieux : il entendit de nouveau une voix humaine — ce son fragile et triomphant où l'infini de la pensée repose, et la résolution et le dessein, et qui, le jour du jugement, lorsque les cieux seront roulés, formulera la confiance — de nouveau il entendit cela, une espèce de cri venu de très loin :

— C'est bien !

Jukes pensa d'abord qu'il n'était pas parvenu à se faire comprendre. Il insista :

— Nos embarcations — je dis : embarcations — les barques, capitaine ! Deux ont disparu !

La même voix, à quelques pouces de lui et toutefois si lointaine, aboya judicieusement :

— On n'y peut rien.

Et sans que Mac Whirr eût tourné la tête, Jukes saisit encore :

— Faut s'attendre — quand on fatigue — à travers — un tel — laisser quelque chose — derrière soi — tombe sous le sens.

Jukes écoutait encore ; mais c'était tout. Tout ce que le capitaine Mac Whirr avait à dire. Et Jukes put se figurer, plutôt qu'il ne le vit, le large dos buté du capitaine, là devant lui. Une impénétrable obscurité s'imposait, foulant les lueurs fantomales des flots. La morne conviction s'empara de l'esprit de Jukes qu'il n'y avait plus rien à faire.

Oui, si le gouvernail ne cédait pas, si le pont ne crevait pas sous le poids des immenses nappes d'eaux, si tenaient bon les écoutilles, si les machines ne flanchaient pas, si la vitesse pouvait être maintenue malgré l'opposition du vent terrible, si quelqu'une de ces monstrueuses lames n'ensevelissait pas le vaisseau tout entier, de ces lames dont la frange blanche seule apparaissait au-dessus des bossoirs — et de l'entrevoir un instant le cœur défaillait, — alors, oui, peut-être, y avait-il chance de s'en tirer. Quelque chose se retourna dans le cœur de Jukes et il se dit que le *Nan-Shan* était perdu.

« Fichu », se répétait-il; et ses pensées s'agitèrent comme s'il découvrait à ce mot une signification nouvelle. De toutes les éventualités susdites, pour sûr il en adviendrait une. Rien à présent ne pouvait être évité ; on ne pouvait remédier à rien. Les hommes de bord ne comptaient plus ; le navire ne pouvait plus durer. Il faisait un temps par trop impossible.

Jukes sentit un bras encercler pesamment ses épaules. Il répondit pertinemment à cette avance en saisissant son capitaine par la taille.

Tous deux se tinrent enlacés ainsi dans la nuit aveugle, se prêtant appui réciproque contre le vent, joue à joue, lèvre contre oreille, à la manière de deux pontons amarrés, proue contre poupe.

Et Jukes perçut, à peine un peu plus distincte que tout à l'heure, la voix de son chef ;pourtant plus proche semblait-il, et comme ayant enfin traversé cet écartement forcené que mettait entre eux la tourmente, voix qui traînait encore son pacifiant halo autour d'elle.

— Savez-vous où sont les hommes? — disait la voix,

vigoureuse et défaillante à la fois, victorieuse du vent, puis tout aussitôt emportée.

Jukes n'en savait rien. Chacun d'eux était sur le pont lorsqu'avait foncé la tempête. Il ne soupçonnait pas où les autres pouvaient s'être tapis. Pour le service qu'on pouvait attendre d'eux présentement, autant dire qu'ils n'étaient nulle part. Malgré tout cette interrogation du capitaine désolait Jukes.

— Vous auriez besoin d'eux, capitaine? — cria-t-il anxieusement.

— Besoin de savoir, — affirma Mac Whirr. — Ah ! tenez ferme.

Ils tinrent ferme. Un accès de furie, l'assaut du vent plein de malice immobilisa littéralement le navire ; durant un instant de suspens terrible, il ne participa plus que par un dodelinement léger, rapide, pareil à celui d'un berceau, à la fougue de l'atmosphère, à la bourrasque qui passait outre, issue du sein ténébreux des enfers.

Un choc. Tout suffoqués, les yeux clos, Jukes et le capitaine resserrèrent leur mutuelle étreinte. Et d'après la violence du choc, on put imaginer ce que la colonne d'eau devait être, qui, courant à travers la nuit, droit dressée, vint buter contre le *Nan-Shan*, cessa net et retomba de tout son mortel poids sur la passerelle.

Un débris de cet écroulement les enveloppa de la tête aux pieds, remplissant de saumure leurs oreilles. Cela rompit leurs genoux, disloqua leurs bras, souleva leur menton dans un bouillon rapide ; lorsqu'ils rouvrirent les yeux ils purent voir un amoncellement d'écume jeté de-çà de-là parmi ce qui semblait la ruine du navire. Le *Nan-Shan* avait cédé ; il fonçait. Leurs cœurs cédaient aussi, dans l'attente du coup fatal. Mais soudain tout rebondit, et le *Nan-Shan* recommença ses sauts désespérés comme pour se dégager de ses décombres.

A travers l'obscurité, les lames semblaient de toutes parts se ruer pour le repousser à sa perte. Dans leur acharnement on sentait de la haine, de la férocité dans leurs coups. On eut dit une créature vivante en proie à une foule enragée, victime offerte, brutalisée, bousculée, culbutée, roulée à terre et piétinée. Le capitaine et Jukes ne se lâchaient plus, assourdis

par le bruit, bâillonnés par le vent ; et ce grand tumulte physique qui secouait leur corps atteignait et désemparait l'âme comme eût fait la passion déchaînée.

Un de ces cris sauvages, effarants, que parfois l'ouragan transporte et qui passent au-dessus de nos têtes mystérieusement, fondit soudain sur le navire comme eût fait un oiseau de proie. Un cri de Jukes y répondit :

— S'il en sort vivant !...

Le cri jaillit malgré lui de sa poitrine, involontaire autant qu'une pensée, et qu'il n'entendit lui-même pas.

Pensée, velléité, effort, tout fut tout aussitôt confisqué, et la vibration imperceptible de son cri acquise à la vague immense de l'air.

Pourquoi ce cri? Qu'en espérait Jukes? Rien certes; ce cri ne comportait point de réponse. Pourtant, quelques instants après, à sa grande stupeur, une voix, atteignit son oreille, un son frêle mais résistant, pygmée insoumis au géant tumulte :

— Il peut.

C'était comme un jappement sourd, moins saisissable qu'un murmure. Mais voici qu'elle reprenait, cette voix à demi submergée et qui luttait contre les bruits de la tourmente comme un navire contre les vagues :

— Faut l'espérer, — criait l'imperturbable filet de voix solitaire, mais qui semblait elle-même étrangère à l'espérance ou à la crainte ; puis s'égrenèrent des mots sans suite : — Vaisseau... ça... jamais... en tout cas... pour le mieux.

Jukes y renonçait. Mais comme il se fit alors une sorte de renforcement dans la sonorité, comme si la voix eût enfin découvert le moyen de s'opposer à la tempête, de sorte que les derniers lambeaux de phrase parvinrent un peu plus distincts :

— Continuer... constructeurs... braves gens... courir la chance... aux machines... Rout... un brave homme.

Puis Jukes sentit se relâcher l'étreinte du capitaine, qui cessa donc d'exister pour lui, car il était impossible d'y rien voir. Après le roidissement extrême de tous ses muscles, tout en lui maintenant se détendait et retombait. Il éprouvait une extraordinaire envie de dormir, concurremment à un malaise des plus pénibles ; il se sentait comme harcelé, comme bour-

relé de sommeil. Le vent avait raison de sa tête ; même il tâchait à la lui arracher des épaules ; ses vêtements emplis d'eau pesaient sur lui comme une armure de glace fondante ; il frissonnait ; et longtemps il demeura ainsi, les mains crispées après son point d'attaque, affalé dans les profondeurs de la détresse physique. Son esprit était à ce point replié sur soi-même, et cela sans but, sans propos, — que lorsque quelque chose vint lui toucher légèrement les genoux par derrière, il pensa bondir hors de sa peau, comme on dit.

Au soubresaut qu'il fit en avant, il donna dans le dos du capitaine Mac Whirr, qui ne broncha pas ; et alors une main agrippa sa cuisse. Il faut dire qu'à ce moment était survenu une bonace, une de ces menaçantes bonaces durant lesquelles la tempête reprend haleine. Jukes sentit la main lui remonter tout le long du corps. C'était le maître d'équipage. Jukes reconnaissait ces mains, si épaisses et si larges qu'on eût dit qu'elles appartenaient à quelque différente race d'hommes.

Le maître d'équipage avait atteint la passerelle en se traînant à quatre pattes pour pouvoir résister au vent, et sa tête avait rencontré les jambes du second. Immédiatement il s'était accroupi et avait commencé d'explorer la personne de Jukes de bas en haut, avec prudence, et avec cette modestie qui convient à un inférieur.

C'était un homme de cinquante ans, disgracié, courtaud, rechigné. Avec son poil rude, ses jambes courtes, ses bras longs, il ressemblait à un vieux singe. Sa force était extraordinaire et les objets les plus lourds dansaient entre ses énormes pattes brunes, qu'il balançait comme des gants de boxe au bout de ses longs bras velus.

Il avait l'allure hargneuse et le ton de voix rogue des hommes de sa classe ; au demeurant sa bonté frisait la sottise ; les hommes faisaient de lui ce qu'ils voulaient, son caractère facile et loquace ne comportant pas une once d'initiative. Pour toutes ces raisons, il déplaisait à Jukes, et c'était au grand dégoût et mépris de celui-ci que Mac Whirr au contraire semblait professer pour son maître d'équipage une considération pleine d'estime.

Ce dernier se hissa donc sur ses pieds en tirant sur le veston de Jukes, mais n'usant de cette liberté qu'avec la plus grande

réserve et seulement dans la mesure où l'ouragan l'y obligeait.

— Qu'est-ce qu'il y a? Voyons, qu'est-ce qu'il y a? — glapit Jukes avec impatience.

Que diable le maître d'équipage venait-il faire sur la passerelle? Le typhon tendait les nerfs de Jukes.

L'autre cependant poussait de bizarres beuglements, assurément inintelligibles, mais qui semblaient dénoter un état de satisfaction, d'enjouement même... On ne pouvait pas s'y tromper; ce vieil imbécile avait trouvé matière à contentement quelque part.

Mais le ton des beuglements changea après que l'autre main du maître d'équipage eût rencontré un second corps.

— C'est-il vous, capitaine? C'est-il vous? — entendit-on dans la tourmente.

— Oui, — hurla le capitaine Mac Whirr.

(*La fin prochainement.*)

JOSEPH CONRAD

(TRADUIT PAR ANDRÉ GIDE)

L'EFFORT AMÉRICAIN

Au moment où les Alliés commencent à ressentir le concours, chaque jour plus efficace, des États-Unis, que le général Pétain a confirmé aux troupes dans son ordre du jour du 1er janvier, nous voudrions donner une idée précise de l'effort immense fourni par les Américains. Malgré tout ce qu'il y aurait à dire sur ce que l'on pourrait appeler le côté psychologique de cet effort, en particulier sur les qualités de méthode, de discipline, de ponctualité, d'application réglées qu'il révèle, nous nous en tiendrons cette fois à un exposé des résultats matériels, d'après des renseignements puisés dans la presse américaine et des documents officiels. On nous excusera de citer quelques chiffres : en pareille matière, ils valent mieux que des phrases pour éclairer le sujet.

L'ARMÉE

On a justement célébré les Anglais qui, n'ayant en 1914 qu'un corps expéditionnaire de 150 000 hommes, sont arrivés à mettre sur pied, à équiper et à instruire plusieurs millions de soldats. L'effort des Américains sera plus digne d'admiration, car ils sont partis de plus loin que les Anglais ; leurs forces militaires du temps de paix étaient bien plus faibles, et surtout leur organisation se prêtait moins encore à une extension aussi importante que celle qu'ils sont en train de réaliser : presque tout était à créer. En effet, la situation géographique

et la politique des États-Unis les ont tenus durant le XIXe siècle à l'abri des nécessités qui ont amené les puissances européennes au système de la nation armée, et, malgré les appels de quelques-uns de leurs hommes d'État, ni les Chambres, ni le pays n'avaient jugé à propos de transformer des institutions militaires juste suffisantes pour mener une expédition coloniale.

Les forces de l'Union comprenaient : 1° l'armée régulière du Gouvernement fédéral ; 2° la milice organisée des États ; 3° les corps de volontaires.

Fixé tous les ans par une loi à environ 75 000 hommes, l'effectif de l'armée régulière ne dépassait guère 70 000 hommes, recrutés par engagements volontaires.

La milice des États, ou garde nationale, comptait environ 110 000 hommes sur le pied de paix. Elle avait été réorganisée en 1907, d'après les principes posés par le *Militia Bill* du 21 janvier 1903. Le Gouvernement fédéral n'intervenait que pour fixer l'effectif minimum au-dessous duquel les unités ne pouvaient pas descendre, et imposer aux divers États l'uniformité dans l'organisation, l'armement et la discipline, qui devaient être les mêmes que dans l'armée régulière. Mais chaque État conservait ses droits pour la nomination des officiers et demeurait responsable de l'instruction de la troupe.

Jusqu'en 1910, l'unité la plus élevée était le régiment. Un progrès avait été réalisé par le groupement des régiments en brigades et en divisions, groupées elles-mêmes en huit armées de campagne. Les régiments d'infanterie de l'armée régulière — il y en avait trente — étaient fusionnés avec ceux de la milice (140) dans certaines divisions, dites « mixtes ». Les autres divisions étaient entièrement formées de milice.

Dans cette organisation, l'artillerie était très insuffisante en qualité comme en quantité. Dix-huit batteries de campagne pour l'armée régulière, cinquante et une pour la milice.

L'emploi de la milice au service de l'Union en temps de guerre était prévu, mais d'une manière insuffisante. Ainsi, le département de la Guerre n'avait pas les moyens de déterminer à l'avance le nombre des officiers et des soldats miliciens dont il pourrait disposer en cas de besoin.

De même, presque tout restait à faire en ce qui concernait le passage du pied de paix au pied de guerre. Les Américains comptaient surtout sur les corps de volontaires, qui leur avaient donné de bons résultats dans les guerres précédentes.

Les officiers de l'armée régulière sortaient pour la plupart de l'académie militaire de West Point, où ils recevaient, avec une bonne instruction, les principes d'une excellente tradition militaire. Ceux de la milice étaient en général nommés à l'élection (officiers subalternes) ou au choix du président de l'État (officiers supérieurs). Leur recrutement était facilité par des académies militaires privées : ce sont des collèges, au nombre de vingt-cinq pour l'ensemble de l'Union, qui donnent à leurs élèves, outre l'instruction littéraire, scientifique et commerciale, l'instruction militaire théorique et pratique. Les élèves y sont organisés en corps de Cadets et soumis, dans une certaine mesure, au régime militaire. Ces écoles sont assistées par le Gouvernement fédéral et local, qui leur fournit des armes et des munitions, et les fait inspecter par des officiers.

La loi établissant le service obligatoire fut votée le 18 mai. L'armée régulière et les milices devaient être complétées par des engagements volontaires. Le Gouvernement américain ne s'était pas trompé en leur faisant confiance. Dès le mois d'août, on nous annonçait qu'ils avaient complété le corps d'élite des fusiliers marins, qui a conquis tant de gloire dans les guerres précédentes ; il est très populaire là-bas : un proverbe américain dit des fusiliers que, quand l'armée régulière arrivera au Paradis, elle trouvera les fusiliers marins déjà en train d'en patrouiller les rues. Leur effectif a triplé, passant de 10 000 à 33 000.

L'armée régulière, qui ne comptait que 150 000 hommes à la déclaration de guerre — elle avait été portée à ce chiffre en 1916 — a atteint aussi l'effectif fixé : 300 000 hommes. On n'en a pas moins continué son recrutement pour lui constituer des réserves. La marine, de même, a plus que doublé, passant en quatre mois de 60 000 à 150 000 hommes.

Enfin, la garde nationale a pris de plus en plus forme d'armée combattante. Le 5 août, ses seize divisions, 350 000 hommes, achevaient de passer dans le service fédéral, à la

suite d'une proclamation présidentielle, et devenaient ainsi disponibles pour le service à l'étranger. Le *New-York Herald* annonçait que la première division qui serait envoyée en France serait formée d'éléments appartenant à vingt-six États de l'Union : quatre régiments d'infanterie, respectivement de New-York, de l'Ohio, de l'Alabama, de l'Iowa; trois régiments d'artillerie, de l'Illinois, de l'Indiana, du Minnesota ; trois bataillons de mitrailleurs de Pensylvanie, de Wisconsin, de Géorgie ; deux bataillons du génie de la Caroline du Sud et de la Californie, et ainsi de suite.

En résumé, le recrutement volontaire a donné à la nation, en quatre mois, d'avril à juillet, plus de 600 000 hommes. Et pourtant les Américains se vantent de n'avoir pas eu recours aux moyens employés en Angleterre pour stimuler l'esprit guerrier : pas de défilés avec musique militaire, pas de nouvelles de grandes victoires ou de défaites américaines pour stimuler le patriotisme des jeunes gens. « Ceux-ci, dit le *New-York Herald*, sont allés à la caserne comme on va à l'usine, au magasin ou au bureau. » Vraiment, la presse américaine avait le droit de s'enorgueillir de ces résultats.

Le mouvement ne s'est pas encore ralenti. Au contraire, la défaite italienne et l'entrée des premiers soldats dans les tranchées françaises lui ont donné une nouvelle impulsion. Au commencement de novembre, il y avait, par jour, une centaine d'engagements dans la marine et de 400 à 500 dans l'armée régulière, qui avait ainsi reçu 246 108 volontaires depuis la guerre, soit 62 210 en plus du chiffre fixé.

Sur les 2 087 390 hommes que comptaient alors les forces armées des États-Unis, le nombre des volontaires était environ de 1 400 000. Ce chiffre mérite de retenir l'attention, parce qu'il prouve, mieux que de longues explications, à quelle hauteur s'élève l'esprit de guerre aux États-Unis.

De son côté, la grande armée nationale, l'armée du service obligatoire, s'est organisée dans les conditions prévues. Les opérations préliminaires, inscription obligatoire et tirage au sort, n'ont donné lieu à aucune difficulté sérieuse. Il n'en fut pas de même des exemptions. Le nombre des jeunes gens qui demandaient à être exemptés du service militaire, surtout pour charges de famille, se montra plus élevé qu'on avait

cru. Comme d'autre part la visite médicale était extrêmement sévère, puisqu'on ne voulait que « des hommes physiquement parfaits », le ministre de la Guerre se vit obligé de fonder ses calculs sur le fait que quatre inscrits ne fournissaient qu'un soldat. Il déclara même probable que presque tous les dix millions d'inscrits obligatoires devraient être examinés dans l'année pour obtenir les deux millions de soldats exigés par la loi.

Pour éviter les fraudes et permettre au public de contrôler lui-même les exemptions, on décida de publier dans la presse les noms des personnes qui seraient dispensées du service militaire, avec le motif. Les journaux donnèrent d'autre part, pour les honorer, les noms des jeunes gens qui consentaient à servir tout de suite, sous le titre : « Liste d'honneur de l'armée nationale. »

Enfin, pour régler la question essentielle des charges de famille, le Gouvernement prépara un projet d'assurances sur la vie. Ce projet, rédigé par M. Mac Adoo et déposé au Congrès le 10 août, représente une extension au service armé des principes de l'assurance ouvrière, avec l'addition des allocations aux familles, du traitement gratuit et de la rééducation des mutilés. Tout officier ou soldat doit prendre une police de 5 000 à 50 000 francs, à son choix; le taux de la prime annuelle est de 40 francs par 5 000 francs assurés.

L'allocation à la famille varie suivant le nombre d'enfants. Une disposition très juste oblige le soldat à y concourir, en y ajoutant une délégation sur sa solde ; elle est fixée à un minimum de 7 francs par mois, et limitée au maximum de la moitié de la solde.

Enfin, les compensations pour blessures vont de 200 à 1 000 francs par mois.

Ce projet a été très bien accueilli par l'opinion. Les journaux ont aussi fait ressortir les avantages qu'il présente sur le système des pensions qui, depuis la guerre de Sécession, grèvent si lourdement le budget au détriment de la moralité publique et au profit des politiciens et de leurs protégés : il substitue le régime de la justice à celui des sollicitations humiliantes.

D'une manière générale, on est très satisfait de la manière dont a fonctionné la conscription.

L'armée nationale sera, disait le *New-York Times* du 4 août, notre armée la plus nombreuse, la plus populaire et celle sur laquelle nous pourrons surtout compter.

L'appel du premier contingent s'est terminé par l'enrôlement des nègres. Ceux-ci ont répondu à l'appel du drapeau « avec enthousiasme et fierté ». La presse leur en témoigna une vive reconnaissance et invoqua, en faveur de « ces bons Américains, sans autre patrie ni civilisation que la nôtre », le sentiment de justice des officiers et des soldats. « S'il est encore des blancs qui se croient leurs supérieurs, qu'ils le prouvent sur le champ de bataille. »

L'armée compte 1 735 820 hommes, ainsi répartis : 616 820 dans la nouvelle armée nationale, 409 000 dans la garde nationale fédéralisée, 390 000 dans l'armée régulière, 200 000 dans les corps spéciaux; 80 000 dans les réserves; 40 000 officiers [1].

Mais ces deux millions de soldats ne suffisent plus aux États-Unis, en face de la situation nouvelle. Aussi le Gouvernement, en réponse aux victoires allemandes de Russie et d'Italie, prépare-t-il un programme nouveau que les journaux déclarent « formidable ». Il se propose d'obtenir du Congrès une loi portant les effectifs de l'armée à un maximum de cinq millions de combattants. L'État-Major et le ministère de la Guerre ont minutieusement étudié les plans d'organisation de cette armée ; les trois millions de soldats nouveaux seront levés en cinq fois par la conscription. On songe en même temps à abaisser l'âge minimum du service obligatoire à dix-neuf ans, et à élever l'âge maximum à trente-cinq ans.

En attendant, on prépare la seconde levée de 600 000 hommes, déjà autorisée par le Congrès, et le Président, en une longue déclaration, précise les projets du Gouvernement à cet égard.

Le moment est venu, dit-il en substance, d'une meilleure organisation de nos ressources en hommes. Profitant de l'expérience que nous

1. Pour avoir le total des effectifs incorporés à la date du 1er décembre, il faut y ajouter : 271 571 hommes dans la marine, dont 147 871 dans la flotte de guerre, 50 000 dans les réserves ; 15 000 dans la milice ; 6 500 dans les corps hospitaliers ; 32 000 fusiliers marins ; 5 000 garde-côtes ; 15 200 officiers.

a acquise la levée du premier contingent, nous allons pousser cette fois le principe de la sélection jusqu'à sa conclusion logique. Nous allons dresser un inventaire complet des qualifications de tous les inscrits non appelés, pour leur assigner leurs postes respectifs dans les armées combattante, industrielle ou agricole de la nation, de façon à les placer là où ils rendront le plus de services au pays.

Et il fait appel dans ce but à toutes les bonnes volontés, jeunes gens, citoyens, médecins légistes, policiers :

C'est une occasion pour tous de prendre part à une des mesures les plus importantes de la guerre. La nation a pu inscrire dix millions de conscrits en huit jours. Il faut qu'elle classe définitivement ces mêmes dix millions en soixante jours[1].

L'inventaire une fois obtenu, on divisera les inscrits, d'après la détermination des bureaux locaux, en cinq classes qui seront appelées successivement, à mesure des besoins ; la première comprendra les célibataires, les oisifs, les riches et les hommes mariés non nécessaires à la vie de leur famille; la quatrième et la cinquième, les soutiens de famille, les marins de commerce et les pilotes, les prêtres et les étudiants en théologie, les étrangers, les ennemis, les infirmes, les inaptes, les fous et les criminels. En somme, presque tous les hommes mariés seront exemptés des premières levées.

La presse accueillit ces projets et ces améliorations avec la plus grande faveur. Les journaux de langue allemande eux-mêmes se réjouirent.

Enfin, écrivit la *Staats Zeitung* du 29 octobre, chaque conscrit saura à quelle classe il appartient et dans quel ordre il partira. De plus, les classes sont établies de façon à troubler aussi peu que possible la vie industrielle, économique et même familiale du pays ; cette amélioration, fruit de l'expérience, est un grand succès.

Un autre classement s'opérait dans les camps où l'on instruisait la première levée du service obligatoire. Ce classement, qui devait diriger les jeunes conscrits sur une arme ou une autre, suivant leurs aptitudes et, autant que possible, leurs désirs, permit aux journaux de constater l'excellence du

1. *Official Bulletin*, 10 novembre.

moral des nouvelles armées. A la question : « Dans quelle branche de l'armée désirez-vous servir? » les jeunes Américains firent les réponses attendues des patriotes. L'infanterie fut l'arme la plus demandée, puis l'artillerie légère, puis la lourde, puis l'aviation : c'était l'ordre même du danger. Bien peu demandèrent des services non combattants ; beaucoup répondaient : « Cela m'est égal, pourvu que je sois des premiers à partir en France [1] ».

Les camps où se fait l'instruction, sous la direction d'officiers français, ont été aménagés dans les meilleures conditions de rapidité et de confort. Seize ont été construits pour l'armée nationale et douze pour la milice. Chacun forme, avec la population civile qui s'est groupée autour des baraquements, une grande cité. En 1910, onze États de l'Union ne comptaient pas de ville aussi importante, et onze autres n'en possédaient qu'une ; quatorze États seulement en comprenaient plus de trois. Les conditions sanitaires de tous ces camps sont merveilleuses. Toute cette œuvre s'est accomplie pendant qu'au delà de l'Océan, en France, on faisait des préparatifs dont la censure nous interdit de décrire l'ampleur. Le *World* ajoute, avec une pointe de vanité : « Une démocratie qui peut ainsi « improviser la guerre » n'est ni incapable, ni lente. On peut dire d'elle qu'elle « bâtit la victoire. »

Le recrutement des cadres était une question aussi difficile qu'importante. Les Américains l'ont résolue en s'inspirant des méthodes pratiquées par les Anglais. Il fallait former plus de 40 000 officiers. La première série de cours se termina au mois de septembre. Les paroles adressées à cette occasion aux jeunes officiers du camp de Fort Myer, près de Washington, par M. Baker, le secrétaire de la Guerre, méritent d'être citées, parce qu'elles expriment bien le caractère de l'armée américaine.

Vous vous souviendrez, leur dit-il, que vous êtes les officiers d'une armée démocratique. La discipline ne doit pas creuser un fossé entre des hommes qui éprouvent de l'orgueil à commander et d'autres de l'humiliation à obéir. Vous devez vous proposer tous d'exécuter la volonté commune pour sauvegarder le droit commun. Vous êtes les

1. *Official Bulletin*, 20 octobre ; *Sun*, 2 novembre.

fidei-commis de la commune sauvegarde. Vous devez vous souvenir que tous les hommes dans le rang sont les membres d'un peuple libre comme vous-mêmes ; qu'ils sont une partie de la richesse de la nation qui vous est confiée. Nous travaillons, suivant la parole du Président, à sauvegarder la démocratie dans le monde, mais nous voulons montrer aussi au monde ce que nous savons depuis longtemps nous-mêmes, c'est que la démocratie est la sauvegarde du monde.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la composition des unités. Disons seulement que les États-Unis, venus les derniers dans la guerre, ont profité de l'expérience acquise par leurs alliés. La division d'infanterie est très largement dotée de tous les organes dont les leçons de la guerre ont démontré la nécessité. Pour 16 420 fantassins, elle comprend 10 732 hommes des autres armes, artillerie, signaleurs, soldats du génie, hommes des compagnies de mitrailleuses, du train des équipages, etc. Il y a des unités spéciales du génie pour les attaques par gaz et liquides. Les troupes d'étape sont très nombreuses : bataillons de forestiers, de carriers, de mécaniciens de chemins de fer à voie étroite et à voie normale, d'employés de chemins de fer, etc.

En somme, une armée nombreuse et bien constituée s'organise lentement, mais sûrement. Les Anglais, bons juges en la matière, ont rendu cette justice aux Américains qu'ils avaient parcouru en six semaines les phases qu'eux-mêmes avaient mis deux ans à parcourir : l'Amérique s'est donné du premier coup le service obligatoire.

LE RAVITAILLEMENT. — LE BLOCUS DES NEUTRES

Ce serait se faire de la coopération des États-Unis une idée très incomplète que de la limiter à leur aide militaire. Le concours qu'ils nous apportent dans le domaine économique et financier est sinon plus important, tout au moins plus immédiatement utile. D'ailleurs il ne va pas toujours sans difficultés, surtout pour le ravitaillement, en raison de la nécessité de concilier les besoins intérieurs avec ceux de l'exportation.

Si riches que soient en effet les États-Unis, leurs ressources

ne sont pas illimitées [1]. Depuis la guerre, leur exportation a augmenté dans des proportions incroyables. Celle des céréales, par exemple, est passée de 63 053 492 dollars en 1914 à 112 948 940 en 1917, c'est-à-dire qu'elle a presque doublé. L'exportation de la viande et des dérivés du lait a presque triplé : 147 227 780 dollars en 1914 ; 404 143 751 en 1917. Celle du sucre a été soixante-dix fois plus forte : 1 839 983 dollars en 1914 ; 77 090 608 en 1917. Celle des étoffes de laine a quadruplé : 4 790 087 dollars en 1914 ; 18 423 536 en 1917.

Il est naturel, ajoute à ce propos le *Washington Post* du 24 septembre, que nos producteurs profitent des hauts prix que leur offre le commerce extérieur, et, d'autre part, nous sommes moralement obligés de partager notre superflu avec les pays qui n'ont même pas le nécessaire. Mais quand on en arrive, comme aujourd'hui, au point où la vie chère devient un lourd fardeau pour chaque Américain, il est temps que le Gouvernement monte la garde autour de nos magasins, et réserve une part suffisante de nos produits à notre propre peuple.

Des restrictions à l'exportation s'imposent donc. Il est juste qu'elles frappent surtout les neutres : depuis que les États-Unis sont entrés eux-mêmes dans la guerre, ils manquent complètement d'indulgence envers leurs anciens col-

1. Fort heureusement, les récoltes de 1917 marquent une plus-value importante sur celles de 1916.

	En millions de boisseaux		
Blé	659	+	20
Maïs	3.210	+	627
Avoine	1.580	+	328
Orge	201	+	20
Seigle	56	+	8
Sarrasin	17	+	6
Pommes de terre	452	+	167
Patates douces	87	+	16
Chanvre	11	—	4
Riz	33	—	7
Pommes	176	—	25
Pêches	42	+	6
	En millions de livres		
Tabac	1.243	+	92
	En millions de tonnes		
Foin	91.700	—	17.900
Betteraves à sucre	7.800	+	1.600

(Un boisseau vaut 36 litres, 1 livre, 454 grammes ; 1 tonne, 1 016 kgs.)

lègues en neutralité. Voici ce qu'écrit un journal américain au sujet de la Hollande :

Nous avons quelque pitié pour la Hollande. Ce brave petit pays a à peine moins souffert que les belligérants ; il a dû recevoir d'innombrables réfugiés, être la proie d'innombrables espions et conspirateurs allemands, dépenser de larges sommes pour ses préparatifs militaires et voir son commerce péricliter peu à peu. Et maintenant, il manque de vivres et est coupé du reste du monde. Nous le regrettons, mais « c'est lui qui l'a voulu ». Et un critique plus sévère que nous pourrait ajouter qu'il n'a que ce qu'il mérite. Car la vérité, c'est que la Hollande a pendant longtemps et avec persistance profité de la tolérance des Alliés pour faire de gros profits dans un commerce avec l'Allemagne, qui violait souvent toute neutralité. C'est ainsi qu'en 1913 elle nous a acheté moins de 5 millions d'hectolitres de blé et en 1915 près de 11 millions ; 135 000 hectolitres de seigle en 1913 et 570 000 en 1916 ; moins de 150 000 hectolitres d'orge en 1913, contre 900 000 hectolitres en 1916. Il serait absurde de prétendre que cet énorme accroissement d'importations ait eu un autre but que des ventes à gros profits à l'Allemagne. De même, elle nous acheta, en 1913, 6 788 livres américaines de cuivre, mais 1 350 943 en 1916 ; 10 683 livres de cuir en 1913, mais 4 795 151 en 1916 ; 41 694 livres de produits chimiques en 1913 et 223 683 en 1916. Les Hollandais sont trop honnêtes pour nier que ces produits ont servi aux armées allemandes. Il est indéniable aussi que la Hollande a surtout expédié ses denrées agricoles en Allemagne. En 1915, elle y a expédié plus de 212 000 tonnes de pommes de terre et en 1916 plus de 122 000 tonnes. Si elle a ainsi causé un déficit dans ses propres approvisionnements, elle ne peut attendre des Alliés qu'ils le lui comblent. L'année dernière, elle a envoyé 31 413 tonnes de beurre en Allemagne et seulement 2 194 en Angleterre ; 76 286 tonnes de fromage contre seulement 6 849 en Angleterre. Il en est de même pour les œufs, la viande, le sucre, les fruits et autres aliments. Des principaux vivres, elle a expédié en 1915 et 1916 un total de 1 444 115 tonnes en Allemagne et seulement 141 973, ou moins d'un dixième, en Angleterre. « C'est toi qui l'as voulu, Georges Dandin. » La Hollande a donné ses vivres à l'Allemagne. Elle ne peut se plaindre que les autres pays ne veulent plus les lui remplacer. En dehors de nos alliés, il n'y a aucun pays auquel nous aimerions le mieux rendre service qu'à la Hollande, mais nous ne le ferons jamais au détriment de notre cause[1].

1. *Boston Transcript* du 13 octobre, éditorial. — Il est intéressant de rapprocher de ce texte les paroles prononcées par lord Milner à la Chambre des Communes le 4 juillet dernier, qui exposent une thèse sensiblement différente. Après avoir déclaré que le blocus britannique a presque supprimé le trafic des produits d'outre-mer que les neutres recevaient et transmettaient à l'Allemagne, il ajouté : « Si nous faisons tout pour limiter l'exportation des neutres en Alle-

Le Gouvernement américain a donc pris des mesures rigoureuses pour mettre fin au commerce des neutres avec l'Allemagne, qu'il juge préjudiciable à ses intérêts propres et à ceux de ses alliés. Telle fut la clause, dite de l'embargo, de la loi sur l'espionnage votée le 12 juin dernier. Pour son application, le Président créa un Conseil d'exportation composé de trois ministres, qui réglementa les conditions dans lesquelles les fournitures de blé et de charbon pourraient être faites aux neutres.

Le principe adopté est qu'aucune exportation ne doit leur permettre d'introduire en Allemagne l'équivalent de ce qu'ils reçoivent eux-mêmes. Les États-Unis ne transigent pas sur son application. Ainsi, refusant de reconnaître l'accord passé entre la Hollande et l'Allemagne, qui fixait le pourcentage des exportations diverses de la Hollande aux empires centraux, ils ont décidé de retenir les navires hollandais qui se trouvaient dans les ports américains. Ces navires étaient au nombre de 85, et représentaient une capacité totale de 320 000 tonnes. Leurs cargaisons en vivres et en tourteaux pour la nourriture du bétail atteignaient un total de 300 000 tonnes. Le *Public Ledger* écrivait à ce sujet le 1er octobre :

Les chargements des bateaux hollandais pourriront dans les ports américains jusqu'à ce que leurs propriétaires prouvent qu'ils ne sont pas pourvoyeurs de l'Allemagne.

Depuis lors, un accord a été passé avec la Hollande et les pays scandinaves, d'après lequel les États-Unis recommencent à leur fournir les denrées dont ils ont besoin, à la condition qu'ils prennent l'engagement de réduire leurs exportations de minerai de fer, graisse, poissons, laitage en Allemagne.

---

magne, je dois cependant prier la Chambre de ne pas s'exagérer l'importance de ce trafic. Si l'on pouvait demain suspendre d'un coup toutes les livraisons de produits agricoles que l'Allemagne reçoit de ses voisins, la situation de nos ennemis n'en serait pas aggravée dans la mesure que nous imaginons volontiers. Car ces livraisons sont peu de chose en comparaison de ce que l'Allemagne recevait auparavant. Si nous pouvions arrêter ce qu'elle reçoit encore, la guerre serait à peine abrégée. Le Gouvernement sait parfaitement que la pression la plus forte pour contraindre les neutres à limiter davantage encore l'exportation en Allemagne de leurs propres produits n'aurait pas de grands résultats pratiques, et qu'il vaut mieux renoncer à prendre des mesures extrêmes. »

L'embargo américain a même été levé en partie ; d'après le *New-York Herald*, les navires hollandais apporteraient un tiers de leur cargaison pour la Hollande ; deux tiers pour la Belgique occupée.

L'Espagne fut aussi menacée de se voir refuser tout permis d'exportation. Elle protesta et obtint gain de cause, au moins provisoirement, en invoquant les titres qu'elle s'est acquis à la reconnaissance des Alliés, « auxquels elle fournit en abondance des produits dont elle-même a besoin pour vivre ».

Puis la pression s'exerça sur l'Amérique latine. Les statistiques montrent en effet que le trafic entre l'Argentine et les pays neutres limitrophes de l'Allemagne n'a pas cessé de se développer depuis le commencement de la guerre. La République Argentine dispose de grandes quantités de blé et de viande congelée; pour empêcher ces approvisionnements de passer en Allemagne, les États-Unis emploient un moyen aussi simple qu'efficace. Ils sont ses seuls fournisseurs possibles de charbon, puisque l'Angleterre ne peut plus ravitailler ses anciens clients; disposant du charbon, ils sont les maîtres absolus du commerce maritime. Ils ont donc refusé d'approvisionner en charbon tout navire à destination d'un port hollandais ou scandinave.

Ces restrictions ne s'appliquent pas seulement aux navires.

Un exemple de notre nouvelle tactique, écrit le *Washington Post* du 7 octobre, est notre refus de vendre une tonne de charbon à la compagnie allemande qui fournit l'électricité à Buenos-Ayres. C'est une gêne pour la ville, mais l'Argentine n'a pas protesté et nous donne son plein concours. Les exportateurs pour l'Amérique du Sud sont responsables de la destination finale des produits, quel que soit le nombre des intermédiaires.

On voit que les Américains ne reculent pas devant les solutions radicales. La liste des produits pour lesquels un permis d'exportation est nécessaire grossit peu à peu : les huiles et graisses, le coton, le sucre, le cuir, de nombreux produits chimiques, des machines viennent de s'y ajouter. Certains hauts fonctionnaires ont même préconisé l'arrêt de toute expédition de vivres aux pays neutres, quand ces vivres sont destinés à la nourriture des ouvriers fabriquant du matériel de guerre pour l'Allemagne.

Il importe d'ailleurs de remarquer que, contrairement à ce qui a été dit quelquefois, la France et l'Angleterre ont depuis longtemps resserré le blocus économique de l'Allemagne; l'entrée des États-Unis dans la guerre nous a fait supprimer les quelques ménagements que nous gardions jusque-là. Aujourd'hui, toute exportation d'Angleterre à destination de la Hollande est contrôlée par les autorités britanniques.

LES RESTRICTIONS

L'embargo sur les marchandises que les neutres sont soupçonnés de repasser à l'Allemagne serait demeuré insuffisant pour assurer aux Alliés leur ravitaillement[1] si les États-Unis n'avaient pas en même temps réduit leur propre consommation et enrayé le gaspillage des denrées. Ce fut l'objet de la fameuse loi sur le contrôle de l'alimentation, ou loi Lever.

Bien qu'elle eût été déposée au commencement de mai, sa discussion ne commença que vers la mi-juin. Elle visait deux buts principaux. D'abord, l'organisation de l'achat en commun par le Gouvernement américain et par les Alliés des céréales et autres produits de première nécessité, afin d'empêcher la hausse des prix et les spéculations provoquées par la concurrence très vive que se faisaient entre eux les gouvernements étrangers.

1. Voici quelques chiffres qui donneront une idée des besoins des Alliés et des neutres en denrées alimentaires. La France, qui en 1912 n'avait pas demandé pour 200 000 francs de froment aux États-Unis, en fait venir en 1915 pour 345 millions, et en 1916 pour 146 millions. Le Royaume-Uni porte ses demandes de 73 millions de francs en 1912 à 416 millions en 1915, et 350 millions en 1916. L'Italie, de 3 millions en 1912 à 345 millions en 1915 et 196 millions en 1916; Au Danemarck, il entre en 1916 en froment des États-Unis une valeur de 11 millions de francs contre 2 millions et demi en 1912. En Grèce, 80 millions en 1916 (surtout pour l'armée d'Orient), contre 1 million et demi en 1913. Aux Pays-Bas, 218 milions en 1915 et 135 millions en 1916 contre 17 millions en 1912; en Norvège, 16 millions et demi en 915, contre 370 000 francs en 1914; en Suède, 31 millions en 1916, contre 1 350 000 francs en 1913 ; en Espagne, 51 millions et demi en 1915, contre 650 000 francs en 1913. L'examen des exportations américaines d'avoine, de seigle, d'orge nous conduirait à des constatations analogues. En sucre raffiné, les exportations des Etats-Unis en France, qui en 1914 étaient à peu près nulles, se sont élevées à 50 millions de francs en 1915, et 88 millions en 1916. En Angleterre, elles ont atteint : en 1914, 225 000 francs ; en 1915, 73 millions de francs ; en 1916, 224 millions.

Ensuite, le contrôle de toute l'alimentation. Le contrôleur, qui devait être M. Hoover, recevait tous les pouvoirs pour régler la distribution, l'achat et la vente des denrées; il pouvait fixer des prix maxima pour les denrées périssables. La loi interdisait de détruire, gaspiller, accaparer ou monopoliser les produits alimentaires, et prévoyait des peines sévères contre les « pirates de l'alimentation ».

Dans aucune autre circonstance peut-être, le Président Wilson ne montra mieux quelle part active et personnelle il entendait prendre au gouvernement, ou plutôt il mit en œuvre de nouveau les moyens qui lui avaient déjà réussi en 1913 pour faire voter le tarif douanier, le point essentiel de son programme électoral d'alors. Il voulait obtenir le vote de la loi avant le 1er juillet, avant que les céréales déjà récoltées au Texas et dans le Sud ne fussent aux mains des spéculateurs. Il en fit donc commencer la discussion simultanément dans les deux Chambres, « toutes autres affaires cessantes ». A plusieurs reprises, il intervint personnellement, par des lettres ou par des entrevues. M. Hoover l'assista de son mieux; il produisit des arguments contre la spéculation, qui, « dans les cinq derniers mois, avait volé aux consommateurs 250 millions de dollars, prélevés sur eux par les commerçants en plus des profits normaux ». Il eut aussi l'habileté de calmer les appréhensions contre la toute-puissance qui lui serait conférée, en disant qu'il n'exercerait sans doute pas tous ses pouvoirs : « il suffirait qu'on sût qu'il pouvait les exercer ».

Le 23 juin, la Chambre vota la loi par 365 voix contre 5.

Au Sénat, la lutte fut plus dure, si bien que le Gouvernement se vit obligé d'apporter des modifications au texte primitif pour en obtenir le vote. Les opposants firent porter la discussion sur deux points : d'une part, l'établissement d'un contrôle parlementaire, pour limiter les pouvoirs absolus du Président; de l'autre, les mesures antialcooliques, que les prohibitionnistes réussirent à introduire dans la loi.

Le contrôle parlementaire réclamé devait s'appliquer non seulement à la loi sur l'alimentation, mais encore à la surveillance de l'emploi des crédits de toute sorte votés pour la guerre. L'opposition voulait réagir contre l'accroissement

constant des pouvoirs du Président, déjà si grands de par la Constitution, et qui se renforçaient encore à chaque occasion. Pour éviter cette concentration de l'autorité, le Sénat proposa aux deux Chambres de partager « les responsabilités écrasantes » du Président, en établissant un conseil parlementaire pour contrôler l'emploi des crédits de guerre, et une commission de trois membres pour surveiller l'exécution de la loi sur l'alimentation, que le Président voulait confier au seul M. Hoover.

M. Wilson, fort de sa popularité, refusa d'examiner la première proposition et déclara qu'elle rendrait sa tâche impossible. Le Sénat céda sans difficulté. Il abandonna aussi l'idée du triumvirat. Elle avait été combattue par une partie de la presse avec d'excellents arguments : le contrôle de l'alimentation en temps de guerre n'était-il pas un instrument de succès aussi défini que l'armée et la marine? Or, qui songerait à confier l'armée et la marine à un comité? On ne devait pas hésiter à emprunter à l'Allemagne ses méthodes de succès : l'unité dans la direction.

Les amendements antialcooliques retardèrent aussi le vote de la loi. Finalement, un compromis s'établit entre le Gouvernement et les prohibitionnistes. La fabrication et l'importation des boissons distillées étaient interdites, mais on laissait au Président le soin d'interdire ou non la bière et le vin. D'autre part, on votait un projet d'amendement à la Constitution, prohibant la fabrication et la consommation de toutes les boissons alcooliques sur le territoire de la République ; mais on laissait aux assemblées locales le soin de ratifier cet amendement. Si dans six ans au moins, les deux tiers des États l'avaient adopté, le « Démon Alcool » serait pour toujours banni des États-Unis.

La loi fut enfin votée par le Sénat le 8 août. Malgré les atténuations qu'avait reçues le projet primitif, elle demeurait la plus révolutionnaire qui fût jamais sortie d'un Congrès américain. « Elle porte un coup droit à l'esprit conservateur du pays, mais elle est absolument indispensable. »

Elle représente certainement un grand pas vers le socialisme d'État : dans cet ordre d'idées, la guerre produit les mêmes résultats aux États-Unis que dans les vieux pays

de l'Europe [1]. Il importe toutefois de noter qu'elle a un caractère surtout préventif ; elle ne taxe ni ne réquisitionne, mais donne au Gouvernement le droit de taxer, de réquisitionner, d'acheter ou de vendre toutes les denrées alimentaires dès qu'il le jugera utile, pour arrêter ou empêcher les spéculations.

En fait, M. Hoover est entré tout de suite dans cette voie. Deux jours après sa nomination, il annonçait que son administration achèterait toute la récolte de blé de 1917. La bourse des blés de Chicago, les bourses de sucre, de café, de coton, furent fermées pour les ventes à terme. Puis le Président mit en vigueur un des articles les plus radicaux de la loi : celui qui oblige tout marchand de denrées alimentaires, en gros ou en détail, à obtenir une licence révocable et à tenir sa comptabilité suivant certaines règles. Des instructions furent données à la police secrète en vue de démasquer les accapareurs ou recéleurs de vivres. Les sanctions prévues sont très dures : les amendes vont jusqu'à 25 000 et 50 000 francs.

En dehors de l'action législative, la population est invitée à s'associer au mouvement d'économie nationale dont les Alliés doivent bénéficier. M. Hoover lança un manifeste pour annoncer que la semaine du 21 au 28 octobre était choisie pour une campagne nationale de propagande en faveur des économies de nourriture. « A nos aliments ordinaires il faut substituer ceux qui ne sont pas transportables : les Alliés sont notre première ligne de défense, il faut les nourrir. » Toutes les Églises, catholique, protestante et juive, participèrent à la propagande. Elles ont à Washington des délégués qui reçoivent du service de ravitaillement des notices hebdomadaires, destinées à être distribuées dans toutes les paroisses du pays.

Les ménagères furent sollicitées à domicile d'avoir à s'enrôler dans le service de ravitaillement ; 10 000 femmes allèrent de maison en maison leur faire signer l'engagement suivant : « *J'accepte le titre de membre du service de ravitaillement, et m'engage à observer les instructions et conseils du directeur, dans la mesure où les circonstances me le permettront.* »

1. Les journaux annoncent que le 28 décembre, à midi, sans le moindre apparat, le Gouvernement a pris en main le contrôle des 250 000 milles de voies ferrées américaines. Ils font pressentir aussi la mainmise du Gouvernement sur les mines de charbon.

Enfin — et comment ne serions-nous pas touchés d'une attention si particulière? — M. Hoover a adressé un appel à la nation en vue de procurer du sucre à la France. Il y signale que la consommation normale du sucre est de quatre onces par tête et par jour aux États-Unis, tandis que la ration en France est de moins d'une once[1]. Pour que la France ait un peu plus de sucre, il convient donc que les Américains réduisent leur consommation d'un tiers.

Si cet appel est entendu, nous conviendrons qu'il est difficile de pousser plus loin la solidarité entre Alliés... Ajoutons que M. Hoover se montre quelque peu sceptique et soupçonne les consommateurs américains d'être plus soucieux de faire des provisions que de se restreindre et d'économiser. Aussi s'est-il empressé de rationner les confiseurs.

Pour en finir avec les restrictions, disons que depuis le 1er novembre 1917 il a été établi un jour sans viande et un jour sans pain de blé.

1. Cette proportion diffère de celle qui est donnée dans une étude publiée par la *National City Bank* de New-York, d'après laquelle la consommation moyenne par tête d'habitant est la suivante :

Danemark, 95 livres ; Royaume-Uni, 90 ; États-Unis, 82 ; Allemagne, 75; Suède et Norvège, 60 ; Pays-Bas, 73 ; France, 40 ; Russie, 30 ; Espagne, 15; Italie 10. Environ 25 p. 100 de la consommation américaine sont tirés du pays même ; 25 p. 100 proviennent des colonies et 48 p. 100 de l'étranger, principalement de Cuba. La valeur du sucre importé aux États-Unis était en 1913-1914 de 155 millions de dollars, et en 1916-1917 de 348 millions de dollars ; le prix moyen à l'entrée ressortait en 1913-1914 à 2,3 cents par livre, et en 1916-1917 à 4,6 cents par livre.

Les États-Unis tiennent la tête de la liste des consommateurs du monde avec 8 500 millions de livres pour l'année 1916-1917, contre 5 milliards en Allemagne, 5 milliards dans le Royaume-Uni et 2 milliards en France.

La production mondiale du sucre est actuellement de 12 p. 100 inférieure à celle proclamée naguère. La production européenne de sucre de betteraves est tombée de 43 p. 100, mais la production de sucre de canne dans les tropiques s'est accrue d'environ 25 p. 100. L'Europe a produit en 1912-1913, 18 500 millions de livres de sucre de betteraves et 10 500 millions de livres en 1916-1917, tandis que les pays tropicaux ont produit en 1912-13, 20 milliards de livres de sucre de canne, et plus de 25 milliards de livres en 1916-1917. Le total a donc été de 42 milliards en 1913-1914, et de 57 milliards en 1916-1917. La part de la betterave, qui était de moitié dans la production sucrière avant la guerre, est tombée à un tiers de cette production en 1916-1917.

La production des États-Unis et de ses possessions insulaires marque un rapide développement. Elle a passé de 4 milliards de livres en 1912-1913 à presque 5 milliards de livres en 1916-1917. La part de la consommation américaine importée de l'étranger est tombée de 75 p. 100 en 1897, à 48 p. 100 en 1914.

Outre la réduction de la consommation locale, M. Hoover s'est efforcé d'unifier les prix pour les Alliés et les Américains, et de les fixer. Cette taxation a pour conséquence de réduire dans une large mesure les bénéfices que les industriels, les agriculteurs et les commerçants retiraient pendant la neutralité américaine de leurs ventes aux belligérants et aux neutres.

Voici, à titre d'indication, quelques-uns des prix fixés par le Gouvernement.

1° Pour le blé, en date du 10 septembre 1917, 2 dollars 20 le boisseau.

2° Pour le sucre de betteraves, en date du 10 septembre 1917, 7 dollars 25 par 100 livres aux lieux où se fait le raffinage, le prix de détail étant maintenu à 8 cents.

3° Pour l'anthracite, en date du 30 septembre 1917, le prix de vente au détail a été fixé comme il suit : le prix payé par le détaillant en 1915, augmenté du bénéfice qu'il avait prélevé en 1915, plus une augmentation égale au tiers de ce bénéfice.

4° Pour le cuivre, livrable sur wagon en gare de New-York, le prix a été fixé, en date du 10 octobre 1917, à 25 cents 5 la livre, le prix de 17 cents adopté en mars 1917 ayant été trouvé trop bas.

5° Pour les fers et aciers, une échelle a été établie en date du 10 octobre 1917 : les prix courants ont été réduits de 40 à 70 p. 100. Les prix fixés pour les aciers sont : 45 dollars la tonne; barres d'acier, 2 dollars 90 les 50 kilos; plaques d'acier, 3 dollars les 50 kilos.

LE TONNAGE

L'aide des États-Unis n'était nulle part plus nécessaire que pour résoudre ce que l'on a appelé le « problème du tonnage ». On sait l'importance de la guerre sous-marine; si elle n'a pas donné aux Allemands — et ne leur donnera jamais — les résultats qu'ils espéraient, « de mettre l'Angleterre à genoux », elle n'en reste pas moins un facteur avec lequel il faut comp-

ter. Plus de 6 millions de tonnes ont déjà été coulées dans la seule année 1917; malgré les progrès que nous avons réalisés pour lutter contre les sous-marins, dans les mois qui nous sont le plus favorables, 150 000 disparaissent encore[1]. Comme l'a dit le Premier Lord de l'Amirauté, le danger reste sérieux tant que nous construirons moins de bateaux de commerce que les Allemands n'en coulent, et que nous leur coulerons moins de sous-marins qu'ils n'en construisent.

Il était donc urgent que les États-Unis pussent nous apporter leur concours sur ce point. Mais la question se compliquait du fait même de leur intervention en Europe, qui nécessite un tonnage très important pour le transport du matériel et des hommes, et de leur ravitaillement. Il faut aussi noter que leur flotte marchande était avant la guerre singulièrement faible relativement à leur importance économique : 5 millions et demi de tonnes de navires à vapeur. Si l'on en défalque le tonnage qui navigue sur les grands lacs et sur le Pacifique, il ne restait que 1 800 000 tonnes disponibles pour l'Atlantique ; un tonnage presque égal avait été construit de 1914 à 1917.

La construction de navires en grand nombre fut décidée dès le début. Mais le principe admis, il fallut se mettre d'accord sur le type qui serait adopté, et ce ne fut pas aisé ; la discussion sur les mérites respectifs des navires de bois et des navires de fer dura plusieurs mois. M. Denman, président de la commission navale fédérale, tenait pour les premiers ; le général Goethals, l'illustre constructeur du canal de Panama, pour les seconds. La presse prit parti ; les modérés insinuèrent que la construction pourrait être menée de front pour les deux types. En attendant, le conflit s'envenimait d'une manière d'autant plus regrettable qu'il paralysait tout l'effort, le général Goethals étant précisément à la tête de la compagnie gouvernementale des constructions maritimes, placée sous l'autorité du bureau de la navigation que dirigeait M. Denman. Dans un discours à grand effet, il déclara que « les

1. D'après les chiffres donnés par les journaux anglais et américains et plusieurs fois annoncés à la Chambre des Communes par les membres du Gouvernement anglais. Pour comparer ces chiffres à ceux que donnent les Allemands, il importe de remarquer que ceux-ci comptent, au lieu du tonnage net, le tonnage brut, c'est-à-dire supérieur de 38 p. 100 au tonnage net.

oiseaux nichaient encore dans les arbres » qu'on voulait employer à construire les navires de bois ; que d'ailleurs ceux-ci ne seraient pas assez résistants. Ce à quoi M. Denman répondait que le général Goethals prétendait sacrifier à des exigences techniques injustifiées la condition essentielle, qui était de faire vite.

Finalement, en raison de l'impossibilité de les mettre d'accord, le Président accepta à la fin de juillet la démission du général Gœthals et demanda la sienne à M. Denman. Ils furent remplacés respectivement par l'amiral Capps, ancien directeur des constructions de la marine, et par M. Edwards N. Hurley, de Chicago, ancien président de la commission fédérale du commerce.

L'opinion accueillit favorablement ce jugement de Salomon. « L'incident est clos ; maintenant, au travail. » Mais un temps précieux avait été perdu.

D'après les chiffres fournis à la date du 23 novembre dernier par le bureau de la navigation, la situation est la suivante :

1 036 vaisseaux sont présentement en chantier ; leur jauge totale est de 5 924 700 tonnes ; on espère qu'ils seront en service à la fin de 1918, portant à 9 millions de tonnes environ le tonnage disponible pour les États-Unis.

Ils se décomposent en : 353 vaisseaux de bois, 225 vaisseaux d'acier, 68 vaisseaux mixtes, et 400 navires divers, construits pour le compte des Alliés.

En effet, dans les crédits votés par le Congrès, une somme importante avait été prévue pour la réquisition de cette catégorie de navires. Il fut même question d'une réquisition prolongée après la fin de la guerre, équivalant à un véritable transfert de propriété. Les Gouvernements anglais et français ont protesté, et il est probable qu'un accord interviendra.

D'ailleurs, le Gouvernement français a placé aux États-Unis des ordres importants pour les constructions nouvelles : 190 000 tonnes de cargos d'acier, et 141 000 tonnes de schooners de bois à moteurs auxiliaires.

Comme aide immédiate de la part des États-Unis pour nos transports maritimes, notre Haut commissaire a obtenu la libre disposition de 35 000 tonnes de bateaux allemands et

de 100 000 tonnes de bateaux à vapeur, échangés contre nos grands voiliers, mieux qualifiés pour la navigation le long des côtes américaines que pour la navigation transatlantique dans les conditions présentes.

Enfin, le bureau de la navigation élabore les plans pour la construction d'une flotte de 5 millions de tonnes qui sera mise en chantier au printemps prochain. 100 millions de dollars ont été votés à cet effet par le Congrès le 5 novembre 1917.

Le principe adopté pour les constructions navales comme pour le ravitaillement est celui de la coordination de l'action, pour éviter que les intérêts divergents des Alliés ne se nuisent mutuellement. Le nombre des chantiers navals, l'effectif de la main-d'œuvre, les quantités d'acier disponibles sont limités ; leur juste répartition est indispensable sous peine de gaspillage et de conflits.

Quant au renforcement de la marine de guerre, d'après les renseignements donnés par les journaux américains, il consiste surtout dans la construction de nombreux torpilleurs pour la chasse aux sous-marins (plus de 100). Ce sont de gros navires, dit le *Brooklyn Daily Eagle*, « presque semblables à des croiseurs, longs de 93 mètres, déplaçant 1 185 tonnes et pouvant dépasser 30 nœuds à l'heure ; ils comportent 100 hommes d'équipage et coûtent 1 750 000 dollars chacun, y compris l'armement ; l'entretien annuel revient à 125 000 dollars. Ils sont mus par deux turbines Parsons, qui reçoivent la vapeur de quatre chaudières représentant 17 651 chevaux. L'armement se compose de quatre pièces de 4 pouces et de quatre tubes lance-torpilles jumelés de 21 pouces. Un torpilleur de ce genre peut être achevé en neuf mois. »

LES MESURES FINANCIÈRES

Nous ne parlerons pas de l'aide industrielle que les États-Unis apportent à leurs alliés ; cela nous entraînerait en dehors du cadre de cet article. Mais nous voudrions dire un mot des moyens financiers mis en œuvre pour fournir le puissant effort dont nous venons de donner un aperçu.

Pour le mois d'octobre 1917, la moyenne journalière des dépenses de guerre a été de 42 600 000 dollars, soit presque 30 000 dollars par minute[1]. Le *New-York Herald* du 17 octobre 1917 calculait que depuis le 1er juillet 1917, les dépenses du Gouvernement atteignaient 1 029 776 540 dollars.

Les crédits prévus pour l'application des lois de guerre sont les suivants :

Loi pour l'aviation	640 000 000	dollars
— la surveillance alimentaire	11 000 000	—
— le contrôle alimentaire	162 000 000	—
— l'assurance des risques de guerre	45 150 000	—
— l'assurance des soldats	176 000 000	—
Loi relative au commerce avec l'ennemi	150 000 000	—

Les prêts aux Alliés atteignaient, le 1er novembre 1917, 3 556 400 000 dollars. D'après l'exposé fait le 14 septembre 1917 devant la Chambre des représentants par M. Fitzgerald, président de la commission d'attribution des crédits, les dépenses de guerre prévues pour l'exercice fiscal finissant le 30 juin 1918, dépassent 18 milliards de dollars (90 milliards de francs).

Pour faire face aux dépenses de cet exercice fiscal le Congrès a déjà voté :

1° Le 10 septembre 1917, le *War Tax Bill*, qui comporte toute une série de nouveaux impôts : impôt sur le revenu, impôt sur les bénéfices de guerre, impôts de consommation sur le sucre, thé, café, cacao, boissons, tabac, parfums; impôts sur les billets de chemins de fer, automobiles, divertissements publics, taxes postales, etc.

2° Le 15 septembre 1917, le *War Credits Bill*, qui autorise l'émission de nouveaux bons et certificats faisant ensemble 11 538 millions de dollars. C'est la plus importante mesure financière qui ait jamais été votée par une législation dans l'histoire du monde. Sur ce chiffre de 11 538 millions de dollars, 4 milliards sont destinés à de nouveaux prêts aux Alliés.

1. Réflexion bien américaine !

Le Gouvernement américain a procédé à l'émission de deux grands emprunts de guerre.

Le premier Emprunt de la Liberté a donné un total de souscriptions de 3 035 226 850 dollars. Le deuxième, clos le 27 octobre 1917, a atteint le chiffre de 4617 millions de dollars. Le nombre des souscripteurs a été de 9 400 000. New-York a souscrit plus de 1 milliard et demi.

Après quelques difficultés pour se mettre d'accord, les deux assemblées ont voté la loi de finances à mains levées. Pourtant, écrit l'*Outlook* (10 octobre), « elle ne satisfera pas plus pleinement le pays que le Congrès, mais le pays sera aussi unanime que le Congrès à en admettre l'urgence et à l'accepter comme la meilleure possible ».

Les impôts sur le revenu sont considérablement augmentés : tout revenu est assujetti à la taxe, au-dessous de 1 000 dollars pour les célibataires et de 2 000 pour les hommes mariés ; la taxe uniforme est de 2 p. 100 jusqu'à 3 000 dollars (jusqu'à 4 000 pour les hommes mariés) et de 4 p. 100 au delà ; quant à la taxe additionnelle, dite surtaxe, elle est progressive et varie de 1 p. 100 pour un revenu de 5 000 dollars à 50 p. 100 pour un revenu de 1 million. Chaque enfant exempte de toute taxe 200 dollars de revenu.

L'impôt sur les bénéfices de guerre est un impôt progressif déterminé par la proportion entre le capital engagé et les dividendes ; ainsi le taux de l'impôt sera 20 p. 100 si les dividendes sont de moins de 15 p. 100 ; 25 p. 100, s'ils sont de plus de 15 p. 100 ; 35 p. 100, s'ils sont de plus de 20 p. 100 ; 45 p. 100, s'ils sont de plus de 25 p. 100 ; 60 p. 100, s'ils sont de plus de 33 p. 100.

Inutile d'insister sur le taux de l'impôt sur le revenu. Il y a aux États-Unis au moins trente individus dont le revenu dépasse 100 millions de dollars et qui auront ainsi à en donner plus de la moitié au Gouvernement. Le receveur des finances du second district de New-York (quartier financier) compte percevoir cette année 500 millions de dollars au lieu de 90 millions l'an dernier.

Les adversaires de la loi lui reprochent de ne demander à l'impôt que 3 milliards de dollars sur un budget de 10 milliards. La bataille fut ardente entre partisans des emprunts

etpartisans des impôts, les premiers baptisés « conservateurs », les seconds « radicaux ». Les deux groupes rejetèrent longtemps tout compromis, défendant pied à pied leurs positions avec obstination, si bien que la lutte prit rapidement l'aspect d'une guerre de tarifs douaniers d'autrefois. On discuta aussi le taux de l'impôt ; en fait, le Sénat finit par le relever considérablement au cours de la discussion. Le sénateur germanophile, M. La Follette, avec ses amendements outranciers, fut pour beaucoup dans ce résultat. Les journaux prirent parti suivant leurs tendances. Certains parlèrent de « paralysie de la production », « d'arrêt de mort prononcé contre l'industrie américaine », de « confiscation inique », de « famine », et essayèrent de démontrer que la guerre, loin de favoriser les riches, les frappait durement. La plupart approuvèrent les impôts nouveaux et reconnurent qu'ils étaient bien accueillis par l'opinion.

L'*Official Bulletin*[1] a répondu très habilement aux inquiétudes soulevées par l'énormité des dépenses.

L'argument suivant lequel la fortune et les ressources des États-Unis ont été diminuées de tout l'argent dépensé pour la guerre est spécieux et absolument faux. Il y a une grosse différence entre les dépenses du gouvernement et celles des individus. Le peuple américain a souscrit pour 2 milliards de dollars de titres à l'Emprunt de la Liberté ; le Gouvernement lui doit donc 2 milliards de dollars de plus qu'il y a quelques mois. Mais, quand cet argent aura été dépensé en totalité, la situation se présentera ainsi : le peuple américain aura prêté à son Gouvernement 2 milliards de dollars d'argent, et aura reçu en échange 2 milliards de dollars de titres gouvernementaux, c'est-à-dire des valeurs les plus précieuses que l'on puisse trouver dans le monde entier en ce moment. Et de plus, il aura dans ses poches et dans ses banques les 2 milliards de dollars prêtés, car le Gouvernement aura dépensé une partie de cet argent, et les Alliés le reste, en Amérique même, pour l'achat de produits américains, et en paiement de salaires américains. Les ressources de la nation — son capital, si l'on veut — n'auront donc été nullement entamées.

1. 28 août.

Nos fermes, nos mines et usines, en fait tous nos biens et toutes nos industries, seront intacts. Notre peuple aura simplement vendu une partie des produits annuels du pays, de ses fermes, mines et usines. Ainsi, il aura à la fois des valeurs représentant ses prêts au Gouvernement, et de l'argent représentant les produits vendus au Gouvernement et aux Alliés. D'autre part, les États-Unis, en attendant le remboursement de leur emprunt, auront à en payer les coupons. Ils les paieront, partie avec les intérêts qu'ils recevront eux-mêmes des Alliés pour les prêts qu'ils leur ont consentis, et partie avec le produit des impôts. Ils ne touchent donc, ni au capital de la nation, ni à celui du peuple américain. L'argent ne proviendra que du revenu et de la production annuelle du pays, qui se montent présentement à 50 milliards de dollars : et ce ne sont là que quelques-unes des sources les plus importantes de notre revenu national.

***

D'une manière générale, on ne saurait trop insister sur le patriotisme de l'immense majorité du peuple américain, et sa bonne volonté à accepter toutes les charges de la guerre. La générosité avec laquelle ont été souscrits les deux emprunts de la liberté en est un exemple saisissant. Le nombre des souscripteurs pour de petites et de moyennes sommes fut considérable : empressement d'autant plus remarquable que le taux de l'intérêt était inférieur au taux normal du marché.

Aussi M. Mac Adoo, le secrétaire de la Trésorerie, put-il présenter ce succès comme un véritable triomphe pour la démocratie : c'était l'expression évidente de la détermination de l'Amérique de mener la guerre jusqu'au bout pour la protection des droits américains et le rétablissement de la paix et de la liberté dans le monde.

Certes, la guerre n'était, au début, ni profondément, ni universellement populaire, et les agitateurs pacifistes eurent beau jeu pour leur propagande. Mais la réaction fut vive, et le peuple s'affirma avant tout « honnête et fidèle à sa patrie et à son gouvernement ».

Cet excellent esprit public est la conséquence de l'attitude parfaitement nette et ferme du Gouvernement. Le Président Wilson, du jour où il eut pris sa décision, la poursuivit sans une hésitation, en y employant le grand pouvoir personnel qu'il tient de la Constitution américaine et que lui a encore augmenté le Congrès.

A présent, M. Wilson est le plus grand autocrate du monde, et, tout bien considéré, le plus grand que le monde ait connu. Si cela semble antidémocratique, il faut se dire que c'est le peuple lui-même qui a volontairement remis ses droits entre les mains du Président. La crise passée, nous reviendrons à notre individualisme d'antan [1].

Quoi qu'on en ait dit, le Congrès l'a suivi en faisant tout son devoir, malgré les oppositions inévitables dans une assemblée parlementaire. L'opinion publique et les journaux l'accusent volontiers d'avoir perdu du temps et retardé les mesures de guerre, alors que leur vote rapide était de la plus grande nécessité dans la crise que subit la nation. Un court résumé des faits nous permettra de contrôler cette accusation. Quelle fut l'œuvre du Congrès pendant les sept mois qu'a duré sa session?

Le 2 avril le Président lisait son message au Congrès, et le 6 avril les deux Chambres votaient « la reconnaissance de l'état de guerre ». Le 5 avril la loi du service obligatoire était présentée aux Chambres, et le 18 mai elle était votée. Presque un mois auparavant, le 24 avril, le premier Emprunt de la Liberté avait été voté. Le 12 mai, le Président signait la loi des crédits de guerre, le 15 mai, celle qui augmentait l'armée et la marine. Le 13 juin, passait le budget de guerre, et le 15 juin, la loi sur l'espionnage. Parmi les autres lois votées on peut encore citer la loi de l'embargo, celle de la priorité des transports, les lois alimentaires, les lois de constructions maritimes, le nouvel emprunt de 11 milliards, la loi des impôts de guerre et celle de l'assurance aux soldats et marins. Chacune de ces lois aurait occupé une session entière en temps de paix. Les trois lois que le pays impatient a surtout reproché au Congrès d'avoir retardées sont celles qui

1. *Philadelphia Inquirer*, 10 août 1917.

concernent les impôts de guerre, l'espionnage et l'alimentation, mais il a des excuses. En somme, il a accordé au Président tout ce qu'il demandait, excepté la censure : une armée immense, une marine dont le personnel dépasse celui de l'Angleterre au début de la guerre, tous les crédits nécessaires à la conscription, à l'artillerie, aux constructions maritimes, à l'aviation, à la mobilisation économique[1]. Pour conclure ce rapide exposé, nous dirons avec l'*Evening Post* que l'Allemagne ne pourra que ressentir gravement l'effet des lois gigantesques discutées et adoptées en si peu de temps.

Le peuple américain a trouvé en ses représentants des interprètes exacts de sa pensée et des exécuteurs fidèles de ses volontés, telles que les a incarnées le Président Wilson.

A. T.

1. *Evening Post*, 17 septembre 1917.

SIONA CHEZ LES BARBARES[1]

XVII (*suite*)

Ils se revirent à Pâques. Le fiancé de Hedwig ayant obtenu un poste à Berlin, madame Bachmann et sa fille cadette vinrent passer quelques semaines à la capitale, dans la pension de famille de Käthe.

On invita Siona pour les deux jours de fête et Karl, délaissant son cabinet dentaire, y vint également.

Siona eut de la peine à reconnaître madame Bachmann — mon Dieu, comme à Berlin, elle paraissait provinciale avec sa jupe verte, un corsage jaune et son chapeau violet à hortensias bleus qui vacillait au-dessus de sa tête ! — mais elle fut plus stupéfaite encore de la transformation de son fiancé. Lui, qu'elle avait cru grand et élancé à Freienwalde, paraissait à ses yeux, habitués aux géants berlinois, petit et presque gros. Le fait est, qu'il avait beaucoup engraissé par le gavage de sa mère et par les innombrables bocks de son désœuvrement des premiers mois. Son doux visage hâlé s'était amolli dans une blancheur suiffeuse, et il semblait s'être départi de sa distinction avec sa pelisse et sa toque d'Amérique.

Siona remarqua encore que ses mains, lisses et soignées, naguère, étaient rongées maintenant, comme des mains d'ou-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 janvier, du 1er et du 15 février 1918.

vrier — à cause de son métier sans doute — et vraiment, ce petit chapeau pointu le vieillissait.

Madame Bachmann proposa une excursion au Grünewald, qu'elle n'avait pas revu depuis son veuvage ; on déjeuna sur l'herbe, c'est-à-dire sur le sable, au milieu d'un essaim de papiers graisseux. Une secourable jovialité s'établissait de pin en pin. On voisinait, on s'entr'aidait ; on vous prêtait de la moutarde,on vous empruntait du sel ; on finissait par trinquer avec des gens qu'on n'avait jamais vus. Siona souffrait de cette trivialité, et la gaîté de ces inconnus la rendait triste.

Ah ! la solitude de leur lac glacé ! Ah ! la poésie de leurs fiançailles polaires !

L'après-midi, elle et Karl purent se perdre un peu parmi la foule des promeneurs, mais pas longtemps ; car madame Bachmann, beaucoup moins avenante pour Siona, les traquait constamment. Ils réussirent tout de même à s'embrasser derrière un kiosque à bière, et Karl ayant appelé Siona « mon cher petit amour », cet affreux Grünewald lui parut presque joli.

Malheureusement, il fallait rentrer juste à ce moment. On mit deux heures pour revenir à Berlin, tant les tramways étaient bondés. Karl dut s'isoler sur la plate-forme, et Siona avait en face d'elle le ventre de sa belle-mère et son chapeau violet à hortensias bleus que les arrêts et les départs brusques jetaient sur sa nuque ou sur son nez.

On dîna hâtivement, debout, à un express-bar, pour ne pas manquer le concert de la Philharmonie dirigé par un célèbre Kapellmeister, dont raffolait Berlin.

Siona se serait mortellement ennuyée sans les pressions de mains de Karl — mais des pressions moins douces qu'autrefois, à cause de la rudesse de ses paumes, et sans certains solos de violon qui la plongeaient dans une mélancolique langueur, cependant que sa belle-mère faisait de la natation musicale.

Le lendemain heureusement, madame Bachmann alla avec Hedwig dans la famille du postier ; Käthe proposa à Karl de dîner à la brasserie avec Siona.

Justement, il y avait, dans une des immenses salles, une

table de coin pour trois couverts. C'était confortable, c'était familial, et le décor assez sombre représentait des scènes des Niebellungen assez harmonieuses. Tout autour des tables, des familles étaient installées, quelques-unes déjà depuis l'après-midi, à en juger par les ouvrages que ces dames déployaient et les cigares de cendre déposés intacts dans les cendriers. Les hommes lisaient consciencieusement les vingt-quatre pages de leur édition du soir, des enfants feuilletaient des journaux illustrés, et des bambins dormaient dans des poses d'anges de Raphaël, entre deux chopes monumentales.

On était servi par des *Kellnermädchen* déguisées en Tyroliennes, qui faisaient voltiger leur cotillon et danser les chaînettes de leur corselet, en claquant les couvercles d'étain.

Mais le plus souvent on n'était pas servi du tout. Alors, on allait soi-même chercher ses plats au buffet et sa bière sous les robinets.

Käthe avait choisi du rôti de chevreuil et des quenelles de foie que Siona appréciait. Celle-ci était assise sur la banquette à côté de Karl. En face d'eux, Käthe faisait des remarques amusantes, et Siona se serait presque sentie heureuse, si Karl n'avait pas saucé son assiette avec la pointe de son couteau, coutume allemande qui choquait Siona, et que Karl à Freienwalde n'avait pas pratiquée.

Comme Hedwig et Otto Meyer, il voulut que chacun d'eux bût dans le bock de l'autre, et il mordit le pain où Siona avait laissé la trace de ses dents; plusieurs fois, il frôla la joue de la jeune fille avec une moustache trempée dans l'écume.

Käthe, ayant aperçu des amis, prit son assiette et son pot de grès et déménagea à l'autre bout de la salle.

Alors Karl, sans souci de l'entourage, étreignit la taille de Siona et l'embrassa.

Siona en fut gênée, ainsi que de son tutoiement ; mais une grosse commère d'en face, qui tricotait parmi une nombreuse progéniture, en fut attendrie aux larmes. Elle leur fit de petits signes de tête encourageants : continuez ! continuez ! on sait bien ce que c'est que l'amour !

Siona trouvait qu'elle ressemblait à sa belle-mère.

— Voilà, — dit Karl, — comme tu seras dans quelques

années, madame Bachmann junior! car j'espère bien que tu me donneras beaucoup de petits hommes et de petites femmes de ruisseau (Bachmann = homme de ruisseau). Un honnête Allemand doit avoir au moins la douzaine, six garçons et six filles. Les dimanches, nous les amènerons tous avec nous à la brasserie, et toi, petite femme, pour ta récompense, tu tricoteras les chaussettes de ton mari.

Et pour sceller cette plaisanterie, il mordit la nuque de Siona.

— Ah Siona! — s'écria-t-il encore la bouche pleine de quenelles de foie — ah! que je suis heureux! moi qui n'aimais pas l'Allemagne, qui en médisais toujours, j'estime maintenant qu'il n'y a qu'en Allemagne que l'on comprend la vie confortable, la vie pour soi, la vie de famille, enfin! et je me demande quel charme j'ai pu trouver à tous ces pays étrangers...

Et tout en arrosant sa barbe de bière ou suçant la lame de son couteau, il développa ses rêves d'avenir.

— Nous attendrons que tu aies passé ton examen en juillet de l'année prochaine, pour nous marier. Comme mon traitement ne sera pas encore bien fameux, nous pourrons habiter chez ma mère, elle s'occupera du ménage, et j'ai pensé que toi tu pourrais enseigner à l'école des filles. J'ai justement fait une mâchoire au directeur. Il y a une institutrice qui prendra sa retraite, on pourra te garder sa place... Plus tard nous verrons, si Freienwalde ne nous plaît plus, je pourrai ouvrir à Berlin un cabinet américain et, toi, avec ton anglais tu me seras très utile pour la clientèle britannique. En été, je pourrais transporter mon cabinet à Héligoland ou à Nordeney. Là aussi, je trouverai à pratiquer. Toi, pendant ce temps, tu surveilleras les gosses — qui prendront des bains de mer, c'est très fortifiant — en brodant sous un beau parasol rouge. Dis, cela ne sera pas gentil? Et puis, nous pourrons même louer un petit voilier — puisque tu aimes les voyages — dis, cela ne t'amuseras pas?

— Cela m'amusera follement!

Et envahie soudain par une irrésistible tristesse, Siona éclata en sanglots contre l'épaule de son fiancé.

Il en fut bouleversé.

— Qu'as-tu? mon Dieu, qu'as-tu? Tu n'es pas malade, au moins?... Toi tu pleures, et moi qui étais si heureux !

— Ce n'est rien! — dit Siona pitoyable, en relevant la tête. Ce n'est rien, Karl! (Elle ne disait plus Charley.) Je crois que j'ai bu un peu trop de bière, cela me rend lourde, cela me rend triste...

— Oui, c'est idiot! j'aurais dû t'offrir du vin, du vin de France; il rend léger, il rend gai. Tiens! veux-tu que nous buvions une demi-bouteille de *Bordôo* ?... Non ? Mais plus tard, si mes affaires vont bien, chaque fois que tu viendras me dire à l'oreille que tu attends un petit Bachmann, eh bien, nous viderons une bouteille de *Champagner*, mais du *Champagner* authentique de Reims!

— Il faut partir, — cria Käthe de loin, en revenant avec sa vaisselle. — J'ai promis à Fräulein Klein de ramener cette enfant à neuf heures... Mais qu'avez-vous donc? déjà disputés?... Bah! ça n'a pas d'importance! *Was sich liebt, das neckt sich!* (Ceux qui s'aiment se taquinent.)

***

Siona ne revit plus son fiancé. Et, quand quelques jours plus tard, Käthe revint au *Seminar*, elle lui dit :

— Tiens ! voici les lettres de ton frère et son portrait. Rends-les lui !... Il ne faut pas m'en vouloir, Kathe, mais je ne peux pas devenir la femme de Karl... Je ne l'aime plus, et je ne pourrais t'expliquer pourquoi ; je crois que c'est parce que maintenant il aime l'Allemagne.

Käthe parut suffoquée ; puis elle se mit à rire :

— Tu en es un phénomène, toi ! Après tout... cela vaut peut-être mieux ainsi. Au fond, je ne vous ai jamais pris au sérieux. Cela m'aurait amusée de t'avoir pour belle-sœur, mais cela n'aurait pas duré. D'abord Karl est trop âgé pour toi, et puis il faut que tu prennes ton vol, toi, poussin, que tu goûtes à l'amour et à la liberté. Ce n'est qu'à force d'être fiancée qu'une jeune fille apprend à vivre !

Mais le surlendemain, elle lui dit :

— Mon frère a pris la chose au tragique. Il est désolé !

Voilà, au reste, la lettre qu'il m'écrit. Il se refuse à accepter la rupture, et il espère que tu reviendras sur ta décision.

— Je ne peux pas, Käthe ! Je ne peux pas !

— Alors écris-lui toi-même, dis-lui pourquoi.

Siona promit de le faire, mais au moment de s'asseoir devant sa feuille, elle revit Karl blafard et gros, sauçant son assiette avec son couteau et développant, la moustache écumeuse, ses rêves d'avenir. Elle se revit, elle, maîtresse d'école à Freienwalde, dans la maison de cette belle-mère devenue peu indulgente pour une personne qui ne jouait pas du piano. Elle revit le cabinet dentaire à Berlin, les promenades du dimanche à la brasserie, au milieu de leur progéniture, le parasol rouge à Héligoland !

« Je ne peux pas ! Je ne peux pas lui expliquer cela ! » gémissait-elle en laissant retomber sa plume !

Lui la supplia de lui écrire, de lui expliquer cet incompréhensible revirement : « Je finirai par croire que tu t'es amusée de mon cœur ; que tu n'es qu'une petite coquette, frivole. et romanesque. »

Mais comme Siona s'obstinait dans son silence, il finit par se résigner, et n'écrivit plus.

Alors, Siona sentit une nouvelle allégresse l'habiter : elle était libérée ! elle était affranchie ! elle avait échappé à l'Allemagne, et, comme naguère elle avait jubilé : « Je suis fiancée au Prince de mes rêves ! » elle avait envie de chanter maintenant : « Je suis défiancée de l'Allemand ; je réappartiens à mes rêves ! »

Puis, elle oublia Karl avec une rapidité dont elle-même s'étonnait.

Mais un jour Käthe lui dit :

— Tu ne sais pas? Karl est reparti pour l'Amérique. Il m'a chargé de te remettre tes lettres.

Siona fut atterrée. Elle s'imagina Karl accoudé à la proue du navire, en sa distinction de revenant, avec sa toque de loutre et sa pelisse. Elle lui tendit les bras et soupira nostalgique :

— O Charley ! Charley cher ! pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée ! En Amérique je vous aurais aimé !

Et elle fut très malheureuse durant plusieurs jours.

Elle se consola seulement en écrivant son chagrin, et en transportant son aventure du paysage polaire vers la brûlante Arabie. Elle intitula cette nouvelle : *Sous les baumiers de Galaad*, et elle la lut à Käthe.

— Mais c'est très bien ! tu as beaucoup de talent, et tu sais qui tu me rappelles? Sacher Masoch ! Tu es aussi ardente et aussi fantastique que lui. Tiens! tu devrais lui envoyer cette nouvelle ; elle lui plaira, j'en suis sûre!

Siona se souvint de la photographie du romancier galicien. Elle la tira de son buvard, contempla longuement son brun et brumeux visage slave et ses yeux à sombre flamme. Il lui plut par son contraste avec Karl ; elle lui dédia sa nouvelle et la confia à Käthe pour la mettre à la poste.

Puis, elle attendit la réponse qu'il devait envoyer également à son amie.

Elle n'en reçut aucune, et ce fut encore une grande déception pour elle. Mais un autre échec plus réel l'attendait à la fin de l'année scolaire : elle fut refusée à son examen. Ses notes étaient très mauvaises en général; et tout particulièrement en français, branche dans laquelle on se montrait très exigeant à Berlin.

Fräulein Klein ne voulant pas garder Siona un an de plus, il fut décidé avec le professeur Hartwig que Siona, au lieu de redoubler une année, passerait au *Seminar B* où l'on préparait l'enseignement primaire.

Ce fut une mortifiante humiliation pour Siona. Ainsi elle serait institutrice de *Volksschule* : rien que ce mot, « école du peuple », l'épouvantait, parce qu'elle voyait aussitôt les enfants du peuple allemand ; ces enfants des souterrains, effrontés, scrofuleux, bancroches, méticuleusement propres mais malodorants; aux dents cariées, aux cheveux graisseux, créatures étiolées d'âme et de peau, et dont elle avait déjà souffert dans le passage de l'ancienne institution.

Est-ce à de pareilles taupes qu'elle enseignerait la lumière de la pensée et l'élévation des cœurs?

Le jour même, elle fut mandée chez le professeur Hartwig. Il lui exposa qu'elle n'avait tenu aucune des promesses qu'on s'était cru en droit de fonder sur elle ; qu'elle avait mécontenté tous ses professeurs, et qu'elle était d'autant plus coupable, qu'on ne pouvait lui contester une certaine intelligence.

Mais ce qui était, à son point de vue, plus grave que ses études manquées, c'étaient ses sentiments hostiles envers l'Allemagne dont Fräulein Klein avait eu la preuve maintes et maintes fois.

— Voilà deux ans que tu es à Berlin, et tu n'as pas su t'y faire aimer comme ta sœur Élisabeth, qui, à défaut d'application, a toujours montré de l'amabilité. Venue de l'Orient, tu es restée une étrangère, pour ne pas dire une ennemie parmi nous, les Prussiens. Tu as péché contre le Saint-Esprit ; l'esprit-saint de l'hospitalité allemande. Il se vengera. Quand tu auras besoin de notre parenté, tu ne la trouveras pas. Tu seras une sans-patrie dans la patrie de ta mère!

» Ta pauvre mère ! c'est elle que je plains ! Quelle tristesse pour elle quand elle recevra la lettre de Fräulein Klein ! Moi, à la place de Fräulein Klein, je ne t'aurais pas laissée partir en vacances. Mais dis-toi bien qu'il faut que tu travailles durement, il faut que tu les passes, tes examens, avec *brio*, car de toi on exigera plus que d'une autre. N'oublie pas, mon enfant, que tu as une faute à racheter : celle de ton père qui a attenté à ses jours. Vois-tu, nous autres, en Allemagne, nous sommes un peuple moral et qui va au fond des choses : tu trouveras difficilement une situation quand on saura que tu es la fille d'un suicidé. Il faut que tu puisses montrer des certificats hors ligne pour qu'on passe l'éponge sur une pareille tare.

» Et maintenant retourne à la pension faire ta malle et n'oublie pas de saluer ta chère mère très cordialement, de ma part !

XVIII

A Stockhausen, Siona travaillait avec acharnement. Elle savait maintenant ce qu'elle voulait : racheter, non point l'acte désespéré de son pauvre papa, mais sa propre faute, sa paresse et son amour des songes creux qui l'avaient avilie à ce rôle de *Volksschullehrerin* si humiliant pour elle et qui eut certes, aussi humilié son père, lui qui, de sa petite « Jérusalem », voulait faire une savante.

Sa mère, par contre, ne souffrait pas du tout de cet échec. Sans la mortification de Siona elle s'en serait montrée heureuse. Elle avait redouté la trop grande science pour le facile orgueil de sa fille, et cette fonction plus modeste lui semblait plus appropriée à leur situation, et la rapprocherait, croyait-elle, davantage de Siona.

Élevée à la campagne parmi les petits paysans, elle ne partageait pas l'aversion de Siona pour le peuple allemand. Elle voyait déjà sa fille dans une école communale, voisine de l'église et du presbytère, et où, elle-même, apprendrait aux petites filles à tricoter.

Et puis, au fond, cet insuccès était tout naturel : Siona n'avait même pas l'âge voulu, il lui faudrait une dispense — sans compter qu'elle devait son refus au français ; si elle l'avait dû à la religion, madame Benédictus en eût davantage — souffert — surtout à cause de Théodore — mais en français ! Certes, c'était une jolie langue, élégante et aristocratique, — quand elle était gouvernante au château d'Eisennach, les comtes ne parlaient que ça —; mais c'était tout de même la langue d'un peuple de légèreté, et Siona qui savait si bien l'anglais, — une langue sérieuse, celle-là, — Siona pouvait bien se passer du français !

Et tout en tricotant, madame Benédictus regardait sa fille avec attendrissement :

— Comme tu as de beaux yeux purs, ma Sionette ! Je comprends que tu aies plu à ce globe-trotter ! Ah ! je suis bien contente tout de même qu'il soit reparti !

Quelquefois Siona lui passait ses leçons à réciter. Madame Benédictus s'émerveillait de la mémoire de son enfant, et pour un peu elle eût remercié Dieu de la circonstance qui laissait sa Sionette des journées entières avec elle.

Car Siona ne sortait presque plus. Elle n'allait même pas au petit bois sacré où elle avait pleuré d'amour sur les lieds que Karl avait plus tard chantés. Est-ce qu'une maîtresse d'école communale a le droit de réciter des poèmes d'amour et de pleurer de langueur? Et puis, même si elle l'eût voulu, elle ne savait plus, comme autrefois, s'enivrer de mélancolie: maintenant c'était un morne accablement qui oppressait son cœur.

La seule personne qu'elle eût désiré rencontrer, était l'institutrice du château, la petite Orléanaise qui parlait tout naturellement cette langue difficile à laquelle Siona devait son refus. Mais la Française était partie, remplacée par une Suissesse.

« Cela ne m'étonne pas, pensait Siona, elle a dû trop souffrir parmi ces « chevaucheurs d'ânes. »

Il arrivait parfois que ces « reîtres de baudet » venaient vider des bocks dans la chambre postale ou griffonner des cartes illustrées.

Un jour, alors que Siona travaillait en haut, dans la salle de fête, avec sa mère, les deux barons, accompagnés d'un inconnu entrèrent en coup de vent, en bas chez la cousine Louise.

Ils venaient de loin : ils avaient faim, ils avaient soif ; ils voulaient être servis tout de suite ; mais pas enfermés, non, dehors, sur le banc !

Et déjà les deux Riedesel avaient porté une table devant le trou à fumier. La cousine Louise était affolée. Justement l'oncle Heinrich était aux labours, la tante Lina pas habillée.

— Siona ! — cria-t-elle dans l'escalier. — Siona vite, viens m'aider !

Madame Benédictus n'aimait pas qu'on employât Siona comme *Kellnermädchen*, mais cette fois elle ne pouvait refuser.

— Tiens, porte cela à Leurs Excellences ! — et Louise mit un plateau chargé entre les mains de Siona.

— Ah ! voilà Fräulein Siona ! — dit l'inconnu, un jeune homme plus petit et plus pâle, assis sur le banc entre les deux barons. — Quel drôle de nom ! Pourquoi l'appelle-t-on Siona?

— Parce qu'elle est née sur le Mont Sion, à Jérusalem, — expliqua le baron Konrad.

— Ah ! à Jérusalem? Y a-t-il beaucoup d'Allemands à Jérusalem? — interroge l'inconnu avec vivacité, en fixant sur la jeune fille des yeux autoritaires.

Ce ton déplaît à Siona.

— Je ne suis pas Allemande ! — repond-elle avec hauteur.

Mais tout de même ce regard impérieux la trouble, — où a-t-elle déjà vu cette face? — Elle fait un faux pas, chavire avec son plateau, et envoie les spécialités hessoises, concombres au sel et fromage à l'anis, rouler sur le fumier !

Le baron Albrecht rattrape Siona par la taille. On rit, et la cousine Louise est enchantée de cette diversion à la réponse blessante de Siona.

— Il faut l'excuser, Leurs Excellences, — dit-elle, obséquieuse. — Elle vient de Berlin, elle est *Seminariste*, elle n'a pas l'habitude du beau monde.

— Ah ! de Berlin? — dit encore de sa façon brusque, l'inconnu, cependant que la cousine Louise court à son cellier et que Siona, honteuse, se réfugie auprès de sa mère, qui a guetté, anxieuse, d'une des fenêtres de poupée.

Oh ! que ces trois hommes sont antipathiques à Siona ! Cependant, elle ne peut s'empêcher de les regarder de là-haut.

Sans doute, l'inconnu est-il d'une noblesse encore plus ancienne que celle des chevaucheurs d'ânes, car les deux barons le servent avec empressement et lui parlent avec une camaraderie pleine de déférence. Et bien qu'il soit vêtu exactement comme eux d'un habit tyrolien en drap vert et d'un petit chapeau à barbe de chamois ; il a tout de même dans le port de la tête, dans la voix et dans le regard quelque chose d'*imponierente* qui irrite Siona, sans qu'elle puisse dire pourquoi.

Et puis, il lui semble le connaître, l'avoir rencontré déjà.

Quand ils sont partis, Siona n'est pas grondée. Ils ont payé « royalement », même la marchandise éparpillée.

Le soir, la cousine Louise monte très excitée.

— Sais-tu, Siona, qui tu as servi cette après-midi? L'empereur Guillaume en personne, notre jeune empereur ! ! C'est le cocher du château qui vient de me le chuchoter. Il l'a conduit au rendez-vous de chasse du baron Albrecht, seulement il ne faut pas le dire, il perdrait sa place et moi ma poste, car le *Kaiser* est venu *incognito*.

Et à Siona, la cousine Louise raconte encore, en bas dans la chambre postale — on ne peut pas dire ces choses devant tante Lotte — que c'est dans ce rendez-vous de chasse qu'il se rencontre avec la comtesse de Solms, sa *liaisône* ! — il y venait souvent jadis ; depuis son avènement, c'est la première fois... Quel dommage tout de même qu'on ne puisse pas ébruiter cela, qu'on ne puisse pas apposer une plaque sur son banc : *Kaiser-bank*.

— Pense donc, Siona, tu as servi l'empereur! Ah! quelle réclame pour les excursionnistes qui viennent de Bad Nauheim!

Et la cousine Louise qui est un peu Prussienne, à cause de sa fonction postale se sent plus fière de cette visite du jeune empereur que si le grand-duc de Hesse était venu.

Siona pense : « C'est le méchant fils qui fait pleurer la pauvre Vicky. » Et elle ne tire aucun orgueil du fait d'avoir failli tomber sur le fumier devant l'empereur Guillaume.

D'ailleurs, une autre visite devait être pour Siona plus mémorable et plus décisive.

C'était la veille du départ de Siona.

Déjà son panier d'osier était fait, plus lourd de ses livres de classe que de ses toilettes, bien que sa mère eût ajouté toutes sortes de choses : un épais jupon en laine rouge à bord dentelé que la brave femme juge être le comble de l'élégance, un boléro, des guêtres, des mitaines et un grand châle, de quoi s'envelopper tout entière cet hiver pour ses veillées d'examen.

Puis madame Benédictus lui avait demandé de lire une dernière fois, dans la vieille Bible de Jérusalem, son psaume préféré, le psaume 23. Et maintenant, elles étaient assises, en bas, dans la chambre postale sur le canapé — parce que c'était le dernier soir — et la mère pressait dans ses mains une des menottes de sa Sionette. Elle était triste et préoccupée. Elle avait tant vécu ces vacances-ci avec sa fille, qu'elle redoutait le vide de cette absence, et puis, il y avait longtemps déjà qu'Élisabeth n'avait pas donné signe de vie. Au début de l'été, la mère avait espéré qu'elle viendrait avec Siona. Elle avait dans ce but amassé des économies. Mais au dernier moment, Élisabeth s'était ravisée, et laissant partir seule sa cadette, elle était restée avec Fräulein Klein et avait accepté par la suite une invitation chez ses amies sur un majorat du Meklembourg. Les économies de sa maman avaient servi pour acheter d'indispensables objets de toilette. Depuis, elle avait bien écrit trois ou quatre fois — elle ne fut jamais très épistolière — mais toujours hâtivement et distraite. Et voilà quinze jours que madame Benédictus attendait vainement une lettre.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! O mon cher Seigneur, prends-la sous ta protection!

— O tante Lotte, tu t'alarmes toujours ; tu te forges toujours des idées ! — s'écria la cousine Louise, assise devant son bureau, occupée à trier le courrier, — que veux-tu qu'il lui soit arrivé? Elle est jeune, elle s'amuse, cela l'ennuie d'écrire, voilà tout... Tiens, mais qu'est-ce qu'il y a ?... on dirait des grelots.

Et la receveuse se lève pour regarder par la fenêtre.

— O Siona ! viens voir ! une voiture comme je n'en ai jamais vu dans les images ! Le cocher cherche quelque chose. Il vient chez nous !

Et la cousine Louise est déjà près de la fosse à fumier, où s'arrête une véritable *troïka* conduite par un moujik. Un monsieur en manteau à pèlerine descend de la voiture, rejette une couverture de pelleterie, et monte les quelques marches.

Il est très mince, très grand, très brun, très mat, d'une distinction et d'une simplicité princières. Il se découvre, chose rare en Allemagne, et son chapeau à larges bords à la main, il explique à l'hôtesse qu'il vient de Bad Nauheim, qu'il retourne chez lui à Lindheim, mais qu'un de ses chevaux étant fatigué, il voudrait bien passer la nuit ici.

— Cela ne vous dérange pas? Non?

Tout de suite, ce voyageur excite la curiosité de Siona, car il parle avec un accent étranger, un accent dur et câlin à la fois, comme celui des Slaves à Jérusalem. Et puis, Siona jurerait qu'elle connaît encore ce brun et brumeux visage, qu'elle l'a déjà rencontré quelque part, mais où, quand? sans doute en Palestine.

— Maman, — chuchote-t-elle à madame Benédictus qui a quitté le canapé à l'entrée du voyageur, — est-ce que tu ne te le rappelles pas?

Non, madame Benédictus ne l'a amais vu. Siona doit se tromper ; mais il serait indiscret de rester ; elle fait signe à sa fille, et sur la pointe des pieds, elle contourne la pièce.

Mais, lui, avec un bon sourire sous sa moustache noire et des yeux qui brillent — oh ! comme ils brillent d'une sombre flamme ! — sous des sourcils noblement arqués :

— Je vous en prie, mesdames, ne vous dérangez pas ! Ne vous en allez pas pour moi ! Ce soir, je cherche la société. Je suis venu à travers la forêt ténébreuse. Ah ! que mon horizon était triste et mon cœur noir ! Je suis heureux de retrouver d'aimables visages. Mon chat ne me suffit pas toujours !

Et rejetant la pèlerine de son manteau, il montra une petite pelote de soie noire nichée dans le creux de son bras. Il la caresse d'une main effilée.

« La main de monsieur Zimmermann », pense Siona.

— Monsieur est étranger sans doute? — questionne un peu inquiète la cousine Louise.

— Oui, je suis de la Galicie. Mais je vis en Allemagne. J'ai même une propriété, pas très loin d'ici, à Lindheim, et qui m'a séduit par son vieux parc et par son ancienne tour des Sorcières. On y a emprisonné, puis brûlé des sorcières ; il paraît qu'il y en avait beaucoup en pays hessois, mais cela ne les a pas exterminées. Certaines nuits au clair de lune, je les vois se promener parmi mes ruines ou se bercer aux branches de mes chênes, tout comme les *Roussalkas* de chez nous !

— Le chevalier de Sacher Masoch ! — s'écria Siona avec impétuosité !

Il se retourna — il avait parlé en marchant, son chat sur le bras — et regarda, étonné, la jeune fille.

Vous me connaissez?

— Oh ! oui ! — répliqua-t-elle passionnée, les joues en feu. Je vous ai lu, et je possède votre photographie. C'est vous que j'aime le mieux de tous les auteurs allemands ; d'ailleurs tout le monde raffole de vous dans notre pension.

— Dans quelle pension?

— Augusta Klein, à Berlin.

— A Berlin?... mais vous aussi, mademoiselle, il me semble que vous êtes étrangère ; vous n'êtes pas d'origine allemande, n'est-ce pas?

— Je suis née à Jérusalem.

— Vous êtes née à Jérusalem?

Il s'était assis sur un fauteuil et avait cessé de caresser le chat.

— A Jérusalem? et vous dites que vous êtes en pension à Berlin?... attendez... je vais vous dire l'adresse... et cherchant

dans la poche de son pardessus il en sortit un manuscrit que Siona reconnut pour être le sien.

— Blücherstrasse 11, mais vous m'avez demandé de vous répondre chez une amie. Vous vous appelez Siona Benédictus et c'est vous, mademoiselle, qui m'avez envoyé *Sous les baumiers de Galaad*.

Il rit d'un bon rire d'enfant devant la confusion de Siona et allongeant ses fines jambes — il était chaussé aussi bien que M. Zimmermann — il dit à madame Benédictus, qui ne comprenait rien à cette scène :

— A force de fréquenter mes sorcières, je suis devenu sorcier !

Il déposa son chat, traîna son fauteuil devant Siona, et serrant, dans ses longues mains, les petites mains frémissantes de Siona :

— Alors, c'est vous, petite fille, qui avez écrit cette chose-là! Mais savez-vous que c'est très beau, que c'est très rare, que c'est plein de couleur, de passion et de mélancolie ! Vous êtes ou très douée ou très malheureuse.

« Oh ! je suis si malheureuse ! si vous saviez ! » aurait voulu s'écrier Siona en se jetant au cou de cet ami. Mais sa mère était là, et la cousine Louise qui, ahurie écoutait, en mettant le couvert.

Sacher Masoch se dépouilla de son vêtement et y ayant enveloppé sa bête de compagnie, il revint causer avec la mère et la fille, prodigieusement intéressé par le destin de ces deux femmes, de cette ancienne diaconesse mariée en Orient, et cette jeune Hiérosolymitaine, rencontrée au cours d'une promenade dans ce petit village hessois.

Il les retint à dîner et voulut qu'elles reprissent leur place sur le sofa en face de lui.

Mais comme il prolongeait la soirée fort avant dans la nuit, et que Siona, les joues illuminées, les yeux radieux ne s'apercevait pas de l'envol du temps, madame Benédictus dut rappeler qu'il fallait se coucher, car sa Sionette, hélas ! partait demain matin avec le postillon, à la pointe du jour.

— Ah ! vous partez demain matin? vous retournez à Berlin? Mais ce postillon, où vous mène-t-il? A Lauterbach? Vous prenez le train pour Giessein, vous changez à Tulda, vous

rechangez à Francfort pour voyager toute la nuit et n'arriver que le lendemain à Berlin. Il serait bien plus simple, madame, que vous me confiiez votre mademoiselle Sionette. Je la conduirai dans ma *troïka* jusqu'à chez moi. Nous partirons à huit heures, cela permettra à la jeune poétesse de dormir plus longtemps. Nous déjeunerons en route, nous arriverons à Lindheim dans l'après-midi, et le lendemain à l'aube je la conduis à l'express de Francfort. Est-ce dit? J'ajoute encore que je vis seul pour le moment au château des Sorcières, mes enfants (j'en ai quatre) étant à Varsovie avec leur mère, mais j'ai une vieille et brave gouvernenante galicienne qui prendra soin de votre fillette.

*
* *

Toute la nuit, Siona entendait confusément les cochons grogner dans la porcherie. Elle ne parvenait pas à s'endormir. C'était si merveilleux ce qui lui arrivait et juste au moment où elle n'espérait plus rien d'heureux de la vie. Elle roulerait en troïka avec le chevalier de Sacher Masoch vers son château des Sorcières. Il avait lu *Sous les baumiers de Galaad*; il l'avait appelée « jeune poétesse », elle la future maîtresse d'école communale. Tout cela était beau et surprenant comme ses rêves d'Orient ; et Sacher Masoch avec sa svelte taille, sa fine moustache noire, son teint d'ivoire, ses yeux aux vacillants éclats, son haut front slave où venait se découper en pointes sa ténébreuse chevelure, ressemblait lui-même aux chevaliers madjars de ses contes.

Madame Benédictus, non plus ne dormait pas. Cette rencontre inopinée la tourmentait. L'étranger au chat avait par moments de si étranges lueurs dans ses prunelles noires. Et puis qu'est-ce que c'était que cette histoire de troïka, de moujik, de château hanté, de gouvernante galicienne ? Siona lui avait raconté que c'était un célèbre romancier ; mais était-ce un romancier chrétien? Il avait tant parlé de sorcières ! Elle avait tort, peut-être, de lui confier Siona. Mon Dieu, comment faire? Siona paraissait si heureuse, et, elle-même, se réjouissait pour sa fille de cette charmante excursion après

de si monotones et laborieuses vacances. Et puis, ce Sacher Masoch lui avait dit des choses bien élogieuses sur Siona ; et malgré sa modestie habituelle, elle ne pouvait s'empêcher d'être flattée dans sa vanité maternelle...

Et madame Benédictus soupirait et priait Dieu de préserver sa Sionette du maléfice possible de cet inconnu au cœur si bon, aux allures aussi diaboliques...

XIX

Ce fut, en effet un fabuleux voyage dans la troïka à grelots, conduite par un moujik à travers la forêt hessoise !

Siona était enfoncée dans les coussins à côté du chevalier, avec le petit chat noir entre eux, et les genoux couverts d'une superbe fourrure, car il faisait déjà frais sous la voûte des bois.

La petite fille et le romancier d'âge mûr (il avait cinquante ans passés, mais ne les paraissait pas) avaient le même esprit puérilement enchanté. Ils entendaient chuchoter les fougères, rire les elfes, gémir les dryades, ils voyaient s'enfuir sous forme de biches, des princesses ensorcelées poursuivies par des cerfs princiers qui avaient mis leurs bois dans des étuis de peluche grise.

Puis M. de Sacher Masoch racontait à Siona ses chevauchées en Galicie, son amour du romanesque; elle lui parla de ces galopades et de ses Bédouins; puis encore — la traitant parfaitement comme un confrère — il lui confia le sujet de son prochain roman, ses démêlés avec ses éditeurs et ses déceptions d'Allemagne. Il regrettait maintenant de s'y être fixé. Il espérait cependant finir ses jours en France, le pays de sa dilection.

— Ah ! Paris, Paris, vous ne vous imaginez pas le charme de cette ville, son esprit, son goût, son enthousiasme pour tout ce qui est noble et beau, son indépendance, sa liberté, sa légère et et gracieuse philosophie ! Ici toutes les intelligences ont des bottes ; les Allemands sont un peuple de gendarmes et de geôliers. Comme vous devez souffrir parmi eux, mon enfant !

Et il la questionnait sur ses projets d'avenir.

Siona lui avoua, honteuse, qu'elle avait manqué son examen supérieur, à cause de la langue qu'il chérissait tant.

— A cause du français?

Il se mit à rire.

— C'est drôle ! car c'est justement la langue qui conviendrait à votre tempérament. Mais ne vous désolez pas ! Un jour, vous irez à Paris, et en un mois vous saurez plus de la langue française que tous ces déclinateurs de datif et d'accusatif.

Il montra à sa boutonnière un petit filet rouge qui avait frappé Siona.

— C'est l'ordre de la Légion d'honneur, créé par Napoléon. J'ai reçu dans ma vie beaucoup de décorations, je n'en porte aucune, et aucune ne me tient au cœur comme ce petit ruban rouge.

En arrivant à Lindheim, le moujik s'aperçut qu'un de ses chevaux était déferré et il s'arrêta devant le maréchal-ferrant.

— Descendons ! — dit Sacher Masoch, — nous avons encore vingt bonnes minutes jusqu'à chez moi ; si vous voulez, nous les ferons à pied.

Et laissant son chat dans la fourrure, le chevalier, chargea comme un simple portefaix, l'humble panier d'osier sur son épaule, sans que le moujik ni le forgeron n'en parussent étonnés.

— Monsieur ! — balbutiait Siona, confuse, — nous pourrions peut-être le porter à deux !

— Pour rien au monde !... Il est plus lourd que je ne croyais — il le remonta sur son dos — tant mieux ! Vous ne vous figurez pas quel homme heureux je suis ! Il y a si longtemps que je n'ai pas porté la malle d'une femme !... Ah ! c'est si doux de sentir posé sur soi le cher poids des frivolités féminines, le fardeau de toutes ces choses légères et vaporeuses qui ont touché le corps divin !

Siona demeurait interloquée. Est-ce que le romancier était devenu fou subitement? Puis, songeant à ses livres de classe, au jupon rouge tricoté, à son pauvre linge de pensionnaire que le chevalier appelait les « frivolités vaporeuses », elle ne peut s'empêcher de sourire.

Sans doute, tout cela était une plaisanterie et M. de Sacher Masoch déposerait son panier d'osier dans un instant.

Mais il reprit gravement, le cou tordu :

— J'ai fait un jour dix verstes dans la neige avec une malle autrement lourde que la vôtre sur le dos. Son coin ferré m'enfonçait dans la nuque, creusant une plaie dont j'ai gardé la cicatrice. C'était délicieux ! Je me disais : « Je souffre pour elle ! pour elle ! » car il n'y a pas de plus grande volupté que de souffrir dans sa chair pour l'être adoré... Il faut tout de même que je me repose... c'est que je ne suis plus jeune...

Il laissa glisser le panier de son épaule et s'essuya le front ; puis, reprenant son fardeau et continuant sa marche :

— Une autre fois j'ai voyagé de Pétersbourg à Rome en quatrième classe, et en courant constamment sur le marchepied au wagon de luxe de ma divine pour lui allumer ses cigarettes, ou lui porter à boire. Et quand je n'arrivais pas à la seconde désirée, elle me cravachait la figure, et j'ai failli, de douleur, tomber sur les rails. C'est un des meilleurs souvenirs de ma jeunesse !

Siona était de plus en plus ahurie. Et elle se demandait déjà si elle ne ferait pas bien de s'enfuir, lorsqu'ils arrivèrent devant le château, et qu'elle vit, sur le seuil, la gouvernante galicienne en vénérables cheveux blancs et vêtue, malgré la chaleur, de la *kasabaïka* fourrée. Elle aida — sans aucune surprise — le chevalier à décharger la malle ; puis, elle lui essuya le front avec un de ces mouchoirs que les pèlerins russes rapportent de Jérusalem et où s'imprime la tête martyrisée du Christ.

Sacher Masoch invita la jeune fille à monter à son cabinet de travail.

C'était une longue pièce tapissée d'un côté de livres et de l'autre de banales armoires à glissières. Partout traînaient des peaux et se pelotonnaient des chats.

— Je ne peux pas écrire quand je ne sens pas sous ma main libre le contact d'une bête féline, d'un pelage phosphorescent, — dit-il, en désignant sur son fauteuil de travail un superbe angora. — Et maintenant, petite Bédouine, vous me permettrez de vous parer selon mon idéal. Tant que vous serez ici, il

faut que vous soyez ma princesse galicienne, ma petite Vénus en fourrures.

Et poussant les portes de ses armoires, il montra à Siona émerveillée une collection fastueuse de pelleteries de toutes sortes, de *kasabaïkas*, de dalmatiques, de tuniques de velours de toutes couleurs, doublées et garnies de fourrure.

Longtemps, comme un couturier, il chercha parmi les rayons, en clignant des paupières et regardant Siona pour choisir ce qui conviendrait à son genre de beauté ou plutôt de non-beauté ; car elle se sentait bien misérable parmi cette garde-robe de fées, d'où s'évaporait une forte et troublante odeur musquée.

— Voilà ! cette dalmatique vous ira sûrement.

Et par-dessus sa modeste robe d'écolière, Sacher Masoch lui passa un large manteau de velours émeraude, doublé et parementé de zibeline...

— Maintenant, venez vous admirer ! — et il l'amena devant une psyché.

Siona était si intimidée dans ce vêtement impérial qu'elle ne jeta qu'un furtif regard dans la glace. Il suffit pour la convaincre que ce velours vert et cette fourrure rousse seyaient magnifiquement à ses grands yeux gris et à sa chevelure blonde, et c'est, drapant déjà avec une aisance de princesse l'ample vêtement autour de son corps grêle, qu'elle se laissa choir dans un fauteuil pour écouter, petite Égérie féline, le chevalier lui lire un chapitre de son nouveau roman.

Puis, il lui montra sa bibliothèque française, et son dernier volume écrit en français et illustré par les meilleurs artistes parisiens.

Il lui parla encore de Paris, des écrivains, des poètes, des journalistes qu'il y avait connus, et dont il possèdait les portraits avec autographes.

Tout cela, naturellement, fit dans le cerveau de la petite pensionnaire allemande un désordre indescriptible. Mais ses souvenirs se clarifiaient plus tard, et toujours elle devait se rappeler les heures passées dans le studio du romancier galicien, à l'ombre des gloires françaises...

Vers le soir, ils descendirent dans le parc vert et fauve comme la dalmatique de reine que Siona laissa danser autour de ses chevilles et soulever les feuilles froufroutantes.

Un donjon en ruine transparaissait à travers les arbres centenaires.

— C'est la tour où on a brûlé les sorcières, — dit le chevalier qui suivait, docile comme un page, la trace de Siona. — A cette heure-ci leur âme y rôde.

— Je ne les crains pas ! — déclara-t-elle, coquette, en s'asseyant sur une marche de l'escalier.

Ses petits pieds pointaient sous la fourrure comme les pieds d'une jeune faunesse. Des clématites sauvages tapissaient les pierres de leurs corolles défleuries, semblables à des araignées d'argent. Siona en cueillit une liane et l'enroula autour de son front.

— Cela vous fait un diadème maléfique, — lui dit Sacher Masoch, — et vous-même, vous ressemblez à quelque *Roussalka* qui tissa sa toile dans mes ruines.

Il s'agenouilla sur une marche inférieure et baisa les mains de Siona, toutes chaudes et musquées de la zibeline.

— O ma petite *Roussalka* ! ô ma chère petite sorcière ! Soyez bénie pour cette image de poésie que vous laisserez à mon vieux cœur !... Quand vous serez partie, je viendrai vous retrouver ici...

Siona eût voulu dire :

« Mais je ne tiens pas à partir, et ne croyez-vous pas que ce serait bien plus amusant de revenir ensemble dans ces ruines? »

Mais il s'était redressé et lui tendit galamment la main :

— Rentrons ! Le soir tombe, et je suis troublé plus que je ne le voudrais par votre présence dans mon donjon de sorcières, petite vierge fauve et par vos yeux phosphorescents... Non, rentrons... la lune se lève... Les anciens esprits malfaisants pourraient sortir de ma tour...

Siona le suivit à regret. Elle aussi était troublée, mais elle eût voulu s'attarder dans ce paysage exaltant, et exercer, pauvre *Seminariste* d'école communale, son pouvoir sur le chevalier.

Il lui dit en revenant :

— Quel dommage que je ne vous ai pas connue plus tôt! Ou plutôt quel dommage que je n'aie pas vingt ans de moins! Je vous aurais gardée. Vous auriez été ma sorcière.

Elle voulut le supplier.

« Oh! gardez-moi, oh! gardez-moi! Je vous trouve jeune, je vous trouve beau. Je ne suis pas une sorcière; je ne suis qu'une petite fille très malheureuse. Vous êtes mon seul ami. Gardez-moi, je ferai ce que vous voudrez. je serai votre secrétaire; mais ne me laissez pas retourner à Berlin auprès de mes tortionnaires. »

Mais la Galicienne vint les appeler pour le dîner.

Il laissa Siona en bas, dans l'ancienne salle de garde, ornée d'armes et d'armures, et où trois couverts étaient mis sur une longue table, éclairée par deux candélabres à sept branches.

Le reste de la pièce était plongé dans une demi-obscurité, rendue plus inquiétante par les éclats d'acier aux murs et plus mystérieuse par le clignotement d'une veilleuse devant une icone.

Siona, en s'approchant pour examiner la sainte image, trébucha; elle vit à ses pieds, rivés au parquet, de gros anneaux auxquels s'adaptaient des chaînes et des entraves. Des panoplies de cravaches et d'instruments de flagellation encadraient l'icone.

Un frisson courut entre les épaules de Siona ; mais Sacher Masoch venait d'entrer — en habit et en escarpins vernis — et, lui offrant le bras, il la conduisit à table, et s'assit en face d'elle. La Galicienne occupa le troisième fauteuil. Elle avait gardé, malgré la chaleur, sa *kasabaïka* de fourrure, et Siona, sa dalmatique.

Le moujik de la troïka les servait. On but du vin de France. Mais Sacher Masoch qui parut plus jeune encore avec ses revers de soie et son plastron endiamanté, n'était plus gai. Il demeura taciturne et comme absent, et Siona se tut aussi, impressionnée par ce décor et ce silence.

A la fin du repas, le moujik se retira et le romancier échangea avec la Galicienne, quelques paroles inintelligibles pour Siona.

La gouvernante alla au bout de la salle, faiblement éclairée par la lampe d'icone, et détachant d'une des panoplies une

élégante cravache d'amazone, elle revint la présenter à la jeune fille :

— Mademoiselle ! — dit-elle tout bas, — le chevalier désire que vous le flagelliez ! Faites-le au nom du Christ... Oh ! ne refusez pas, je vous en conjure !

Et, laissant Siona ahurie, elle rejoignit Sacher Masoch qui tombe à genoux dans le coin des panoplies — toujours en habit et escarpins — tendait ses poignets et ses chevilles vers les entraves rivées au plancher, et sur lesquelles Siona, tout à l'heure, avait trébuché. La Galicienne revint prendre la jeune fille par la main :

— Venez, mademoiselle ! je vous assure, il le faut ! Ce n'est pas un méchant ; c'est un malade. Dites-vous que vous faites une œuvre de charité, que vous exorcisez un pauvre possédé !

Siona se laissa entraîner.

Il était là, à ses pieds, le beau gentilhomme romantique, le célèbre écrivain à la mode, il était là, misérable comme un chien, enchaîné comme un esclave, pitoyable comme une épave, rejetée par l'océan de l'amour.

Siona éprouva un malaise indicible, une véritable souffrance, de voir ainsi abaissé celui qu'elle avait exhaussé dans son cœur. Elle eût voulu s'agenouiller à côté de lui, l'entourer de ses bras, baiser ce beau front obsédé. Elle eût voulu lui dire : « Vous fûtes si doux, si amical pour moi, comme encore personne en Allemagne ! Dans le parc je vous aimais. Je vous aurais donné ma tendresse caressante et mon passionné amour ; et maintenant vous me demandez de vous torturer, de vous frapper comme si vous étiez un être vil, comme si je vous exécrais. Ne comprenez-vous pas combien vous me faites mal ? »

A côté d'elle, la gouvernante chuchotait :

— Faites ! faites ! par pitié ! sans ça il aura sa crise.

Lui-même, maintenant, leva vers la jeune fille un implorant visage de cire où ses yeux luisaient d'un extatique éclat.

Siona se souvint des pèlerins slaves qu'elle avait vus à Jérusalem, s'enfonçant des couronnes d'épines, ensanglantant leurs genoux sur les dalles dans une frénésie mystique.

Obscurément elle comprit la voluptueuse douleur ; et levant son bras, elle laissa retomber sa cravache sur le romancier.

— Bien ! bien ! — encouragea la Galicienne, — encore, mon petit pigeon ! encore !

Alors une ivresse dominatrice s'empara de Siona, mêlée à un ressentiment, à une haine presque pour celui qui avait détruit son amour et son admiration ; et, faisant voler autour d'elle sa dalmatique de reine, elle cinglait l'air d'un geste de dompteuse, et cinglait l'homme écroulé à ses pieds.

Il gémissait de délices.

— Plus fort, plus vite, mon agneau ! — cria la gouvernante, en se signant, — il veut sa couronne de martyre !

Mais Siona n'en pouvait plus.

Elle jeta sa cravache et son manteau de zibeline, et, montant en courant l'escalier, elle s'enferma dans sa chambre, et longtemps elle pleura sur son rêve et sur le pauvre chevalier.

XX

Quand Siona arriva, seule, le soir à la pension (Élisabeth qui devait la chercher à la gare n'y était pas venue), elle trouva sa bienfaitrice dans une indescriptible colère.

« Elle sait tout, se dit-elle éperdue, elle sait que j'ai battu Sacher Masoch ; elle va me renvoyer. »

— De toi j'aurais pu m'attendre à cela, mais d'Élisabeth, jamais !

« D'Élisatbeth? » pensa Siona, un peu plus calme, et recouvrant sa faculté d'écouter.

— Cette fille que j'ai tant choyée ! que j'ai aimée comme ma propre fille ! elle si soumise, si docile, si délicate, me faire un pareil affront, éclabousser de sa honte la réputation intacte de mon pensionnat ! Et ce n'est pas un coup de tête — à une aussi *pikante Brunette* je l'aurais pardonné — elle a de longue date combiné tout cela. Elle savait quand elle est partie pour le Mecklembourg qu'elle ne reviendrait plus. Elle a tout emporté, tout, et je sais maintenant qu'elle entretenait depuis deux ans une correspondance clandestine sous

mon toit. Ce n'est pas seulement moi qu'elle a trompée, mais encore les Falkenhayn, qui l'invitaient comme une bonne petite camarade de leur fille, et c'est chez eux qu'elle s'est fait enlever nuitamment par un officier de la marine danoise.

— Enlever nuitamment par un officier de la marine danoise? — demanda Siona avec une admiration ébahie.

— Oui, et elle est partie avec lui pour l'Australie. Ils se sont embarqués à Brême il y a quinze jours. Je viens de l'apprendre par la police que j'ai envoyée à ses trousses. Mais il n'y a rien à faire, elle est majeure depuis deux mois. Ah ! ce sont les Hartwig qui se félicitent d'avoir rompu les fiançailles de leur fils ! On voit bien maintenant que vous êtes toutes deux des étrangères, et que ce n'est pas notre loyal sang allemand qui coule dans vos veines !

» Ta pauvre mère, si modeste, si pieuse, si « de chez nous » ! Je lui écrirai que j'ai placé Élisabeth comme gouvernante en Australie. C'est à toi, maintenant, de la consoler; j'espère que tu travailleras sérieusement et que tu rachèteras, par un zèle exemplaire et une soumission absolue, l'avanie, l'ingratitude de ta sœur. Je te défends de parler d'elle et de cette histoire aux autres pensionnaires... D'ailleurs, mon institution s'est encore agrandie. J'ai disposé de ton canapé. Désormais tu coucheras seule, cela vaut mieux pour toi et pour les autres... et puis, tu comprendras que je n'ai plus aucune raison pour te ménager... Bonsoir ! Dora ! montre-lui son logis !

Siona suit machinalement l'androgyne par couloirs et escaliers. « Élisabeth s'est fait enlever par un officier de la marine danoise! » répète-t-elle émerveillée. Elle, personne ne l'a enlevée, ni Karl dans son bateau pour l'Amérique, ni Sacher Masoch qui l'avait conduite prosaïquement au train au lieu de l'emporter dans sa troïka en Galicie.

— Voilà ! c'est ici ta chambre, tu n'as qu'à grimper ! Là-haut, tu trouveras ce qu'il te faut !

Et avec un sourire narquois, Dora ouvrit une demi-porte jumelle, étroite comme un placard et derrière laquelle des marches montaient raides comme un escalier de poules. Siona resta abasourdie. Elle voulut protester. Dora Schmidt devait se tromper. C'était une chambre de bonne, cela ! Il était impossible qu'elle habitât là !

Mais la secrétaire était déjà partie. Frantz, le valet de chambre, arriva avec le panier d'osier que le chevalier avait si amoureusement porté sur son épaule, et du bout du couloir, Minna cria de sa voix éraillée :

— *Fix doch !* vous avez le gaz là-haut ! Dans vingt minutes j'éteins !

Alors Siona se décida, elle grimpa les marches abruptes, et arriva dans une toute petite pièce, si basse quelle pouvait toucher le plafond de sa main, et large de la largeur d'une fenêtre que le plancher coupait en deux. L'autre moitié de la fenêtre s'enfonçait en dessous et faisait partie du lavabo auquel on accédait de plain-pied par l'autre porte jumelle du corridor.

Chaque étage possédait ainsi deux agencements pareils : l'un formant W.-C. et l'autre, la partie supérieure, chambre de bonne (les bonnes allemandes couchent toujours dans l'appartement). Comme il y avait dans l'institution, à cause des nombreux lavabos, plus de chambres de bonnes que de servantes, la bienfaitrice avait trouvé tout naturel — pour la punir de la fuite d'Élisabeth — d'attribuer une de ces cases à Siona.

Siona y trouva un petit lit de sangle défoncé, une toilette minuscule, une chaise, un rayon pour ses livres ; et peut-être eût-elle aimé ce perchoir, où du moins elle serait seule avec ses rêves, sans l'idée que Fräulein Klein s'était plu à l'assimiler à la domesticité.

Mon Dieu, comment si vilement humiliée, oserait-elle affronter demain ses copensionnaires, comment supporter les plaisanteries égalitaires de la valetaille, et comment ne pas mourir de honte, quand Käthe et toutes les *Seminaristes* et tous les professeurs quand M. Kaufmann lui-même — une sueur froide inondait le front de Siona — sauraient qu'elle était reléguée précisément — par un raffinement de cruauté, sans doute — là, au-dessus du lavabo qui servait aux classes des *Seminars* ?

Depuis longtemps le gaz est éteint que Siona, effondrée sur son petit lit de sangle n'a pas songé à enlever son chapeau. Par la grande fenêtre qui occupe tout le fond de la pièce, la lune pénètre, la lune qu'elle a vu monter derrière le donjon

des Sorcières et qui éclaire maintenant son cachot. Mais soudain, elle saute en l'air ; quelqu'un, en bas, a tiré sur une chaîne, l'eau gargouille et une odeur d'ammoniaque s'infiltre par le mince plancher.

Alors Siona rit ; elle rit la bouche amère comme si elle avait mâché de l'alun, et la langue collée à son palais.

« O troïka à grelots ! ô dalmatique de reine ! ô parc doré, ô couronne d'araignées d'argent ! ô château accueillant ! ô donjon de Sorcières ! ô noble chevalier détraqué ! comme il fera bon rêver à tout cela dans cette chambre de bonne, si réaliste ! »

***

Le lendemain Siona rentra au *Seminar B*. Elle eut l'impression de pénétrer encore dans une chambre de bonne, mais de grande envergure. Les élèves, ici, appartenaient à une toute autre caste, — Fräulein Klein et Fräulein Lange avaient fondé cette classe pour flatter les socialistes — rachitique, vulgaire et presque toutes avaient un teint suiffeux et des odeurs de graisse rance. La plupart étaient beaucoup plus âgées que Siona, et deux d'entre elles, un mastodonte de quarante-cinq ans et une petite rouquine bossue de quarante étaient des féministes-socialistes connues, des conférencières populaires qui préparaient leur examen pour mieux s'occuper de l'instruction du prolétariat.

Deux autres, des sœurs orphelines, blafardes, boursouflées, asthmatiques, vêtues d'un deuil verdâtre et luisant, venaient du quartier ouvrier de Moabit, la « cité noire ». Elles étaient toujours en avance ou en retard à cause de leurs tramways, et Siona qui les entendait gémir, essoufflées : « Ah ! ce maudit Moabit », ne put s'empêcher de songer avec ironie aux vaporeuses montagnes de Moab, le pays des gazelles et des aromates et des sveltes Bédouines drapées. Par quelle aberration les Berlinois avaient-ils donné ce nom biblique de Moabit à leur faubourg usinier ?

D'autres étaient d'anciennes demoiselles de magasin, frisées, pommadées et minaudantes, qui voulaient se « relever » par l'instruction.

Ces élèves, une vingtaine à peu près, étaient, à part les socialistes, d'une intelligence médiocre, mais extrêmement appliquées. Elles apportaient vraiment un « sérieux sinistre » à leurs études, bûchant durant les récréations, et formant des groupements répétiteurs autour des plus savantes. Le moindre oubli, la moindre négligence devenaient une catastrophe pour leurs consciences pédantesques; ces vieilles filles tremblaient comme des jouvencelles en récitant leurs leçons ; elles sanglotaient pour un reproche, et, pour une mauvaise note, les deux sœurs moabites parlaient de se jeter dans la Sprée.

Entres elles, les *Seminaristes B* employaient un langage si mêlé d'argot et de locutions berlinoises, que Siona les comprenait difficilement. Et comme elle venait du *Seminar A* et était toujours en tête de sa classe, on lui témoignait une hostilité mêlée d'estime qui lui permettait de vivre isolée.

Une seule, sa voisine Selma Schulmeyer, s'était prise d'une exubérante affection pour elle. Mais elle était scrofuleuse et avait des plaies profondes sur les mains qui s'ouvraient de temps en temps en suppurant. Alors Selma y trempait des plumes neuves et établissait un drainage qui soulevait le cœur de Siona, et écartait à jamais toute velléité de camaraderie.

Ainsi arriva l'hiver et avec lui une nouvelle pensionnaire qui plut tout de suite à Siona. D'une année plus jeune, elle était beaucoup plus grande et eût paru extrêmement jolie sans ses cheveux blonds coupés à la tondeuse. Elle était anglaise d'origine et d'allure; mais elle venait en droite ligne de Paris. Une très belle dame, sa maman, suivie d'un gros monsieur très laid, son oncle, l'avait amenée et Siona se rappela longtemps la façon dont Mrs Norton avait laissé, comme une reine, traîner sa robe derrière elle. Elle était repartie et Daisy était restée avec un amas de choses, qu'on devinait taillées dans les vêtements de sa mère : des fourrures, des châles, des dentelles, des bijoux démodés que Daisy, insoucieuse, mettait n'importe comment, ressemblant tantôt à une princesse et tantôt à une saltimbanque.

Elle était en plus une canapéenne et les grandes, les filles de hobereaux, chuchotaient toutes sortes de bruits sur elle,

où revenait la phrase exécutrice des Allemands : que sa mère n'était pas une personne « *comme il fôôôt* ».

Daisy, ayant un jour surpris ces commérages, s'était calmement avancée vers la plus carrée des hoberelles et lui montrant ses paumes :

— Voilà ce qui vous attend, si jamais vous vous occupez encore de moi !

Et aussitôt les racontars avaient cessé.

Siona admirait, en le jalousant, le sang-froid de Daisy, et Daisy qui ne comprenait pas pourquoi Siona se laissait humilier, l'avait prise sous sa protection. Elles fraternisaient par les mêmes aversions. Daisy détestait Fräulein Klein et Dora Schmidt, mais sans trembler devant elles et sans souffrir de cette haine comme Siona ; elle détestait aussi Berlin et ensemble elles critiquaient les gens et les choses. Mais Daisy faisait cela d'une façon tranquille qui en imposait à l'excessive Siona. Elle raisonnait au lieu de se passionner ; on sentait qu'elle connaissait beaucoup mieux que Siona les réalités de la vie et que, plus jeune, elle avait, cependant, plus réfléchi.

Travaillant dans des salles d'études diffférentes, allant rarement à la promenade ensemble, elles ne se rencontraient pas assez, selon leur désir. Alors Daisy avait trouvé un moyen. Elle venait la nuit quand tout dormait, elle venait dans la chambrette de bonne aux odeurs d'ammoniaque et, assise sur le lit de Siona, elles bavardaient. Daisy parlait des villes qu'elle avait vues, de Naples, de Rome, de Florence, mais surtout de Paris, la seule ville où même en pension, une petite fille puisse être heureuse. Elle y avait passé deux ans dans une institution de la rue de Longchamp. Elle avait vu le Bois de Boulogne et les Champs-Élysées et le Louvre et l'Arc de Triomphe.

— Et puis tout le monde est si gai et si poli à Paris, et même quand vous êtes petite on respecte votre personnalité ! Il ne faut pas que vous restiez ici. A Paris vous serez heureuse. J'écrirai à madame Dubois pour lui demander si elle n'a pas besoin d'une institutrice.

Siona se souvenait de ce que Sacher Masoch avait vanté de Paris, et après chacune de ses causeries grandissait son amour pour cette France inconnue.

Mais madame Dubois répondit à Daisy que, dix-sept ans, c'était trop jeune surtout pour Paris. Siona risquerait d'être moins âgée que ses élèves. Il fallait attendre quelques années.

— Quelques années! — s'écria Siona avec angoisse, — mais je serai morte avant !

L'hiver, il faisait très froid dans la case de Siona qui naturellement n'était pas chauffée. Le vent arrivait par cette grande fenêtre, sans doubles carreaux, et au-dessus il y avait tout le tuyautage d'eau qui gelait. Siona, dont les pieds et et les mains se boursouflaient d'engelures, ne se couchait plus que toute habillée et enveloppée encore dans le châle tricoté par sa maman; mais malgré cela, elle restait souvent si glacée qu'elle ne parvenait pas à s'endormir.

Daisy arrivait avec un grand manteau de loutre hérité de sa mère. Quelquefois il faisait clair de lune, alors, elles étendaient les couvertures sur le plancher devant la fenêtre, et leurs pieds enfouis dans leurs manchons, serrées l'une contre l'autre — Daisy prenait Siona dans sa fourrure — elles restaient là, à regarder le préau enlinceulé de neige et, dressés contre un ciel de chimère, les bonnets blancs et paisibles qui ouataient les casques agressifs.

Et la lune, devant la chambre de bonne, semblait une sentinelle féerique.

Vaincue par cette splendeur, la tranquille Daisy en haletant se confiait à Siona :

— Oh! si vous saviez — elles parlaient anglais — comme je suis malheureuse! mon papa, eh bien, mon papa n'est pas mort, et le monsieur qui est venu avec maman n'est pas mon oncle du tout ! Papa est un officier de la marine britannique. Je l'aimais bien ; je me rappelle encore. On était heureux, Dicky et moi, — Dicky est mon frère aîné — quand revenant des Indes il nous apportait des cadeaux. Il jouait aussi avec nous, mais pas longtemps. Il sortait, et quand il revenait, maman et nous, nous avions peur de lui. Il buvait — vous comprenez? — et, un soir, il s'est disputé avec maman. Il a levé la main sur elle. Alors Dicky s'est précipité pour défendre maman — il n'avait pas dix ans —, mon père l'a renversé sur une bouteille. Un tesson s'est enfoncé dans son crâne

et il a fallu emmener le pauvre Dicky dans une maison d'aliénés.

» Alors vous comprenez, maman n'a pas voulu rester en Angleterre. On est parti une nuit, toutes deux, et l'on a voyagé. Mais un jour, on n'avait plus d'argent et, maman aime les belles choses. Un monsieur nous en a offert, mais il voulait qu'on me mette en pension. C'est ainsi que j'ai eu des pensions et des oncles différents. L'oncle que j'ai à présent est un Allemand, je le déteste. Je n'ai pas voulu rester à Dresde où il habite avec maman, c'est pour cela qu'on m'a mise à Berlin. Mais le pire, c'est que papa nous écrit quelquefois. Il dit qu'il voudrait que nous revenions en Angleterre; qu'il est complètement guéri. Mais maman dit que ce n'est pas vrai, et puis, il y a tout de même ce pauvre petit Dicky dans un asile d'aliénés.

Et Daisy sanglotait sur l'épaule de son amie.

Siona sentait combien les malheurs de Daisy étaient plus réels que les siens. Mais, en manière de consolation, elle lui chuchotait :

— Moi, mon pauvre papa s'est suicidé, et ma sœur s'est fait enlever par un officier... C'est pour cela qu'il faut que je travaille plus que les autres! car quand je serai institutrice on me le reprochera!

— Moi, — disait Daisy, — je ne veux pas être institutrice. Les gens dont on « élève » les enfants, vous « rabaissent » et l'on reste pauvre. Je serai actrice. C'est pour cela que maman me coupe les cheveux. Ils repousseront mieux; il faut avoir une belle chevelure pour être une célèbre actrice.

— Je ne suis pas assez jolie, pour être actrice. Mais je ne resterai pas institutrice toute ma vie; plus tard, je ferai des drames...

— Que je réciterai...

Et avec des baisers et des larmes Daisy et Siona se juraient une amitié éternelle.

*
* *

Entre cette affection et ses études, le temps passa vite et l'époque des examens arriva sans que Siona eût songé à les redouter.

D'après la tradition allemande, sa bienfaitrice lui fit faire — avec un reliquat des manuscrits de son père, qui avaient payé la troisième année de Siona — une austère robe en cachemire noir; car les examens étant, tout comme la confirmation ou le mariage, un acte sérieux, on ne peut décemment se présenter à la *Kaiserlich-königlich-preussische-Prüfungs-Commission* autrement que vêtue de noir.

Il était encore de tradition de « ne plus vivre » durant les huit jours que durait l'examen; de ne plus manger, de ne plus dormir; de ne subsister qu'à l'aide de café noir et de piqûres de cacodylate; de passer ses nuits, les pieds dans un seau d'eau glacé, pour résister au sommeil, de pleurer, de palpiter, de s'évanouir.

Il y avait d'abord les épreuves théoriques, puis l'enseignement pratique, dans les écoles différentes de Berlin devant un aréopage de professeurs.

Siona, si nerveuse d'habitude, était devenue d'un calme absolu, et n'eut pas recours aux simagrées allemandes.

Rien ne la troublait, rien ne l'intimidait, même pas la marmaille berlinoise abhorrée et qui, au lieu de se moquer d'elle, l'écoutait fascinée. Elle passa donc ses examens — il lui fallut une dispense — comme en se jouant et si brillamment qu'elle reçut les félicitations de la *Prüfungs-Commission*.

Le directeur de l'enseignement dit à Fräulein Klein :

— Quel dommage que Fräulei Benédictus n'ait pas attendu pour passer son examen supérieur ! d'autant plus qu'elle sait, m'a-t-on dit, parfaitement l'anglais. Deux mois eussent suffi pour l'avancer en français. Nous aurions pu — si j'avais su — lui accorder une bourse, nous l'aurions envoyée en Orient. Nous avons besoin dans nos colonies de là-bas, de jeunes personnes intelligentes et sympathiques. Sans compter qu'elle parle la langue du pays. Je regrette, Fräulein Klein, que vous ne m'ayez pas signalé ce cas.

— Ah ! la chère, la courageuse enfant, elle n'a pas voulu attendre un an de plus; elle était pressée de m'être plus à charge et de gagner la vie de sa mère !

Et Fräulein Klein tomba sur Siona, et lui ferma la bouche par un gluant baiser.

« ... En Orient ! j'aurais pu retourner en Orient ! » pensa

Siona en regardant par la portière de la *droschke* de première classe qui les ramèna... mais aussitôt elle se dit que c'eût été comme institutrice chez les Allemands, chez ces fameux Templiers de là-bas, plus grossiers, plus inesthétiques encore sous le soleil, que dans leur patrie de brume, et elle ne regretta plus rien

Où ira-t-elle? que fera-t-elle? Elle n'en savait rien; mais elle pressentit avec une certitude enivrante qu'elle en avait fini avec sa bienfaitrice, qu'elle en avait fini avec l'Allemagne.

Elle fut invitée à dîner entre Fräulein Klein et Dora Schmidt, et, pour la première fois, elle n'éprouve aucun énervement à ce voisinage.

Quand, de son coffret en fer forgé, Fräu'ein Klein gourmande et goulue, sortit ses différentes pâtisseries, Frantz apporta une dépêche. Elle était adressée à Siona. Fräulein Klein, tenant à prouver combien elle respectait la personne d'une institutrice, la lui passa sans l'ouvrir.

« Déjà de maman ! » pensa Siona, qui venait de télégraphier la réjouissante nouvelle.

« Télégraphiez si acceptez situation institutrice Paris? Départ urgent. — SACHER MASOCH. »

— Qu'est-ce que c'est? — demanda la bienfaitrice.

— On m'offre une situation à Paris, il faut que j'aille répondre au télégraphe.

Et elle sortit avant que Fräulein Klein et Dora Schmidt fussent revenues de leur stupéfaction.

Une bonne partie de la nuit, Daisy et Siona échafaudaient des rêves merveilleux.

Ainsi Siona irait à Paris. Elle verrait le Bois de Boulogne, les Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe, elle irait dans la rue de Longchamp caresser les pierres de l'institution où Daisy fut heureuse. Daisy non plus ne s'attarderait pas en Allemagne. Dans deux ou trois ans, elle retournerait à Paris, elle entrerait au Conservatoire; elle deviendrait une grande actrice comme Sarah Bernhardt. Siona écrirait des drames qu'elle jouerait. Elles ne se quitteraient plus.

Le lendemain Siona reçut une lettre explicative de son chevalier.

Il lui disait qu'il n'avait pas oublié sa petite Bédouine, sa

petite sorcière, qu'il ne lui avait pas donné signe de vie pour ne pas troubler ses études ; mais qu'il avait écrit à tous ses amis de Paris pour lui trouver une situation. Auprès de sa mère il s'était renseigné sur l'époque des examens.

Évidemment, dans la famille où elle entrerait on la trouverait un peu jeune, mais il s'était porté garant de son esprit sérieux. C'était une famille modeste qui ne pouvait lui offrir plus de cinquante francs par mois; mais elle y serait amicalement traitée. Seulement on l'attendait d'urgence avant de partir pour la campagne. Il faudrait donc qu'elle prît le rapide du lendemain. Elle ne pourrait même plus embrasser sa mère; mais il s'était entendu avec celle-ci. Bien que craignant la « nouvelle Babylone » pour sa Sionette madame Benédictus consentait à son départ.

Dans la même lettre Siona trouva l'argent de son voyage. Elle y trouva encore un billet de cent marks — cette somme lui semblait formidable — que Sacher Masoch prétendait avoir reçu d'avance de la rédaction d'un journal pour son *Sous les baumiers de Galaad* qui devait paraître dans le courant de l'année. Cela lui permettrait d'acheter quelques colifichets pour son voyage de Paris.

— O mon généreux chevalier, ô mon tendre menteur ! — soupira Siona, — débordante de gratitude, en embrassant ces cent Markschein comme jamais elle n'avait embrassé lettre de son fiancé !

» Que je suis riche ! que je suis riche en argent et en amitié ! Et je vais encore gagner cinquante francs par mois! Mon Dieu que ferai-je de cette fortune?... Ma maman, ma pauvre maman chérie, au moins, elle ne sera plus obligée d'user ses yeux à tricoter, et elle pourra manger à sa faim, assise confortablement sur une chaise. Ah! que je suis heureuse ! heureuse !

Et Siona en dansant et sautant dans son étroite chambre se cognait la tête contre son plafond bas. Mais ce qui l'enchantait par-dessus tout, c'était la rapidité de son départ, qui ne faissait ni au professeur Hartwig, ni à Fräulein Klein le loisir de l'assommer avec leurs discours. Cependant la bienfaitrice trouva encore le moyen de lui dire en guise de *vade mecum*.

— Tu nous regretteras ! Va ! je suis tranquille, quand tu

seras en France, tu regretteras notre vieille chère Allemagne. C'est par la comparaison que nous gagnons, c'est à la longue que tu apprécieras les solides vertus de la Prusse !

*
* *

Siona arriva à Francfort dans l'après-midi, et de loin elle reconnut sur le quai l'élégante silhouette du chevalier de Sacher Masoch qui se promenait, son chat noir sur l'épaule.

Ils s'embrassèrent longuement, et Siona dans ses baisers mit sa gratitude joyeuse et éperdue :

— Comme vous avez été bon pour moi ! Vous êtes le seul être humain de l'Allemagne.

Des larmes noyaient les beaux yeux sombres du romancier.

— Ma petite sorcière ! ma petite sorcière chérie ! J'irai vous retrouver à Paris. L'Allemagne me pèse, me pèse trop !

Et en effet, montée dans son *Damencoupe* — où heureusement elle était seule, — elle s'aperçut qu'il avait quelque chose de voûté et de vieilli, et que son large front pur de rêveur slave se sillonnait de rides.

« Vous reverrai-je jamais, ô mon doux chevalier détraqué? » pensait Siona, cependant que le train l'emportait.

Elle avait dépassé Manheim quand elle se souvint que Sacher Masoch lui avait apporté un paquet. Elle le reconnut au papier retourné, aux vieilles ficelles, nouées bout à bout, aux épais cachets de cire postale que le gros-Michel avait coulé dessus.

Il y avait aussi une lettre, une lettre sur laquelle la pauvre maman avait pleuré, et où elle disait combien elle eût désiré embrasser sa Sionette à son passage. Mais le voyage, bien que peu distant, était très compliqué et puis l'oncle Heinrich lui avait reproché de n'être pas « raisonnable ». Alors elle avait confié cette lettre et ce paquet à ce bon monsieur de Sacher Masoch afin que sa Sionette ne s'en allât pas toute seule à l'étranger.

D'avance Siona eût pu dire ce que le colis contenait; pourtant jamais aucun envoi de sa mère ne l'avait aussi douloureusement, aussi lamentablement attendrie.

D'abord il y avait une petite Bible, marquée aux chapitres préférés ; puis une paire de bas de laine — on était en juillet — un saucisson de foie, chapardé à l'oncle Heinrich, des tablettes de chocolat subtilisées à tante Lina, trois *Herrenbrötchen* (petits pains de monsieur), que la cousine Louise réservait aux excursionnistes de marque, et, soigneusement enveloppés dans du papier de soie, quatre *thalers* bien astiqués, amassés en tricotant tout un hiver.

— Maman ! ma pauvre maman ! — et il semblait à Siona que toute l'âme de sa mère palpitait là, sur ses genoux, dans l'humble paquet; sa mère, avec sa piété, sa tendresse, sa naïveté, mais aussi avec sa déchéance, sa touchante déchéance de timide et de terrorisée. Siona la revit comme à Jérusalem, si correcte, si distinguée.

— Ma pauvre maman ! — soupira-t-elle, — voilà ce que les Barbares ont fait de toi !

Puis elle songea à sa propre misère, aux souffrances de ses trois années de captivité à Berlin, à ces trois années passées entre ses rêves d'Orient et sa terreur des Prussiens. Et dans le soir qui descendait sur la campagne lorraine, elle vit défiler les ombres de ses tortionnaires, depuis Émilie et les ordonnances, jusqu'à Fräulein Klein et Dora Schmidt.

Et se souvenant de la prophétie de la directrice, elle prononça tout haut :

— Non ! jamais je ne regretterai l'Allemagne !

Elle vit encore Fräulein Lange, avec sa tête de Niobé maussade et ses bottines d'homme ; le cousin Théodore, onctueux et bourgeonnant, Selma Schulmeyer qui drainait ses scrofules pendant la classe, les deux sœurs moabites, asthmatiques et boursouflées, Willy le colosse, la Mouche balafrée, et, celle qui avait failli devenir sa belle-mère, la ronde et « confortable » madame Bachmann qui « nageait sur de la mélodie », en jupe verte et corsage orangé.

Et elle se mit à rire.

Maintenant la nuit était tombée tout à fait ; Siona ne distinguait plus le paysage ; mais une voix rogue, dont elle s'était déjà déshabituée, la renseigna :

— Deutsch-Pagny !... *Fahrschein !* — et la carrure du conducteur à casquette rouge s'encadrait dans la portière.

— Deutsch-Pagny ? mais alors nous approchons de la frontière ?

— Cinq minutes ! — et la casquette disparut.

Dans cinq minutes elle serait en France, en France, le Chanaan des esprits !

Une douce magnificence la soulevait, une sérénité infinie ; et debout les mains jointes sur la portière, Siona de Jérusalem saluait la nuit, cette nuit sacrée qui la transportait en terre française et lui donnait enfin une patrie.

MYRIAM HARRY

L'ANNÉE DE VERDUN[1]

CHAPITRE III

LE SIÈGE DE VERDUN

I

Il n'y eut jamais d'ascension dans la gloire comparable à celle de Verdun. Tous les yeux du monde étaient fixés sur ce petit coin du monde. Son canon a été entendu à 200 kilomètres ; il résonnait dans tous les cerveaux, dans des cœurs innombrables. Verdun était la première pensée au réveil. Tout le jour, la pensée en restait hantée.

Les bulletins allemands pouvaient dire tout ce qu'ils voulaient : opération de dégagement, route d'Étain à Metz, trouée de Dun. La vérité était plus forte : l'empereur allemand avait voulu Verdun, il n'avait pas Verdun.

Le théâtral de l'entreprise, la dépêche impériale de Douaumont, contribuèrent fort à magnifier dans les imaginations ces choses déjà si grandes. Formidable, la ruée allemande devint quelque chose comme une vision d'Apocalypse. Plus les Allemands enflaient leurs succès, plus l'admiration allait à la résistance. Le poilu de Verdun prit des proportions d'épopée.

C'était l'unique sujet des conversations dans toutes les armées. Les Russes du grand-duc Nicolas, qui venaient d'en-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 février 1918.

trer dans Erzeroum et marchaient sur Trébizonde, apprirent aux échos des hautes vallées de l'Euphrate et du Tigre le nom de la ville de la Meuse.

Chez les derniers neutres, l'intérêt du drame se mêlait d'une confusion inexprimée d'être neutre. En Amérique, dans les réunions publiques, dans les banquets, les assistants se levaient au nom de Verdun.

En Allemagne, une émotion extrême, passant du triomphe à l'inquiétude. Un Hongrois, très allemand, écrivit de Berlin à un journal de Pesth : « Les gens vont dans les rues comme en un rêve. Ils ne peuvent parler que de Verdun. Je les ai vus déprimés. Je les ai vus exaltés. Jamais encore je ne les avais vus ainsi. Ils sont comme enveloppés dans leurs pensées. Ils sont absorbés dans Verdun. »

La France fut de beaucoup plus maîtresse de ses nerfs (sauf dans les milieux parlementaires, où il n'était question que des « impréparations » de Verdun, de l'insuffisance de Joffre qui n'avait rien prévu, etc.). Un maire d'une grande région agricole m'écrivit : « La tenace confiance de tous n'a pas cédé pendant une heure. Le paysan, l'ouvrier, l'inconnu qui vous arrêtent pour savoir le dernier communiqué, sont haletants, frissonnants, mais tous ont la même conviction : ils ne passeront pas. Ce peuple autrefois, hier encore, d'esprit si mobile, c'est chose admirable que de le voir, à près de deux ans de guerre, ancré ainsi dans sa foi de la victoire finale. » Une *midinette* de Paris, ayant d'instinct le sens de cette atroce guerre d'usure, comme une cliente racontait l'inébranlable volonté de l'empereur allemand d'avoir Verdun : « Le kaiser ! je lui donnerais bien Verdun pour trois cent mille Allemands [1] ! »

II

Maintenant qu'a échoué le premier grand dessein allemand, — emporter la première forteresse de France, celle qui barre la route de Paris, et acculer l'armée à la Meuse débordée, — l'assaillant va se mettre dans les tranchées comme après

1. *Commentaires de Polybe*, t. VI, pp. 203, 240.

l'échec de ses deux grandes offensives du début de la guerre, contre Paris et contre Calais, et passer à la guerre de positions, entrecoupée de brutales attaques, ainsi qu'il avait fait alors. Il assiégeait « la forteresse France »; il va assiéger Verdun.

Le commandement ne peut pas renoncer au projet dont il a essayé maladroitement de se défendre. Ce serait grossir sa défaite devant les peuples et l'avouer à l'Allemagne. Son orgueil le lui interdit et aussi, peut-être, son intérêt, bien que le bon sens ne veuille pas qu'on persévère dans un plan mal conçu. Son entêtement, même dans le cas du succès final, lui coûtera sans aucun profit appréciable des milliers et des milliers de vies humaines, car il s'est rendu compte que Verdun ne mène à rien et que prendre Verdun n'est point rompre notre front (cela est écrit sur la carte).

Tout de même, ce mot de Verdun est devenu une si grande chose! L'empereur allemand, son fils sur qui il laisse glisser le poids de la malencontreuse entreprise, sont rivés à Verdun.

Certainement, le moral de l'armée a faibli. « L'ordre de prendre Verdun[1] » avait été accompagné de la promesse d'y trouver la paix, et cette bataille devait être une promenade dans les avenues ouvertes par les gros canons; elle a été atroce et la plus sanglante de toute la guerre. Effets « terrifiants » de notre artillerie; « chaudière de sorcières » où les hommes deviennent fous; « trou d'Enfer »; « Enfer de Verdun »; « rien ne peut justifier une pareille tuerie »; les Français ont « trop de canons, la précision de leur tir est extrême : nous ne prendrons pas Verdun ». Voilà les lettres trouvées sur des cadavres, non seulement de soldats, mais de *feldwebel* et d'officiers.

Cependant rien ne trahira dans les futurs combats la déception, tant la discipline est forte et tant ce peuple est fait pour la guerre. Ni la ténacité ni la vaillance du soldat allemand ne vont se trouver un seul jour en défaut. C'est toujours le même ennemi, patient et féroce. Son grand coup a raté; une succession ininterrompue d'opérations locales, d'ailleurs

1. Lettre du fusilier R... (8e régiment, 21e division) à sa mère, du 21 février : « Je vous annonce que nous arrivons à un grand moment; nous avons reçu l'ordre de prendre d'assaut la cote 344 près de Verdun et Verdun lui-même. » (Dans *l'Aveu*, de Louis Madelin, ainsi que les citations suivantes.)

d'une extrême violence, doit le conduire sûrement au but. Il va, sur la rive droite, assiéger Vaux, pousser pas à pas aux bois de la Caillette et du Chapitre, encercler Souville ; sur la rive gauche, assiéger le Mort-Homme et chercher à le prendre à revers par le bois d'Avocourt et la cote 304. A cet effet, il mettra sans cesse en ligne de nouvelles troupes, tant pour boucher les larges fissures que pour remplacer les unités éreintées ou décimées qu'il faut refaire à l'arrière. Il amènera ainsi, en mars un peu plus de 5 divisions fraîches, en avril 3 et tout le XVIIe corps, en mai 7 divisions, en juin le corps alpin, le VIIe corps et une division, en juillet une division ; au total, comprises les unités du début, 42 divisions allemandes auront été engagées devant Verdun.

La consommation d'hommes sera telle que plusieurs corps, retirés, puis renouvelés, seront épuisés et renvoyés à nouveau. Jamais encore pareille usure n'aura été infligée à l'armée allemande.

III

Le nouveau plan allemand, guerre de siège avec attaques alternées, tantôt sur la rive gauche, tantôt sur la rive droite, tantôt encore sur les deux rives à la fois, a été vite discerné par le général en chef et par Pétain. Joffre, dans son ordre du jour du 10 mars, a annoncé aux soldats de l'armée de Verdun que la lutte n'est pas terminée. Il va s'agir à présent pour le haut commandement de soutenir victorieusement cette lutte, sans cesser de la subordonner au plan d'ensemble dont il est convenu avec nos Alliés.

De là, non pas seulement pour le public français, mais pour une grande partie du monde, une erreur d'optique, lourde d'inconvénients, mais ayant aussi ses avantages, et qui ne pourra être redressée que par de futurs événements. Car l'Allemagne, bien qu'elle n'ait pas emporté Verdun par la ruée dont le premier élément de succès devait être la rapidité, semble avoir réussi à se jeter au travers du plan des Alliés et, imposant le lieu de la principale bataille, à briser à l'avance leur offensive générale. Verdun, pendant les mois qui vont suivre, continuera à fixer les regards et à hypnotiser les esprits.

Verdun, pour les combattants de Verdun et pour l'immense majorité des spectateurs, c'est l'épée. Mais Verdun, pour Joffre, c'est le bouclier. C'est à l'abri de la bataille de Verdun qu'il poursuivra, avec les Alliés, la préparation des diverses offensives qui partiront au printemps ou dans les premiers jours de l'été : celle des Russes, avant le jour marqué (pour venir en aide aux Italiens); celle des Italiens, retardée par l'attaque autrichienne du Trentin; celle des Anglais, et la nôtre sur la Somme, à l'heure arrêtée, le 1er juillet.

Joffre est venu à Verdun, pour la première fois depuis la bataille, le 29 février, trois jours après l'arrivée de Pétain ; il y est revenu constamment en mars, chaque fois pour deux ou trois jours [1] ; et il y retournera encore les mois suivants [2], mais sans publier ses visites, à la façon du kaiser, et dédaigneux, comme on peut penser, des sots qui le disent endormi à son quartier général.

Il veut se rendre compte par lui-même et il sait ce que vaut sa présence. Ayant vu et entendu, à Verdun comme à Paris, il ne lui échappe point que l'énorme et cruelle bataille doit se croire sa fin en elle-même. Cela est conforme à la nature des choses. C'est donc, lui dit-on, sur la Meuse, dans ces lieux arrosés de tant de sang et qui ont valu à la France un tel surcroît de gloire, qu'il faut envoyer toutes les forces disponibles de la France au secours de ces braves gens.

Mais alors, c'est l'Allemagne, qui nous manœuvre, qui manœuvre la coalition tout entière ; maîtresse ou non de Verdun, c'est elle qui a imposé sa volonté, ce qui s'appelle vaincre dans toutes les langues militaires.

Deux ans plus tard, le général von Freytag-Loringhoven écrira dans ses *Considérations sur la Guerre mondiale* : « En raison de notre situation centrale, nous avons dû nous contenter, depuis que nous n'avons pas réussi à percer sur la Marne, d'une offensive à objectifs limités, pour employer une expression de Clausewitz... L'initiative a dû être abandonnée à l'ennemi. » Fallait-il la lui rendre?

Le général en chef ne commettra point cette faute, si solli-

1. 24 février au 2 mars, 5 au 7 mars, 14 au 17, 23 au 25, 29 au 31.

2. 9 au 11, 16 au 18 avril ; 2 au 4, 20 au 22 mai ; 2 au 4 juin ; 16 aux 27 et 29 juillet, etc.

cité qu'il puisse être d'y incliner. Il alimentera la résistance de la 2e armée assez abondamment pour qu'elle puisse garder ses positions et même reprendre du terrain, et sans trop de pertes. Mais il se tiendra obstinément, d'une volonté implacable, au plan offensif, qu'il a concerté avec Haig, Alexeieff et Cadorna, comme il faut se tenir dans la vie à la rampe des principes.

Les Allemands ne réussirent, en conséquence, ni à gagner la bataille d'usure de Verdun, ni à disjoindre les offensives qui se préparaient. Aussi bien vont-ils croire jusqu'aux premiers jours de l'été qu'ils ont « contrecarré les plans des Alliés », « bouleversé leurs calculs » ; que notre armée s'épuise à Verdun, y sacrifie les quelques réserves qui lui restent, y perd sa moelle avec le meilleur de son sang ; que sa résistance « monstrueusement opiniâtre » est un dernier effort [1] ; qu'elle y « mourra lentement ». Leurs illusions sont telles, avivées par les nouvelles de Paris (interpellations à la Chambre et au Sénat réunis en comité secret, campagnes de presse et de couloirs contre Joffre), que les plus sceptiques, le chancelier Bethmann, l'ambassadeur Bernstorff croient le moment venu pour préparer les négociations d'une paix séparée. A Berlin, le chancelier [2] rend hommage « à un ennemi plein de bravoure et d'esprit de sacrifice » ; il dément que « les armées héroïques de l'Allemagne se battent pour un lambeau de territoire étranger » (Briey) ; il fait annoncer par les journaux étrangers et neutres [3] que « pleine de magnanimité pour la France, l'Allemagne ne lui réclamera même pas une indemnité ». A Washington, Bernstorff s'abouche avec un escroc de haute volée venu de Paris, qui fait sonner ses relations avec des hommes politiques (Caillaux, Humbert), s'engage à provoquer dans la presse une campagne pour la paix et reçoit pour cette besogne près de 2 millions de dollars [4]. Il faudra

1. *Kœlnische Zeitung, Frankfurter Zeitung*, etc.
2. Discours du 5 avril au Reichstag.
3. *Nouvelle de Bâle, Nouvelle Gazette de Zurich*, interview d'Andrassy à Pesth (retour d'Allemagne).
4. Mars-avril 1916 (déclaration de l'attorney général Lewis, avec, à l'appui, les dépêches interceptées de Bernstorff et de Jagow, des lettres de Bolo, dit Bolo-Pacha, frère de « Monsignor Bolo » qu'on prend, à Berlin, pour un archevêque).

le tonnerre de la Somme pour que l'Allemagne comprenne qu'elle a été soumise tout le temps à une volonté plus forte, celle de Joffre.

IV

Cette volonté du général en chef, son idée directrice de préparer sans relâche, derrière la bataille de la Meuse, la bataille de la Somme dont le premier résultat sera de dégager Verdun, se manifestent, quatre mois durant, où la tâche lui fut souvent ardue, par une triple action.

D'abord, il rattache directement au grand quartier général es armées qu'il a confiées à Pétain et règle, en plein accord avec lui, le programme de la bataille qui n'arrête que pour reprendre. Pétain ne se contentera pas de solidifier son front sur les deux rives de la Meuse, ainsi qu'il a commencé et qu'il a continué à le faire de façon à arracher aux Allemands un cri d'admiration. « Ce que les Français ont réalisé depuis le 21 février pour utiliser le terrain, ce qu'ils ont creusé, bâti et fortifié, ce qu'ils ont accumulé de défenses accessoires, planté de réseaux, construit d'abris, cela est vraiment surprenant[1]... » Mais Pétain va encore garder résolument l'attitude agressive qu'il a prise dès sa première nuit de Verdun, au débotté, quand il a ordonné les contre-attaques qui ont fait subir aux Allemands l'arrêt décisif ; ses offensives à buts définis alterneront désormais avec celles de l'ennemi, « selon un rythme presque régulier[2] ». Ainsi la 2e armée s'opposera avec une activité inlassable à la pression qui cherche à rompre son front et elle retiendra devant Verdun le plus grand nombre des forces allemandes. La bataille paraîtra toujours isolée, mais elle rentrera de plus en plus dans le cadre des opérations générales.

En second lieu, Joffre organise un système de relèves dont la rapidité aura le double avantage de n'épuiser aucune unité avant de la ramener en arrière, comme font les Allemands, et de leur donner le change sur les forces employées contre eux. Par les mêmes moyens (morts et blessés ramassés sur les lieux

1. *Gazette de Voss* du 30 mai.
2. *Victoire de Verdun*, p. 45.

des combats, prisonniers interrogés) qui nous permettront d'identifier les quarante-deux divisions engagées par le kronprinz devant Verdun, il ne sera pas beaucoup plus difficile aux Allemands de dénombrer les soixante-cinq qui passeront sous les ordres de Pétain et, après lui, de Nivelle. Mais comme ils ne se rendront point compte que nos relèves s'opèrent quand nos troupes combattantes sont assurément éprouvées, mais loin d'être épuisées dans les mêmes proportions que les leurs, leur calcul d'usure qu'ils nous appliquent sera faux. Surtout, nos unités seront plus vite et remises de leurs fatigues, n'ayant pas été éreintées au dernier degré des forces humaines, et reconstituées dans des cadres qui ne seront que très partiellement neufs, condition essentielle pour le maintien de leur esprit ; et, encore, elles ne seront point noyées sous des éléments nouveaux.

Si excellent que soit le système, il importe pourtant de ne pas l'exagérer, sous peine de gêner les opérations futures qui nécessiteront un appoint considérable de troupes fraîches. Pétain et Joffre seront également dans leurs rôles, l'un quand, regardant à Verdun, il réclamera un afflux ininterrompu de renforts; l'autre quand, regardant à l'ensemble, il saura refuser des unités plus nécessaires sur la Somme que sur la Meuse.

Enfin le général en chef, qui n'a pas accueilli l'offre du général Haig d'envoyer quelques-unes de ses troupes à Verdun où elles eussent voulu inscrire leur nom, ne se laissera pas entraîner davantage à avancer la date de l'offensive anglaise en Picardie, au détriment de sa bonne préparation. Il sait dire « non », parce qu'il sait ce qu'il veut, et qu'il le veut, si dures que soient les circonstances, avec la même tranquille fermeté.

V

L'action, qui reprend, est toujours une bataille d'ailes. Pendant l'espèce de suspension d'armes qui a précédé, le canon n'a pas cessé de se faire entendre. Il a tiré principalement sur la région de Béthincourt, les crêtes de Douaumont et le pied des côtes de Meuse.

Toujours le même principe tactique : s'assurer la supériorité

des feux, en détail comme en grand. Mais quand le défenseur a suffisamment garni son front d'artillerie, l'assaillant ne peut l'emporter qu'à la condition de disposer pour l'attaque d'un nombre d'hommes de beaucoup plus considérable et de ne pas regarder à la dépense humaine. C'est revenir, avait écrit naguère le général von der Goltz, à « la tactique des peuplades barbares ». On y était revenu en plein.

Les combats les plus importants furent ceux de la rive gauche (deuxième quinzaine de mars et avril). La première grosse attaque allemande fut lancée le 14 mars; elle réussit d'abord, au prix de lourdes pertes, à prendre pied sur deux points, entre le Mort-Homme et Béthincourt, s'arrêta pendant un jour, puis repartit, mais sans succès, et fut repoussée sur le bois des Corbeaux où notre artillerie exerça alors une forte concentration de feux. La masse neuve, qui a pris part au combat, avait pour objet de nous arracher, avec Béthincourt et Cumières, le Mort-Homme tout entier. Elle n'a pu occuper que la cote 265; l'autre piton (295) nous reste. Nous sommes maintenant au contact sur la crête du massif.

Au Reichstag qui vient de se réunir, le président assure que « les géniaux commandants allemands ébranlent le front français ». Mais la *Gazette populaire de Cologne* fait une autre constatation : « Un grand découragement a été visible parmi les membres du Reichstag présents à la séance d'ouverture. » Ils connaissent l'énormité des inutiles sacrifices sur la Meuse. Comme le Portugal vient de se joindre à la coalition[1], son ministre à Berlin rapporte, en passant par Paris, que l'empereur allemand répète sans cesse, quand il visite les hôpitaux : « Je n'ai pas voulu cela. »

Les Allemands essaient alors de tourner le Mort-Homme en attaquant par les bois jumeaux de Malancourt et d'Avocourt; ils tenteront alors l'assaut de la cote 304 dont les rampes sont aisées de ce côté et prendront de flanc le massif qu'ils n'ont pu emporter de front. La première partie de l'opération réussit, après une préparation sévère d'artillerie qui a bouleversé nos positions fortifiées, et grâce à une attaque violente avec des jets de liquides enflammés qui sont lancés

1. 9 mars.

par des détachements de soldats, porteurs d'appareils spéciaux, et qui ont frappé d'effroi des troupes déjà énervées. Les Allemands s'emparent en entier du bois de Malancourt-Avocourt et font plus de 2 500 prisonniers non blessés (20 mars).

Je me trouvais à Verdun le jour de ce malheureux combat. Un officier roumain avait assisté du haut d'un ballon à l'attaque aux liquides enflammés et en avait éprouvé une sensation aiguë d'horreur. Voilà ce qu'était devenue la guerre! Elle devait devenir plus atroce encore.

Entrer dans un bois est une chose ; en déboucher en est une autre qui peut être moins aisée. Il s'agissait maintenant pour les Allemands de pousser au delà du chemin de Montfaucon à Esnes, qui franchit à Malancourt le ruisseau de Forges et passe au pied de la cote 304.

Pétain n'eut pas plutôt appris la perte du réduit d'Avocourt, qui allait désormais faire flèche dans nos lignes, qu'il prit ses mesures pour le reprendre. L'affaire fut enlevée brillamment le 29 mars. Nous avions arrêté, pendant les journées précédentes, les régiments bavarois et wurtembergeois (11e division et 192e brigade) qui avaient tenté de sortir du bois, pour se rabattre sur les ouvrages de Malancourt et d'Haucourt. Comme il leur fallait traverser un espace découvert, nos batteries et nos mitrailleuses les fauchent par centaines à chaque assaut. « On voyait les soldats tourbillonner sous notre feu. » Les Allemands font donner de toutes parts leur plus grosse artillerie. Ils tirent jusque de Montmédy, à 28 kilomètres du champ de bataille. « La nuit du 28 au 29 ne fut pas une nuit. On s'y fût cru en plein jour. Sous les fusées éclairantes, Cumières, le Mort-Homme, le bois des Corbeaux, Forges, tout sortait de l'ombre. Des projecteurs fouillaient les villages, les dressaient blancs, lumineux, fantastiques dans leurs ruines[1]. » Nos pièces ripostaient avec fureur. « C'était l'enfer dans le ciel », au-dessus d'un sol blanc de neige. Les tirs de barrage allemands empêchèrent pendant quatre jours les convois de ravitaillement et jusqu'aux « cuistots » isolés d'approcher. Les vivres de réserve étaient épuisés depuis vingt-quatre heures. « Mais la fatigue fut pire encore que la faim. En plein bombar-

1. Récit d'un soldat du 210e de ligne.

dement, les soldats dormaient debout ». Pour les réveiller, le lieutenant-colonel de Malleray [1] commanda : « Faites donner la clique ! » Il était 3 heures du matin ; l'attaque était pour 5 heures. Le roulement des tambours et l'éclat des cuivres domina un instant le vacarme des canonnades. Comme le jour allait se lever, la clique se tut soudain. Un obus était tombé au milieu des musiciens et les avait enterrés. La rage mit debout les hommes qui foncèrent vers les bois et les enlevèrent d'un seul élan. Les Allemands n'avaient pas attendu la baïonnette et s'étaient repliés en hâte. Cependant, ils revinrent quelques heures plus tard, vivement ramenés au feu par leurs officiers, grenadiers en tête, et soutenus par un intense bombardement. Les nôtres, qui s'étaient rapidement fortifiés, tinrent bon tout le jour et encore les jours suivants, 30 et 31 mars et 1er avril, contre des assauts répétés. Les Allemands renoncèrent à la fin, laissant dans les réseaux des monceaux de morts.

Combat typique, comme il y en avait eu déjà et comme il y en aura encore par centaines. Pourquoi faut-il que le récit de ces terribles magnificences devienne monotone?

Battus à Avocourt, saillant qu'ils avaient conquis contre nous, les Allemands eurent leur revanche à Malancourt, saillant que nous avions chez eux et qu'il leur fallut emporter maison par maison, jusqu'à l'église, changée en forteresse, qui tint jusqu'au 31 mars. L'ouvrage d'Haucourt résista jusqu'au 5 avril.

Un saillant étant un angle dont la pointe est en dehors du polygone, sa perte oblige la partie qui en a été repoussée à se redresser sur les lignes. Il fallut évacuer Béthincourt, mais après l'avoir vidé de ses approvisionnements, et se replier au Sud du ruisseau de Forges.

VI

Les Allemands ont chèrement payé le peu de terrain qu'ils ont acquis ; toutefois, ils se sont ouvert ainsi des voies d'accès vers le Mort-Homme (cote 295) et la colline sans nom (cote 304).

1. Il fut tué dans l'après-midi.

Le rôle des premières lignes dans la bataille moderne, — bataille qui tient d'Austerlitz et de Sébastopol, des deux formes principales de la guerre entre lesquelles elle oscille, — ce rôle est assez semblable (on ne dit pas : identique) à celui des avant-postes dans le service des armées en campagne : « Les avant-postes ont une mission de résistance et de surveillance ; ils n'ont pas à chercher le combat [1]. » C'est contre nos premières lignes de la rive gauche et, par la même occasion, contre la côte du Poivre, sur la rive droite, que les Allemands vont lancer maintenant une attaque générale, avec onze régiments appartenant à cinq divisions différentes, dont deux engagées pour la première fois (9 et 10 avril).

La ligne supérieure d'un polygone qui présente trois faces à l'ennemi, voilà notre front.

A l'Ouest, la ligne part du village d'Avocourt, à cheval sur la route d'Esnes, pour aboutir à travers les bois, reconquis le 29 mars, à la dépression d'Haucourt. La face Nord, c'est la rive droite du ruisseau de Forges. La face Nord-Est va, sur 5 à 6 kilomètres, du carrefour au Sud de Béthincourt, routes de Chattancourt et d'Esnes, au village de Cumières, face au bois des Corbeaux qui flanque la côte de l'Oie. Le Mort-Homme est le massif pareil à un triangle très allongé qui s'élève entre cette troisième face du polygone et la route de Béthincourt à Esnes. De l'autre côté de la route, la colline sans nom (cote 304) envoie vers Malancourt des pentes souvent abruptes.

Vous pouvez comparer les deux hauteurs, objectifs des Allemands, à ces tours géminées qui dominaient les boulevards et les retranchements des forteresses d'autrefois.

La nouvelle armée de choc du kronprinz attaque simultanément les trois fronts qui encastrent cette position et qu'elle a commencé par cribler, selon la règle, d'un déluge d'obus de toutes sortes, percutants, fusants et suffocants. Elle se jette contre chacun d'eux avec une grande violence, mais, surtout, contre la ligne Nord-Est, celle où descendent les pentes du Mort-Homme vers le bois des Corbeaux.

Sauf à nos tranchées de première ligne face à ce bois, où les

1. Article 78.

Allemands mordent d'une longueur d'environ 500 mètres, ils sont repoussés partout avec de grandes pertes, inférieures seulement à celles qu'ils ont éprouvées au seul point où ils ont pris pied. Là, ils ont pu ramasser leurs morts et leurs blessés ; ils ont laissé devant nos autres redans des monceaux de cadavres.

Les victoires complètes sont rares ; la nôtre est incomplète. Sans doute, la masse de choc qui a été lancée contre la côte du Poivre, pour appuyer l'attaque de la rive gauche, après des dialogues furieux d'artillerie, n'a fait que remplir de morts les ravins de Bras et d'Haudromont, et nous gardons Avocourt, la cote 304 et Cumières avec son cimetière ; mais le sommet du Mort-Homme n'est plus à nous, n'étant d'ailleurs à personne, balayé qu'il est nuit et jour par les feux croisés des batteries. Tout de même, dans son ordre du jour aux soldats de la 2e armée, « fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs, qui ont rivalisé d'héroïsme », Pétain est fondé à dire, parlant « poilu » comme César parlait latin : « Les assauts furieux des soldats du kronprinz sont partout brisés. Les Allemands attaqueront encore... Courage. On les aura. »

En effet, ils attaquent encore les jours suivants, du 12 au 30, mais nous contre-attaquons avec une vigueur redoublée, et « on les a ». Le 1er mai, notre front est rétabli tel qu'il était le 8 avril, avant les journées des 9 et 10, sauf au Mort-Homme.

VII

Les combats qui se livrent dans le même temps sur la rive droite, se groupent en deux chapitres : un premier, du 16 mars au 2 avril, où nous gardons le ravin de Vaux et la digue qui le ferme, mais où nous perdons le village, puis le bois de la Caillette, et ne parvenons qu'avec peine à contenir l'ennemi qui s'est glissé jusqu'à la voie ferrée Fleury-Vaux ; le second où la situation, qui est devenue difficile, est rétablie par le général Nivelle, qui a pris le commandement du secteur et a amené avec lui la 5e division (Mangin).

Pétain, — comme au début de la bataille, quand l'offen-

sive allemande était seulement sur la rive droite, — a reconnu que la situation ne peut qu'empirer à rester sur une attitude passive, la défensive qui attend l'ennemi. Il faut réagir sur le plus grand nombre de points possible « et le plus rapidement possible », afin d'enrayer la progression de l'ennemi et de lui donner l'impression de notre force.

Aux mêmes maux, toujours les mêmes remèdes.

Nivelle, dans l'ordre général qui marque sa prise de commandement, traduit la pensée de Pétain, conforme à la sienne : « La mission de la 2e armée reste toujours la même : tenir à tout prix en prenant une attitude agressive. »

La promotion de Nivelle, que la guerre a trouvé lieutenant-colonel d'artillerie et qui va remplacer d'ici quelques jours Pétain à la tête de la 2e armée, n'a guère été moins rapide que la sienne. S'il n'a point à la veille de la guerre le lustre qu'ont valu à Pétain ses cours de l'École de guerre, il s'est fait remarquer déjà de bons juges et, notamment, de Joffre. Petit-fils de soldats, apparenté par sa mère anglaise à une famille de marins, anglican de religion et un peu d'aspect, homme d'études autant que beau cavalier, il est à la fois méthodique et hardi, mais moins hardi par tempérament que de raisonnement. Il s'est convaincu, en effet, qu' « on n'est jamais trop audacieux dans l'exécution de l'attaque » ; que l'esprit de prudence paralyse quand « il conduit à regarder en arrière, au lieu de regarder en avant »; et qu'une troupe, envoyée à l'assaut, vaincra seulement « si tous, avant de partir, ont jeté leur cœur par-dessus la tranchée ennemie [1] ». La bataille de Mulhouse, où il a pris vingt-quatre canons allemands, et celle de l'Ourcq, où, calme et froid comme au polygone, il a porté au trot cinq batteries en avant des lignes et a sauvé la 63e division, l'ont fait général de brigade ; la bataille de Crouy, où il a recouvert Soissons, en attaquant l'ennemi devenu pressant, l'a fait divisionnaire; il commande le 3e corps depuis cinq mois.

Pétain n'est défensif ni offensif par principe. Arrivé le 3 avril à Verdun, Nivelle écrit le 5, étonné d'incidents qui deviennent trop fréquents (trop de détachements faits prisonniers, trop d'éléments de tranchées perdus) : « Jamais on ne

1. Ordres des 5, 14, 21 avril.

voit la riposte immédiate qui renverse les rôles, le coup de poing donné par réflexe, immédiat, en riposte au coup de poing donné. » Voilà déjà sa tendance, judicieuse et forte, mais non sans péril, surtout quand s'étendront les champs d'opération. Pourtant, il a écrit aussi : « J'aimerais mieux ne rien faire que d'engager une opération qui serait mal préparée [1]. » En effet, tout est là, non pas dans le plan lui-même, car tout le monde en peut faire, même de beaux, mais dans la préparation et dans l'exécution. Il est arrivé aux chefs les meilleurs de n'en être point assez pénétrés.

C'est donc par une série d'offensives partielles que Nivelle va s'efforcer d'arrêter la pression allemande, devenue de nouveau alarmante dans le secteur de Douaumont. Son programme comprend, avec la reprise du ravin et de ce qui fut le bois de la Caillette, l'enserrement de Douaumont par l'Ouest et par l'Est (tranchées de Morchée et croupe de la Fausse-Côte), premier pas vers la délivrance du fort qui hante déjà la pensée de Pétain. Il reçoit à cet effet un renfort de six groupes d'artillerie de gros calibre. Les Allemands, soit qu'ils aient remarqué un fléchissement dans le secteur, soit qu'ils aient éprouvé du regret d'avoir écarté l'attaque aux deux ailes, la reportent, précisément à ce moment, au centre. Ils multiplient en conséquence les assauts, où il leur arrive d'accoler deux divisions sur un front de 3 kilomètres. Mais ils sont repoussés maintenant à chaque fois, avec de grosses pertes, et ils ne sont pas encore ramassés que, déjà, Nivelle, sans respect pour « leur système des pauses », les attaque à son tour. Il lance des unités de la division Mangin, tantôt sur une tranchée, tantôt sur un fortin, et toujours en direction de Douaumont.

Il faut connaître ce pays raviné et boisé, aux multiples traîtrises, maintenant crevé de trous d'obus, pareil à des coins d'Enfer du Dante, pour se rendre compte de l'effort presque surhumain et de la tâche ingrate où les plus magnifiques héroïsmes ne sont connus que des chefs immédiats. Chaque succès local doit se répéter pendant plusieurs jours avant que la conquête ne soit certaine. Cependant la méthode alle-

1. Miles, dans *le Correspondant* du 25 janvier 1917.

mande des attaques à objets limités nous réussit également, perfectionnée d'ailleurs par un judicieux emploi du 75. Sur un champ de bataille qui est presque de la rase campagne, il reprend sa supériorité ; l'artillerie lourde des Allemands cause moins de pertes. Le bois de la Caillette repris en entier, le fort de Vaux soulagé, celui de Douaumont contenu, nos positions élargies depuis le ravin du Bazil jusqu'au bois d'Haudromont, la ligne Froide-Terre-Souville-Tavannes remise à l'abri, ce fut l'affaire d'un mois (3-28 avril), grâce à l'ascendant de Nivelle et à la vaillance d'une autre division de fer. Ces régiments qui, l'année précédente, se sont couverts de gloire à Neuville-Saint-Vaast, se surpassent eux-mêmes. Pour Mangin, il est, lui aussi, d'une famille de soldats : l'un de nos plus fameux « africains » d'avant la guerre, il a été de l'expédition légendaire de Marchand et, avec Lyautey, au Maroc. Entraîneur d'hommes, qui ne connaît pas la peur et qui « boit » l'obstacle.

Tout cela, sans doute, se mesure moins en kilomètres qu'en toises ; mais tout cela se pèse en vies humaines, surtout du côté des Allemands qui s'exaspèrent et qui s'obstinent à attaquer en colonnes serrées. Il y eut des jours où nos tirs, brisant un troisième assaut, les arrêtèrent devant des barrières faites de leurs propres cadavres. De notre côté, la 5e division a dépensé moins de monde pour regagner le bois de la Caillette et ses abords que la 70e, qui l'avait précédée, pour le perdre [1].

C'est un Allemand qui écrit [2] : « La bataille de Verdun n'est pas une bataille humaine ; c'est l'Enfer. »

VIII

Appelé au commandement du groupe des armées du centre, (qui comprend Verdun), Pétain, avant de remettre à Nivelle celui de la 2e armée, constate, dans un ordre du jour, qu' « un coup formidable a été porté » sur la Meuse « à la puissance militaire allemande » : « Une des plus grandes batailles que l'histoire ait enregistrées se livre depuis deux mois autour de Verdun. » (30 avril.)

1. 3 002 tués, blessés et disparus contre 3 500.
2. Dans la *Gazette de Voss*.

Cependant, au cours des deux mois suivants (mai-juin), la situation de Verdun deviendra peu à peu plus critique, après des péripéties de toutes sortes, qu'elle ne l'a été depuis les succès allemands de février. L'ennemi appelle, en effet, de nouveaux renforts, choisis dans des troupes d'élite, et il fait usage de moyens de plus en plus puissants. Douaumont, repris pendant une heure, sera une seconde fois perdu. Après que son sommet aura été longtemps inhabitable aux deux partis, sauf pour les patrouilles qui y dérangent les corbeaux, le Mort-Homme tombera aux Allemands. Puis ce sera Vaux; et les Allemands, un jour, se glisseront aux fossés de Souville.

Plus d'une fois, Pétain aura à considérer l'évacuation éventuelle de la rive droite, la lutte continuant sur la rive gauche, comme la possibilité en avait été prévue déjà par Séré de Rivières [1]. Joffre s'y refusera avec sa tranquille ténacité accoutumée.

Toutefois, le pays à l'arrière sera de beaucoup moins ému qu'en février, bien que la gravité de la situation soit connue. On s'est habitué à l'extraordinaire bataille depuis soixante-dix jours qu'elle dure. On s'habitue à tout. Mais l'habitude ne supplante pas seulement en nous la raison, parfois elle la redresse. L'éclatante victoire que l'Allemagne a voulue à tout prix, qui devait frapper les peuples d'admiration et d'épouvante et qui lui donnerait la paix, sa paix de domination et de proie, elle ne l'a pas remportée. Quoi qu'il arrive, le grand coup est manqué. Pour la valeur militaire du saillant qu'est Verdun et de la ville elle-même, à jamais glorieuse, mais qui n'est plus qu'une ruine, sous les bombardements de jour et de nuit, comme Arras et Ypres, un champ de pierrailles et de débris où règne, à la place de la mort, une léthargie, moins belle, moins marmoréenne, plus douloureuse peut-être, — cette valeur restreinte n'est plus surfaite même par les petits enfants des écoles.

Cette éducation militaire de l'opinion a été faite par la lecture deux fois quotidienne des communiqués, si ternes qu'ils soient trop souvent, —ils auraient pu aisément être plus instructifs et le sens critique eût été encore développé par la compa-

1. Voir TÉNOT, p. 69.

raison avec les communiqués allemands, si menteurs, dont il aurait fallu autoriser la publication, — et par les commentaires des écrivains qui ont gardé leur sang-froid et ne se servent point de la guerre pour la politique.

La perte de Verdun, maintenant, ne serait donc plus qu'un accident, comme c'est aussi l'avis des critiques étrangers les plus autorisés, un Feyler, un Secrétan, un Repington, l'anonyme espagnol qui écrit dans le *Nuevo Mundo*, après un échec sur l'une ou sur l'autre rive : « Derrière ces canons, il y en a d'autres, et d'autres encore, en lignes successives, qui, muets et cachés, attendent leur heure d'entrer en jeu. Et derrière ces lignes, étrangères encore à la bataille, il y a Verdun, le grand sphinx d'acier, avec ses carrefours, ses souterrains et sa citadelle. Et derrière Verdun encore, quarante kilomètres de tranchées, que tiennent des troupes excellentes, que défend une artillerie excellente et qui ferment le chemin de cet irréductible et inaccessible cœur de la France, vers lequel prétend vainement s'ouvrir un passage, à force de mitraille et d'hommes, le désespoir tragique et insensé du colosse allemand. »

Il y a de la grandiloquence dans ces lignes, mais, aussi, quelle intense vérité, allant au fond des choses ! C'est ce que sait Joffre, et avec lui Pétain, Nivelle, tous les autres, mais ils savent aussi que « les trois quarts à la guerre, ce sont des affaires morales [1] », et que la perte de Verdun, si elle serait supportée avec calme, n'en serait pas moins une vive douleur. Il faut donc continuer la résistance, et à outrance. « Cette balance des forces réelles qui n'est que pour un autre quart », est-elle favorable aux Allemands? Après que l'armée de choc du prince impérial n'a pas réussi à crever notre centre, ses deux ailes puissantes se sont épuisées à leur tour contre des positions bien organisées et des poitrines intrépides. Le martelage des coups de bélier, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, a, lui aussi, comme l'offensive en grandes masses, abouti seulement à des gains médiocres de terrain. Ces progrès ne compensent point les échecs de tant de vagues humaines brisées et dispersées en écume de sang.

1. Napoléon à Saint-Cyr, 27 août 1808.

La confiance a-t-elle sujet de fléchir, maintenant que Falkenhayn a décrété « de poursuivre le siège de Verdun selon les règles de la guerre de forteresse [1] » ?

Ceux des Allemands eux-mêmes qui réfléchissent ne le pensent point. Le général von Blume, vieux soldat de 1866 et de 1870, professeur d'art militaire, convient que « le commandement français défend Verdun selon un plan magnifiquement conçu [2] ». Il en discerne les étapes. La bêche et la pelle et la pioche, ici les organisations à contre-pente, là les réduits hérissés de mitrailleuses en caponnières, ce n'est plus aux soldats du kronprinz qu'on peut conter que les soldats de Pétain n'en ont su tirer qu'un médiocre parti. A vrai dire, la longue durée de la bataille le surprend. On a donc conclu hâtivement, de Liége et de Namur, de Maubeuge et d'Anvers, « que les forteresses ont perdu toute valeur ». Il conseille, en conséquence, de s'armer de patience.

Et ç'a été, semble-t-il, récemment l'avis de l'empereur allemand. Il a tenu, à la fin de mars, les propos qu'on a déjà relatés [3] sur l'erreur que son fils avait fait commettre à Verdun. Force lui est bien de constater que l'offensive allemande sur la Meuse n'a eu aucune influence sur le reste du front occidental qui n'a pas bougé. Quelques petits combats, fin février, en Champagne, dans le Nord de Souain et à Sainte-Marie-à-Py; en mars, des rencontres assez vives à Ypres et encore en Champagne, à l'Ouest de Reims; en avril, à Saint-Éloi, succès et revers alternés des Anglais. Le général Haig a relevé, sans être gêné un instant, notre Xe armée (14 mars); le front britannique atteint maintenant 130 kilomètres.

Manifestement, Falkenhayn a attendu et fait espérer au kaiser une contre-offensive française de dégagement. Mais ils ont compté sans Joffre, bien résolu à manœuvrer les Allemands, à ne pas se laisser manœuvrer par eux. Pour lui, comme jadis pour Xénophon, l'art de garder sa liberté, c'est tout l'art de la guerre. Ne s'alarmant pas de Verdun, même quand les nouvelles sont médiocres, il mûrit son plan d'offensive générale, mais il ne la déchaînera pas d'une façon prématurée ; il l'aura

1. Colonel GÆDKE, dans le *Vorwärts* du 16 avril 1916.
2. *Münchener Nachrichten* du 17.
3. Voir chap. Ier, § 14.

préparée, très à l'arrière des lieux qu'il a choisis, comme jamais offensive encore ne l'aura été, et rien n'a transpiré encore de son secret. Alors l'Empereur s'agace à nouveau ou, probablement, il cède une fois de plus aux criailleries de la *camarilla* de son fils. Il s'était persuadé lui-même, et il le disait à des personnages qui le répétaient à des voyageurs, que Hindenburg, Mackensen, le tumultueux *Gottlieb* lui-même, le vieux Hæseler qui vient de mourir, avaient eu raison ; que Verdun est bien une place protégée selon toutes les règles de la technique moderne ; et qu'il ne s'agit donc pas d'une bataille en rase campagne qui emportera tout, mais d'une opération de siège considérable qui demande à être conduite avec méthode, sans rien laisser au hasard. Mais il est, sans qu'aucune expérience l'en puisse corriger, l'homme du *deteriora sequor*... Dans la même semaine où, se conformant aux directives du ministère de la Guerre, les Jomini allemands annoncent le long siège, l'empereur, passant en revue la 21e division, s'est tout à coup écrié : « La décision de la guerre de 1870 a eu lieu à Paris ; la guerre actuelle doit se terminer à Verdun par une *victoire essentielle* [1] ». « Encore un effort pour prendre Verdun, âme de la France », dira, en même temps, von Deimling dans une allocution vibrante devant les troupes du XVe corps [2]. Puis, dans les premiers jours de juin, comme la victoire décisive tarde, l'Empereur encore donnera lui-même des ordres [3] pour que les attaques se précipitent avec toujours plus de violence et que le drapeau allemand flotte le 15 juin sur Verdun.

(La fin prochainement.)

JOSEPH REINACH

1. *Wesentlicher Sieg.*
2. Document publié par MADELIN, *l'Aveu*, p. 48.
3. *La Victoire de Verdun*, p. 571 : « On a pu savoir qu'il avait donné ses instructions... »

EN ITALIE

IMPRESSIONS D'UN PAYSAN FRANÇAIS

I

Ma foi, quand le cycliste m'a dit : « Poulot, on part pour l'Italie », j'ai été content tout de même. Ah! ce n'est plus l'emballement qui nous prenait quand on parlait d'y aller avant de savoir qu'on irait. A ce moment-là, chaque fois qu'on était relevé, il y avait toujours quelqu'un pour dire : « Paraît qu'on va en Italie . » Et les autres reprenaient en roulant des yeux blancs : « Ah ! si on allait en Italie ! »

Maintenant qu'on y va vraiment, ce n'est plus la même chose bien entendu : on réfléchit ; on raisonne : mais tout pesé, comme je l'ai dit, je suis content tout de même.

Je ne suis pas un buveur de sang. On a une tâche à faire : on a commencé, on continue, on finira. Mais quinze jours, trois semaines, sans entendre siffler les obus, ça ne peut pas déplaire à un honnête homme, hein ? Et le temps de s'équiper, de voyager, de se rassembler, je compte qu'il faut ça avant que la fête commence pour nous. Ensuite, s'il faut en mettre un coup, eh bien ! on le mettra de bon cœur !

Aussi, ça fera un changement, ce que j'aime par-dessus tout : ces tranchées-ci, on connaît trop leur figure, et, en

Argonne ou en Champagne, ou bien en Flandre, vraiment c'est par trop la même chose. On va donc voir du nouveau. Et je ne serai pas fâché de goûter le vin qu'ils fabriquent, dans ces régions-là. Il sera peut-être meilleur, en tout cas moins cher que le nôtre, lequel devient hors de prix.

Minute ! Je ne m'emballe pas ! Et quand l'avocat nous raconte qu'à cause de ses tableaux, et de ses histoires et de ses lacs, l'Italie est le plus beau pays du monde — après la France —, je réponds qu'il faudra voir.

Mais je veux marquer, par le détail, ce qui arrivera, attendu que je crois que ça en vaudra la peine.

L'embarquement, quand on s'est embarqué, était comme tous les embarquements. On a touché une quantité de boules de pain et de boîtes de singe [1]. Ah ! pendant quelques jours, qu'est-ce qu'on va manger comme singe ! Mais j'ai tort de dire ça : c'est une habitude. Quand il y a du singe on grogne toujours, et quand on le mange, on le trouve toujours bon.

A la gare, il y avait des officiers anglais [2], qui nous regardaient et parlaient à nos officiers. Il paraît que c'était des journalistes français. Nous voilà donc intéressants.

Les mieux, pendant le voyage, ce sont les conducteurs de chevaux : ils n'ont pas froid auprès de leurs bêtes. Nous, on se tasse comme on peut. Mais pour la chaleur, un homme est loin de valoir un cheval.

N'importe, le temps passe : ah ! on en traverse des gares ! On ne commence à bien regarder que quand les noms deviennent du Midi. Et encore, ça ne nous étonne guère : le pays est sec, ce qui n'est pas surprenant, vu le vent de tous les diables qui souffle dans la vallée. Et pas de cultures que des petits arbres gris qui se tordent sous ce vent. Et des pierres, des pierres...

Alors voilà l'avocat qui s'excite : « Des oliviers ! qu'il dit, des oliviers ! » Eh bien quoi? ces oliviers, ce n'est pas si joli ! Il paraît que c'est toute leur culture ; vrai ! drôle de culture ! Et pas une belle maison ! ça ne peut pas faire avec le Limousin,

1. Viande de conserve.

2. On appelle officiers anglais tous les hommes vêtus proprement de kaki et coiffés de casquettes plates.

qui n'est pourtant pas ce qu'il y a de mieux, quoique étant mon pays.

L'avocat ne se démontait point ; il disait seulement : « Pourvu qu'on passe là-bas dans le jour ! » Nous, on ne s'ennuyait pas : dans l'instant où le pays était le plus aride, on répétait tous ensemble : « Pourvu qu'on arrive là-bas dans le jour ! » ce qui faisait monter l'avocat. Et Pignerol, qui a le caractère difficile, commençait à le regarder de travers.

Au réveil, c'était encore la même chose, sauf que le ciel était tout bleu. Mais on ne regardait même plus. C'est seulement après la soupe, ou plutôt, comme on venait de manger sa ration de singe, qu'un de nous a alerté les autres en criant : « Par ici, les gars ! »

Alors, j'ai vu la mer, que je ne connaissais pas. Je dois reconnaître qu'elle ne m'a pas étonné. Je la croyais plus grande.

L'avocat semblait devenu idiot : il marmonnait tout le temps : « La voilà !... la voilà !... » Mais Pignerol a fini par s'agacer et lui a dit : « On le voit bien, que la voilà... Et puis après ? Si elle est bleue, c'est à cause du soleil... »

On la regardait donc, sans trop rien penser, tantôt en plein, tantôt à travers les arbres extraordinaires qui la bordaient, quand le train s'est arrêté pour une demi-heure, juste auprès d'elle

Je n'avais pas posé le pied à terre que déjà une chaleur, douce comme un feu de bois, me couvrait. Et ça sentait... Bon Dieu ! Qu'est-ce que ça sentait ? Une odeur douce, aussi un peu sucrée et qui venait d'où ? de ces arbres, de la mer, ou de cet air-là ?

C'était un vrai plaisir de se promener : plusieurs profitaient de l'arrêt pour se laver, ce qui est toujours une bonne chose ; d'autres remplissaient leur bidon à une cantine. J'avoue que moi, je n'ai fait que me promener. C'est curieux ce qu'on était content. Et ce n'était pas la peine de boire ; quand on est remonté dans le train, on jacassait tous, on chantait : une demi-heure de ce soleil-là, ça vaut au moins trois quarts de vin.

On a recommencé à suivre la côte ; on la connaissait, maintenant. Au fond de tous ces petits golfes, entre ces grandes plantes, si belles qu'on ne pouvait pas dire leurs noms, et

puis à gauche sur les collines, les maisons blanches dans les jardins, on savait que c'était le paradis. Et ça ne s'arrêtait pas : c'était tout le temps et pendant des heures, comme un grand seul jardin qu'on traversait. Mais on ne se lassait pas de le voir. Je vous assure que Pignerol, quand il a dit, à un moment, que « ça devenait la barbe », s'est fait vivement remettre à sa place.

D'autant que l'après-midi était venue et qu'aux fenêtres de toutes ces villas ou des hautes terrasses, ou même dans leur jardin, pas loin de nous, c'était rempli de femmes — et toutes bien jolies — qui secouaient leur petit mouchoir ou nous envoyaient des baisers. Elles faisaient des signes comme pour qu'on aille près d'elles, — oui, mon ami ! Mais on ne pouvait pas. Et comme aussi c'était dimanche, des bandes d'enfants et des messieurs et dames qui se promenaient, applaudissaient sur les chemins et criaient tant qu'ils pouvaient.

Ça a été comme ça toute la journée. Peut-être qu'on n'y gagnait rien. Bon. Mais si quelqu'un qui y était vous dit que ça ne lui faisait rien, vous lui répondrez de ma part que c'est un menteur.

Le soir, on a passé la frontière. On a chanté, en la passant, *la Madelon*.

Ça fait que ce soir-là, on a couché en Italie.

II

Quand j'ai voulu, le lendemain matin, acheter du tabac, j'ai essayé de parler italien, d'après la leçon que j'avais demandée à l'avocat. J'ai dit à la marchande : « *Donate mi tabaco*. — Lequel que vous voulez ? » m'a-t-elle répondu en excellent français. Alors j'ai pensé qu'il y avait du bon.

Mais j'ai d'autres choses plus intéressantes à raconter. Étant libre jusqu'à la soupe de dix heures, je suis parti me promener avec le clairon, dans la ville, d'abord. Quelles drôles de petites rues et de petits pavés ! Avec ce soleil si chaud, il faut croire qu'il traverse les murs ; ce n'est point la peine qu'il passe dans les rues ; c'est pour ça qu'on les fait étroites comme des boyaux.

Dès qu'on a été dans la campagne, voilà ce soleil et cette chaleur, et puis cette odeur aussi, qui nous ont repris. Eh bien! c'est vraiment un pays où je dis qu'il fait bon vivre! On a mouillé la chemise, tellement le soleil tapait, rien que pour monter sur une petite colline. Mais de là-haut, ah! mon ami! on avait sous les yeux toute cette côte que nous avions suivie la veille, bien finement taillée comme une découpure, avec ses jolies montagnes jusqu'aux cinq cents diables, et le ciel qui était bleu, et la mer pareillement bleue. « Non! mais quoi! — je pensais — est-ce que je rêve? » Je fermais les yeux et je les rouvrais, et je voyais toujours la même chose : j'étais donc bien éveillé.

Alors on s'est couché sur l'herbe, la tête au soleil, comme deux rois. On avait tout ça, qui semblait trop beau pour être vrai, à nos ordres.

Je me souviens que j'ai dit au clairon :

— C'est-il pas malheureux de faire la guerre, quand il y a des pays comme ça!

Il m'a répondu :

— Poulot, s'il n'y avait, sur terre, que de la moisissure, ce ne serait pas la peine de se battre.

Ce clairon n'est pas un imbécile. C'est pourquoi j'en fais souvent mon compagnon.

On est redescendu. Un Italien, avec son grand bicorne, se promenait les mains dans les poches, son fusil à la bretelle. Il n'avait pas l'air de s'en faire.

Après la soupe, on est parti pour s'embarquer.

Quand on est sorti du cantonnement dans la rue, ah! qu'est-ce qu'on n'a pas entendu! Sur les trottoirs, du haut des balcons, ça criait, ça applaudissait : « *Evviva la Francia!* Vivent les Français! »

Nous, on marchait toujours, comme si on n'entendait pas. Et je crois que ça défilait! On était l'arme sur l'épaule, b en alignés. La clique, devant, soufflait tant qu'elle pouvait. Et on voyait des fleurs pleuvoir sur le drapeau. Les fleurs qui restaient, c'est nous qui les recevions. On les ramassait vite, surtout celles qui venaient des femmes ; on se les passait dans l'équipement, ou bien au bout du canon. Pauvre

vieux flingue ! Ce n'est pas aux fleurs, non, qu'il était habitué !

Quand ça a été fini, on avait pris une bonne suée. Mais je suis rudement content d'avoir vu ça.

Pour ce qui est d'un embarquement en chemin de fer, c'est à peu près la même chose, en France ou en Italie.

Le commencement du voyage, aussi, c'était la même chose, sauf pour la culture qu'on regardait et qui n'avait pas l'air mal faite, quoique différente de la nôtre. On aurait dit des espèces de grandes vignes, qui s'attrapaient entre elles comme des guirlandes. Mais j'y reviendrai.

Le mieux, c'est que dans une gare, on aperçoit sur le quai un employé qui portait un grand plateau chargé de petits verres où il versait à boire. C'était pour nous, oui, mon ami, et *gratis pro Deo*. Vous pensez qu'on a été vite en bas. On a donc bu chacun son vermouth, — tous ceux qui ont eu le temps d'en avoir. Les verres n'étaient pas grands, mais ça a fait plaisir quand même. On peut dire ce qu'on veut des Italiens ; Pignerol prétend qu'ils n'ont pas le caractère ouvrier, et je serais assez de son avis sur ce point-là ; mais ce sont des gens qui savent vivre.

A une autre station plus grande, toute la musique est descendue, et allez donc ! Pendant l'arrêt on leur a donné un concert. On leur a envoyé *Sambre-et-Meuse*, *la Madelon*, et un autre air que je ne connais pas. Ils écoutaient, les frères, la bouche ouverte. Pour moi, ce qui leur a fait le plus d'impression, c'est encore moins la musique que la manière dont le chef la fait marcher. Moi-même, je ne me lasse pas de regarder ça. Il est là debout avec ses grandes moustaches, devant sa musique bien alignée. Et il n'a pas besoin de bâton. Il lève le bras, allez ! et tout se déclenche comme un tir de barrage : quand ça va bien, il chante ; quand ça ne va pas, il rogne ; et il en remet, et il en ôte ; il les arrête et il les relance. C'est vraiment quelque chose de beau ! Il me semble que cet homme-là, il tient les airs enfermés dans son corps. C'est quand il lève son bras que ça les fait sortir. Et les autres n'ont plus qu'à souffler. Et ça souffle quand il veut que ça souffle !

Après le troisième morceau, on a demandé au chef de gare

si le train allait repartir et s'il fallait remonter. Mais il a répondu que non. Il n'avait pas l'air pressé, le gros père à casquette rouge. Alors on lui a joué l'*Hymne italien* : ce n'est pas vilain, mais j'aime mieux les airs guerriers. Enfin, ils ont demandé *la Marseillaise* : « *Evviva la Francia!* » Mais les acclamations, ça ne nous fait plus rien.

Puis on a apporté du vin rouge pour les musiciens.

A trois ou quatre gares, la chose a recommencé, sauf que le chef de musique a fini par refuser le vin poliment, de peur que les musiciens ne se fassent mal. C'était un peu pénible, mais au fond tout le monde a compris que c'était lui qui avait raison.

On a roulé longtemps, dans les cultures toujours pareilles, à regarder les villages blancs qui perchent sur des collines avec leur clocher décollé, posé bien proprement à côté d'elles.

Puis enfin, on est arrivé.

III

Nous voilà donc dans cette Italie. Je vais tâcher de dire ce que j'en pense. Mais avant toutes choses, je ne veux pas renseigner l'ennemi. Il faut que je m'arrange pour ne pas dire où nous sommes, au cas où ces pages tomberaient entre les mains du général boche, ou du général autrichien, qui est aussi crapule que lui.

La ville. — Les villes italiennes ont des rues étroites avec des petits pavés par terre, des arcades ou des balcons sur les côtés et des enfants un peu partout. Quand ça monte, il y a des escaliers. Les églises sont de bonne construction, avec beaucoup de peintures. Il y a quelquefois des peintures, aussi, sur les murs des rues, surtout aux coins, comme des petites succursales des églises. Ce n'est pas les marchands de vin qui manquent : ils s'appellent *albergo*, ou *trattoria*, ou encore de bien d'autres noms : en français ce serait des gros mots que je ne veux pas écrire : en italien, ça veut seulement dire, paraît-il, que c'est un marchand de vin et qu'il y a du logement. C'est tout ce que j'ai vu d'intéressant comme curio-

sité. Il est vrai que la ville n'était pas grande. Je passe à la population.

La population. — On ne connaît pas facilement les gens quand on n'est pas de chez eux. A première vue, je pensais comme Pignerol que les Italiens n'ont pas le caractère ouvrier. Mais attention ! je ne veux pas être injuste. Un matin qu'on partait pour l'étape, avant que le jour se lève, la rue était pleine de gamins et de femmes qui s'en allaient bien posément à leur ouvrage. Ne disons donc point qu'ils ne travaillent pas. Mais ayant reconnu cela, je peux ajouter que beaucoup sont occupés à ne rien faire, surtout les vieux. On les voit roulés dans leurs grandes pèlerines à col en peau de lapin. Pas bien gras, non, ni bien propres. Et ils restent là immobiles, en travers de la rue, comme des Saint-Jean-regarde-moi-donc. Je peux dire ça, quoiqu'ils soient nos alliés. Ce n'est pas un reproche.

Où je les ai mieux vus, c'est à la musique qu'on a faite un soir, sur la place. A cette musique, il y avait deux musiques : une française et une italienne, à une pièce de cent cinquante mètres l'une de l'autre. Elles jouaient chacune leur tour, bien entendu. Dès que la nôtre avait fini son air, bon, voilà l'autre qui commençait. Et je me remue ! Et je frétille ! Une vraie musique de fête ! Allons ! Les frères latins, comme dit l'avocat, ils ne se frappent pas trop. Nous tous, les gars, on suivait l'air qui se jouait ; chaque fois que ça commençait, on piquait une course à droite ou bien à gauche — histoire de rire, car on n'entendait pas grand'chose. Pendant ce temps-là, mes vieux mal rasés se tenaient sous les arcades, graves comme des sénateurs.

Une chose dont je n'ai pas encore parlé, et qu'il y avait aussi en quantité, dans cette foule, ce sont les Italiennes. Je les ai trouvées pas vilaines de figure, et, le plus souvent, fortes de poitrine. Mais je ne leur ai rien dit. Je ne me vante pas de ce que je ferais si elles n'étaient pas comme elles sont. Mais étant comme elles sont, avec leur jupe trop courte, elles ne ressemblent pas assez à nos femmes. Je parle pour moi, bien entendu.

Remarquez que si j'avais voulu, je me serais fait comprendre car en se servant de notre patois limousin, on cause avec

l'habitant. Ça fait enrager l'avocat, qui traîne partout son dictionnaire et fait quelquefois rire de lui.

Avant d'aller plus loin, je veux toucher deux mots d'une importante question.

Le vin, le tabac et le manger. — Le vin n'est pas mauvais, et on en trouve facilement, à des prix raisonnables, du rouge et du blanc. Moi, je préfère le rouge. Je comprends donc, rimo, qu'on aime l'Italie.

Je n'en dirai pas autant du tabac. En paquet, je préfère de beaucoup le caporal. Mais eux paraissent s'en arranger. J'ai vu jusqu'à des vieilles femmes qui en fumaient et dans la pipe ! Quant à leurs cigares, ah ! mon ami ! c'est long, tout tordu, sans grand goût. Et ce n'est point la paille qu'ils passent dans le milieu qui va les rendre meilleurs ! Parlez-moi d'un bon deux sous de la régie...

En fait de manger, ils ne mangent quasiment que de la bouillie qu'ils appellent de la polenta. On trouve à acheter des petites pommes, un peu de charcuterie et du fromage ; sans être mauvais, il ne vaut pas un bon camembert. Le plus sûr, tant qu'on habitera le pays, ce sera donc la cuisine roulante. Et j'ai idée que son odeur ne déplaît pas aux Italiens. A l'heure de la soupe, ça sonne, deux fois par jour, le rassemblement des bambini. Savoir, quand ils attrapent une écuellée, si on ne les force point de partager avec les sénateurs [1].

Le voilà, le triomphe de la cuisine française.

La culture et le pays. — Nous autres, cultivateurs, c'est naturel que la culture nous intéresse. Celle de ces pays-ci, vrai, m'a d'abord étonné. Il y a, dans ces régions, des oliviers. Bon. Dans d'autres, voilà : les champs, ce n'est rien que des allées faites avec des mûriers pour nourrir les vers à soie. La vigne, comme je l'ai dit, fait entre eux des guirlandes. Et dans l'intervalle des arbres, eh bien ! il pousse du blé. Ils ont de grands bœufs blancs ou gris qui vous labourent ça tranquillement.

Ce n'est déjà pas si mal pensé : il n'y a pas de terrain perdu. Ils se font du vin, ces Italiens, du pain et de l'huile. Ils sont habiles somme toute, pour ce qui est de s'épargner du mal : ainsi, tout au bord de leurs fleuves, ils installent de grandes

1. L'auteur entend par là, bien entendu, les vieillards de noble attitude, mais déguenillés, qu'il a vus errant par les rues.

roues, comme qui dirait des roues de moulin, pour élever l'eau jusqu'aux conduits qui la déversent sur les terres. Les femmes, elles, pour porter leur eau, suspendent de beaux seaux de cuivre à un grand arc en bois qu'elles passent sur leurs épaules. Avec ça, elles marchent droites, comme celles, dans les cirques, qui font les équilibres. Ça paraît vraiment bien pratique.

Mais revenons à la culture. Le certain, c'est qu'elle ne vaut pas la nôtre, bien entendu. Qu'est-ce qu'ils mangent, direz-vous, avec leur vin, avec leur pain, avec leur huile? Eh! s'ils ne font pas comme chez nous, faut-il donc que ça nous fasse rire? Je vois ce Pignerol qui n'arrête pas de se tordre : je ne trouve pas ça raisonnable.

Pour m'expliquer, il faut que je dise ce que j'ai vu. J'ai vu près d'un lac aussi bleu que la mer de là-bas, de grands châteaux peints en rouge avec des tours découpées, dont les murs tombaient droit dans l'eau. Et des terrasses, et des jardins, et toujours des plantes extraordinaires, dont nous ne savions même pas les noms. Une fois j'en ai brisé une tige que j'ai mâchée. C'était si fort que j'ai eu la langue brûlée pendant deux jours.

J'ai vu, au delà des cultures, à même au milieu d'elles, des masses de petites collines rondes portant trois ou quatre cyprès noirs, et dessus, un château, une tour, ou une église.

J'ai vu plus loin, dressée au fond de la plaine comme un décor pour le théâtre, une grande suite de montagnes si hautes que, quand il pleut, c'est de la neige qui tombe là et qui y reste.

Et sur tout ça, sur les montagnes, sur les collines, sur la grande plaine et sur le lac, j'ai vu quelque chose que je ne peux pas expliquer. Voilà le malheur : c'est quand c'est le plus beau que je ne peux pas expliquer.

Enfin, pour bien dire, dans le jour, c'est un pays où il fait clair, où il fait bon regarder, bon respirer. La plus vilaine journée, il y avait une sorte de brume; ça imitait, sur toute la plaine, du coton ou du lait répandu.

A l'aube, le plus souvent, le fond du ciel est rouge, comme leurs châteaux; le soir, c'est rose, et c'est joli, quand ça éclaire la neige sur le haut des montagnes. Pour que j'aie remarqué ça, il faut que ça soit remarquable.

Mais ce que j'aime le mieux, c'est le soleil de midi : doux en décembre, comme en avril dans nos contrées. Ceux qui ne réfléchissent pas ne peuvent pas savoir. Moi, ces Italiens, je comprends leur caractère. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent? Toujours pas vendre des parapluies : il ne pleut jamais. Alors ils en font le moins possible ; ils restent là à regarder, à boire leur vin et leur soleil — et puis à faire l'amour, si j'en crois le nombre des bambini qui grouillent partout.

Je ne prétends pas qu'après la guerre je vais me faire Italien : non ; moi j'aime mieux travailler, et puis après, manger mon soûl. Mais à chacun son caractère. Il faut réfléchir.

Ce n'est d'ailleurs pas des mauvaises gens. On l'a bien vu à l'enterrement du bombardier qui est mort dans le vill ge, par un accident malheureux.

Quand un homme meurt loin des lignes, on tâche de lui faire un bel enterrement. Ça fait plaisir à tout le monde : d'abord à cause de ce pauvre camarade. Puis on pense à tant d'autres, qui sont morts ici et là, sans qu'on ait pu les enterrer. Enfin, comme la même chose peut vous arriver le lendemain, ça vous fait plaisir, ces honneurs, pour vous-même. On fait donc du mieux qu'on peut : ce jour-là, il y avait un cercueil bien propre, le colonel et tous les officiers, un piquet en armes et une couronne qu'on avait faite.

Eh bien ! les Italiens ont été très gentils : ils ont prêté leur voiture, avec quatre grands plumets, deux chevaux, un grand et un petit recouverts de drap, et le cocher coiffé d'un chapeau de postillon et d'une perruque blanche à petite queue. Il y avait aussi un détachement de soldats italiens conduits par leur officier, le curé de la paroisse flanqué de deux enfants de chœur, qui devaient travailler souvent, les petits gars, car leurs robes noires étaient blanches de bougie. Et il y avait le maire et l'adjoint, et les enfants de l'école, un cierge allumé dans leur main, et les demoiselles du pays. Elles avaient fait aussi une grande couronne. Tout ce monde s'en est allé, entre les arbres d'un petit chemin, vers l'église dont les cloches sonnaient.

Le pauvre diable ne croyait pas qu'il aurait un si bel enterrement, et qu'il passerait entre les arbres verts, sous tant de soleil, au mois de décembre.

A l'église aussi, c'était une belle cérémonie : un catafalque comme pour un ministre, et une grand'messe. J'attendais pour voir, sans cependant être distrait, comment les Italiens disent la messe. Mais c'est comme chez nous, sauf que le bedeau, quand il quête, passe sous le nez des personnes un petit sac emmanché d'un bâton. Ça ne fait pas une grosse différence.

Et alors, entassé dans l'église, quel peuple, mon ami ! J'ai remarqué, debout dans un coin, une douzaine de ces vieux sénateurs et autant de femmes, la tête couverte par un fichu, qui restaient immobiles, arrangés comme pour un tableau.

Enfin, au cimetière, le colonel a dit adieu à notre camarade, et, après lui, le maire italien, qui ne savait guère parler français. A un autre moment, ça aurait amusé de l'entendre. Mais à ce moment-là, il n'y en a pas un qui ait rit.

On voit que les Italiens, comme je le disais, ne sont pas de mauvaises gens.

Je leur ferai pourtant un reproche : c'est qu'il fait froid dans leurs maisons : le soleil est bon, mais les nuits sont fraîches. Et ils n'ont pas seulement l'idée de monter un poêle. Mais quoi ! c'est leur affaire. Et puis, à force de faire l'amour, ça les réchauffe peut-être assez.

IV

Ce n'est pas tout ça : il faut que je parle de deux endroits que j'ai vus. Ça ne peut pas gêner la défense, puisque, si on est passé là, il y a beau temps qu'on n'y est plus.

Dans les marches qu'on a faites (sur des routes rudement bonnes, preuve que ces Italiens, quand ils veulent travailler, ne sont pas non plus si maladroits), savez-vous les noms que le lieutenant lisait sur sa carte, les noms des pays où même, quelquefois, on passait? Des noms que je connaissais, bien sûr : mais je n'avais jamais réfléchi où se trouvaient ces pays-là, ni même si quelque part ils existaient vraiment. Ça me paraissait des noms à mettre dans des livres, ou au-dessous des

tableaux qu'on accroche contre les murs. Des noms de victoires françaises, quoi ! Vous, savez-vous où c'est Solférino, Arcole, Rivoli? Eh bien ! moi, je suis passé auprès. Je vous assure qu'en passant par là, le sac ne pèse guère : personne ne baissait la tête, non.

Là-bas, dans le Limousin, au café ou à la manœuvre, c'est bien joli de blaguer. Ici, mon ami, viens-y, je t'attends.

Mais il faut que je raconte Rivoli.

On était sur la hauteur, juste devant ce village qui s'appelle Rivoli, et qui est un village comme les autres, mais bien campé, bien sur le haut. Dans le fond, il y avait la montagne : entre elle et nous, la plaine, et sur la droite, un fleuve qui faisait une boucle avant de partir entre deux murs de rocs.

Alors, ce fleuve-là, qui est nu et qui coule vite, mais qui ressemble à un autre fleuve, eh bien ! c'est un fleuve de l'histoire : c'est l'Adige. Et sur cette boucle-là, c'est là que les Autrichiens ont été rejetés dedans, tous à la baïonnette. A l'autre bout de la plaine, il y a des arbres et une pierre : c'est le tombeau de Napoléon [1]

Voilà. Je ne sais pas si je me fais comprendre. Il y avait donc ça devant nous. A un moment, tout le régiment ensemble a présenté les armes pendant que la musique jouait. Tout le régiment : c'est quelque chose. Le colonel, dressé sur sa jument brune, a fait un petit discours que je n'ai pas entendu, bien qu'il ait parlé fort. Mais ça ne fait rien : j'ai compris tout de même. Il n'avait pas l'air commode. Nous non plus. Menteur qui dirait qu'à cette minute-là, il ne sentait rien.

Après, on a défilé : et comment ! Est-ce qu'on savait, nous autres, si ce n'était pas devant Napoléon qu'on défilait?

L'autre endroit dont je veux parler, c'est une ville où nous devions passer. L'avocat, à son sujet, recommençait de s'exciter. Mais nous ne nous moquions plus de lui, parce que nous savions que pour la mer, lui ne s'était pas moqué de nous. « Ça, disait-il, c'est la ville de l'amour : il y a un tel — dont je n'ai pas retenu le nom — et une femme appelée Juliette, qui habitaient là et qui sont restés célèbres, tellement

1. Erreur évidente ; il s'agit du monument élevé, près de Rivoli, à la gloire de l'Empereur.

ils s'aimaient tous les deux. » Et il racontait leur histoire, où il y avait un balcon et une alouette, et je ne sais quoi. Toujours est-il qu'ils en sont morts, mais que c'était de bons enfants et qui s'aimaient pour de vrai.

Alors, en abordant cette ville, nous aussi, on commençait de s'exciter. Le malheur, c'est qu'on ne l'a pas traversée dans son milieu : seulement un des faubourgs. Ah ! mon ami ! ça a suffit. Sur tous ces balcons, et tout le long des trottoirs, c'était rempli de ces jeunesses en jupe courte, et qui n'avaient pas leurs yeux noirs dans leur poche. Et qu'est-ce qu'elles nous envoyaient : des fleurs, et des fleurs, et des baisers et des bravos : et puis : « *Evviva la Francia !* » qu'elles criaient.

Nous, on les appelait toutes Juliette.

Il faut dire que j'avais la chance d'être de la garde du drapeau, où nous en recevions plus que les autres.

Et c'était magnifique, dans la rue étroite, toute la troupe bleue qui défilait l'arme sur l'épaule, ferme et d'attaque, sous les femmes qui lui jetaient des fleurs.

Il y en a une qui a dit : « *Che sono robusti !* »

Oui, ma petite, tu peux le dire : *robusti !* et comment ! Il n'y a qu'à voir.

En avant, *Sambre-et-Meuse* ! *Evviva la Francia !*

Un qui a pris quelque chose, comme crampe du bras droit, c'est le porte-drapeau : mais il était content tout de même.

Avant la fin de ce faubourg, on a formé les faisceaux, en attendant que le cantonnement soit prêt. Alors un habitant est venu sur sa porte, avec deux ou trois bouteilles de vin : vous pensez que les copains, qui venaient de mouiller leur chemise, ne se sont pas fait prier. Oui, seulemeat, une fois là, comme de juste, ls ne voulaient plus s'en aller. Ils étaient sept ou huit qui ne prenaient que le temps de vider leur quart, et de retourner le faire remplir.

Quand le patron a vu ça, croyez-vous ce qu'il a trouvé? (Preuve que ces Italiens non seulement savent vivre, mais encore, quand ils veulent, sont rusés.) Et bien ! il a fait porter sur la route une barrique pleine, avec un tuyau de caoutchouc. Ça n'a pas traîné, je vous prie de le croire, pour l'amorcer; de sorte que chacun a pu se servir : et non seulement boire son

quart, mais encore, s'il savait s'y prendre, garnir un bidon ou deux. Et *gratis pro Deo*.

Voilà ce que j'avais à dire pour la traversée de cette ville-là.

Quand on est arrivé à la maison du colonel, on a rendu les honneurs, et le porte-drapeau a entré le drapeau ; et avant qu'il le roule, dans la pièce d'en bas où il se tenait, voilà les dames de cette maison qui s'approchent, une vieille et deux jeunes. Elles se mettent à joindre les mains, et à regarder. Puis, la plus vieille d'abord et les deux jeunes ensuite, elles prennent dans leurs mains l'étoffe de notre drapeau, et chacune à son tour, par rang d'ancienneté, elles l'embrassent bien doucement. Oui, mon ami.

Et j'en entendais une (je n'ai jamais pu savoir laquelle) qui répétait pendant ce temps-là : « *Che bellezza ! Che bellezza !* » sur le ton de faire sa prière. L'avocat m'a expliqué que ça voulait dire : « Quelle beauté ! »

Une fois au cantonnement, la soupe mangée, c'était le moment de dormir. On avait bien tiré, depuis le matin, une pièce de vingt-six à vingt-sept kilomètres. Mais ce n'est pas à ça que je pensais. Je pensais : « Me voilà auprès du pays de cette Juliette. Je n'y reviendrai jamais, et je vais m'en aller sans seulement l'avoir vraiment vu. Ce n'est pas possible. »

Alors, j'ai été trouver le clairon. Je ne connaissais que lui d'assez hardi pour venir avec moi. Car il y avait encore trois heures avant l'appel, mais c'était défendu de quitter le cantonnement. Je l'ai trouvé debout, les souliers propres. Il m'a dit tout de suite : « Viens, Poulot ; j'y allais. »

On est donc parti, comme deux fous, en se dirigeant vers les lumières, vu qu'il faisait complètement nuit. On n'a rien remarqué, d'abord, que les mêmes rues étroites qu'on connaissait déjà. Mais à force de marcher, voilà la foule qui devient si drue qu'on ne progressait plus que lentement : des soldats italiens, et des français, et des femmes et des sénateurs ! Enfin, sur une grande place, on a trouvé un vrai champ de foire, avec des marchands de pommes et des marchands de châtaignes et de toutes sortes d'autres choses. Et tout ce monde-là qui criait. On en était comme étourdis.

Et ça, ce n'est rien : ce que j'ai retenu, c'est qu'en levant le nez, dans les petites rues ou sur les places, qu'est-ce que vous

voyez? Des maisons? Ah bien ! Ou si c'est des maisons, il y a tant d'ornements et de balcons que tout le pays a l'air aux ordres de cette Juliette.

Mais ce n'est pas des maisons. C'est des palais, plutôt, ou des architectures, des sortes de cathédrales qui ne sont pas des églises.

On se baladait, là dedans, comme deux imbéciles, sans penser seulement à prendre un verre.

Et je n'ai rien vu, puisque c'était la nuit. Mais je suis bien content d'avoir vu ça. Je n'aurais pas cru que ça existait.

De retour au cantonnement, on a encore été plus satisfaits, puisqu'on n'a pas été punis.

V

Mais en voilà assez : il ne faudrait pas croire qu'on n'est venus ici que pour recevoir des fleurs.

Alors, si on arrive dans le voisinage du Boche ou de l'Autrichien, je me tais : ça ne regarde plus personne.

LOUIS LEFEBVRE

LES TRANSFORMATIONS ÉCONOMIQUES DUES A LA GUERRE

GRENOBLE ET SA RÉGION[1]

Dans son magnifique développement actuel, on peut dire que l'industrie grenobloise revient de loin. La mobilisation générale lui assénait un coup aussi brutal que désastreux. Tandis que l'agriculture, travail plus souple, s'adaptait aussitôt, tant bien que mal, aux circonstances, l'industrie, grand corps brusquement privé de son cerveau, de ses nerfs, de son sang, de ses aliments même, gisait affaissée, tout à coup vidée, exsangue. Tout lui manquait à la fois. Les chefs, pour la plupart, sont partis ; à l'usine Keller (Livet) le personnel de la direction et des bureaux est réduit à un vieux comptable et à une dactylographe. La main-d'œuvre fond, brusquement engloutie par les armées ; les 850 ouvriers de l'usine Bouchayer à Grenoble, se retrouvent 278 au milieu d'août ; à Livet, de 350 travailleurs on tombe à 25. Pourtant ce n'est pas là le principal obstacle ; en général il reste encore un quart ou un tiers des ouvriers mâles, et beaucoup d'industries de la région emploient en totalité ou en partie la main-d'œuvre féminine. Mais cette main-d'œuvre, il est presque impossible de la payer; le moratorium des banques immobilise les capitaux et les

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février 1918.

réserves, et cette mesure a probablement été la cause la plus agissante de l'arrêt presque total d'activité. Puis les commandes disparaissent, et pendant quelques jours le télégraphe n'est occupé qu'à transmettre des annulations d'ordres. Enfin il ne peut plus être question de transports ; les automobiles et les voitures sont réquisitionnées, toutes les voies ferrées se consacrent aux besoins militaires. La paralysie agit sur tous les organes ; l'industrie se meurt.

Pourtant quelques cellules, quelques centres nerveux, continuent à fonctionner. Il y a là quelques beaux exemples d'énergie et de décision, qui font présager l'avenir; par eux se transmet le flambeau de l'activité d'avant-guerre à ceux qui vont faire la prospérité d'aujourd'hui. A Lancey, la grande papeterie Bergès reste ouverte, avec moins de la moitié de ses ouvriers, qui n'étaient pas les plus habiles ; pour s'adapter aux événements, elle se met à fabriquer du papier de journal, dont la France se trouvait brusquement dépourvue. A Grenoble, l'unique chef d'entreprise de la maison Bouchayer que la mobilisation n'eût pas appelé, trouve le 4 août son usine arrêtée, réquisitionnée par l'autorité militaire comme dépôt de matériel ; il en obtient l'évacuation, et comme il a eu la précaution de s'assurer de quelques fonds, il rouvre ses portes, rappelle les 278 ouvriers qui restent, et, délaissant les commandes annulées, les emploie à des occupations de fortune, leur fait réparer l'usine, bref les fait vivre en attendant que la crise soit passée. Ces généreuses initiatives ne seront pas perdues, et ces patrons retrouveront plus tard en avance prise, et en dévouement de leur main-d'œuvre, les sacrifices qu'ils auront consentis au moment critique. Avouons du moins que c'étaient là des tours de force difficiles à réaliser, et qu'il était impossible que la plupart des usines ne restassent pas fermées, ou languissantes, quelques semaines ou quelques mois.

Mais les ressources industrielles du Dauphiné sont trop variées et trop précieuses pour que, dans les délais les plus brefs, on ne s'avisât pas de demander de façon pressante leur concours. Les premiers, les besoins militaires trouveront à s'y satisfaire. A la construction mécanique de Grenoble et de sa région, on va demander aussitôt des munitions, obus, bombes ; les services d'artillerie réclameront des avant-trains,

des roues ; le génie cherchera, en vue de la guerre de tranchées qui commence, des pelles, des pioches, des haches, des abris, des guérites d'observation. Plus tard on y viendra chercher des boulons, des fusées d'obus, des gaines ; il faudra activer la fabrication de l'aluminium et des ferro-alliages, dont les emplois sont multiples. Le service des poudres s'en mêle ; il lui faut à tout prix de l'alcool, pour lequel existe une distillerie ; il demande aux papeteries et cartonneries de produire en masse les brins de coton destinés à être nitrés. Plus tard il faudra du matériel chimique, carbure de calcium, puis chlorure de chaux, et chlore liquide. Les usines de textiles ne seront pas oubliées; elles donneront des tissus pour avions, des pavillons de marine, des toiles-amiantines pour gargousses. Le bois sera mis à contribution; toutes les scieries enverront des rondins au front, d'autres usines devront faire des caisses à gargousses, des caisses à obus, des baraquements. Il faudra s'adresser aux corderies ; enfin les fabriques de chaux et de ciment recevront de larges commandes de matériaux. Bref, la plupart des industries de la région allaient être sollicitées de travailler pour la défense nationale.

Le mouvement d'ailleurs devait bientôt s'étendre aux entreprises qui n'avaient pas à fabriquer pour la guerre. Pour les unes la raréfaction des produits sur le marché national, pour les autres la disparition de concurrents redoutables devenaient des stimulants capables de faire surmonter les difficultés. Les papeteries, à mesure que les envois de Scandinavie se faisaient plus rares et plus onéreux, trouvaient un magnifique champ d'action. Les produits alimentaires, devant la restriction grandissante des importations, étaient peu à peu débordés de commandes. La soierie était débarrassée de la concurrence allemande, tandis que diminuaient les rivales de Suisse et d'Italie ; enfin la ganterie voyait s'ouvrir devant elle un champ illimité, puisque les ateliers de fabrication de Bruxelles, de Munich, Prague et Vienne étaient éliminés du marché, et qu'elle restait seule à fournir la France, l'Angleterre et l'Amérique. Pour toutes ces industries, il n'y avait donc qu'à produire coûte que coûte ; jamais plus belle occasion ne s'était offerte de faire des affaires et de s'assurer des clients.

Enfin pour rendre la vie à ses industries, restées haletantes

du coup éprouvé, et leur donner une activité qu'elles n'avaient jamais connues, le Dauphiné disposait d'une panacée souveraine : il avait les forces arrachées à ses torrents. A une époque où les transports sont si difficiles, dans une contrée dont les ressources en houille sont brusquement diminuées de moitié ou des trois quarts, c'est un avantage énorme que de disposer d'une force bonne à tous les usages, qui peut être installée n'importe où, au bout de n'importe quel fil, et qu'il sera facile d'augmenter presque constamment en équipant les usines hydro-électriques déjà prévues ou en construction. Ici c'est l'électricité qui actionne les métiers à tisser, les machines à papier, qui anime les ateliers de construction mécanique, qui élabore dans ses fours les aciers spéciaux, les ferro-alliages, l'aluminium, les fontes synthétiques, les produits nitrés et chloratés; les emplois du charbon en sont réduits de la façon la plus heureuse. Par là, la région dauphinoise ignorait la crise de la houille, évitait en partie la crise des transports. Ainsi les raisons les plus fortes l'engageaient à rouvrir ses usines, à s'attaquer aux innombrables difficultés de l'heure. A cet appel pressant, elle a répondu de la plus brillante façon.

Dès la fin d'août 1914, les signes du renouveau apparaissent, et vont se multipliant rapidement. Vers le 20, l'usine de Livet rouvre bravement ; ses ouvriers, pour la plupart Italiens, se sont enfuis apeurés le soir du 2 août, craignant une rupture entre leur patrie et la France; on remet en marche un seul four, avec un personnel de 25 ouvriers, des enfants de Livet âgés de dix-huit à dix-neuf ans, et en avant ! A l'usine Bouchayer, qui s'épuisait depuis le 4 août à imaginer du travail, un capitaine du génie apporte le soir du 29 — le soir du communiqué « de la Somme aux Vosges » — toute une liasse de demandes qu'il formule sans grand espoir : outils du génie, abris cintrés, guérites, etc. Tout est accepté d'emblée, et la tâche entreprise avec une ardeur magnifique ; bientôt il y a de quoi occuper non seulement les 200 et quelques ouvriers qui sont restés, mais encore ceux que la fermeture momentanée des maisons voisines laisse en chômage. En fin septembre, c'est l'usine d'explosifs de Chedde (Haute-Savoie) qui réclame un outillage métallique pour sa fabrication, puis la

Société de Saint-Gobain qui demande des condensateurs pour le même objet. Le travail roule ; en trois mois l'usine trouve à occuper 800 ouvriers, parmi lesquels l'émulation est magnifique ; l'activité est déjà plus grande qu'avant la guerre. Les taillanderies de la vallée de la Fure se remettent en marche avec la même ardeur. La grande papeterie Frédet, à Brignoud, malgré l'absence de son chef, rouvre au début de septembre ; elle n'a plus à sa disposition que les femmes, et quelques vieux ouvriers ; elle envoie donc en Espagne des émissaires qui font merveille ; en six semaines une main-d'œuvre est reconstituée, et en décembre 1914 l'usine marche comme au temps de paix. A Voiron, l'arrêt du travail n'avait jamais été complet ; les usines ne manquaient pas de main-d'œuvre, puisque la plupart des entreprises emploient en majorité des femmes ; les transports se faisaient, vaille que vaille, en utilisant le réseau à voie étroite qui relie la ville à Lyon ; le manque d'argent, gardé par les banques, était le grand obstacle à l'activité. Mais dès septembre, les difficultés s'aplanissaient, les fabrications des velours, du papier, de la soierie, reprenaient leur activité, et le retour des transports à l'état normal, en octobre, consolidait ce remarquable effort.

C'est dans ce milieu déjà ressuscité et agissant que vinrent tomber à la fin de l'automne, comme une manne bienfaisante, les premières commandes de l'artillerie. Des obus, des obus ! Si ce cri ne retentit pas sur la place publique, du moins est-il chuchoté de la façon la plus pressante à la porte de chaque usine. C'est à la fin de septembre, aussitôt après la Marne, que le mot d'ordre court toute la France. Le 2 octobre, à Bordeaux, le général Lagrange demande au chef de la maison Bouchayer d'installer dans le plus bref délai une forge donnant 1 000 obus par jour ; on se met aussitôt aux terrassements de l'usine nouvelle qu'il faut construire, et le 31 décembre, les 105 premiers obus sortent des presses. Ce ne fut pas sans peines ni sans tribulations ; on manque d'acier ; les presses cassent ; les premiers obus soumis à l'épreuve de 1 400 atmosphères gonflent ; ce n'est que le 22 mars 1915 que le premier lot d'obus fabriqués par l'usine est admis par la commission de l'artillerie. La même bonne volonté, la même ardeur, courent à travers les autres usines métallurgiques.

Les fabricants de métiers à tisser de Voiron, dès le 15 octobre 1914, travaillent les obus. A Livet, c'est le 25 décembre que l'usine reçoit officiellement une commande de projectiles de 220; le lendemain les moules sont amenés de Grenoble en camions automobiles, et les premiers obus sont coulés moins de quinze jours après. L'émulation dépasse la métallurgie; la papeterie de Lancey accepte en janvier 1915 de tourner des obus; en septembre 1915 elle entrera en collaboration avec les usines de Firminy pour installer chez elle une forge qui, commencée en septembre 1915 et achevée en janvier 1916, donne depuis cette date 7 000 obus de 95 par jour.

Donc voilà, dès la fin de 1914, l'industrie dauphinoise remise en marche, sollicitée d'accomplir des besognes nouvelles et énormes, déjà débordée de commandes. La ganterie même n'est limitée que par le nombre réduit de ses ouvriers; la fabrication des velours donne son plein; seule la soierie, produit de luxe, boude un peu. Seulement, à mesure que les demandes se faisaient plus pressantes, les industriels avaient à résoudre des difficultés toujours plus grandes, résultant de l'état de guerre. C'est d'abord celle des transports. Les fabricants de papier de Voiron ont formé un syndicat pour l'achat en commun de pâtes chimiques (cellulose) en Norvège; or la cargaison, payée d'avance, fait un si long séjour, faute de wagons, sur les quais du Havre, qu'un bon tiers de la marchandise est perdu. A cette question est liée celle des matières premières. Le charbon, s'il n'actionne pas les appareils moteurs, est encore utilisé pour la forge, pour le séchage des papiers, pour la cuisson des ciments, pour le chauffage des usines; il est rare et cher. Si l'État fournit l'acier et les métaux aux fabrications de guerre, les industriels doivent se débrouiller pour obtenir le coton destiné au velours, la soie, les peaux de gant, le cuir, les pâtes à papier. Et presque toujours, dans ces cas difficiles, le succès va aux prévoyants, et à ceux qui ont de l'initiative. A la papeterie de Brignoud, le démarrage rapide opéré à l'automne de 1914 a permis de conclure de bonne heure des marchés de matières premières considérables; entre autres, d'un seul coup l'usine a acheté assez de pâte chimique pour marcher dix-huit mois à plein rendement, et elle a acquis dans les forêts alpines le bois qui lui est nécessaire

pour deux ans. L'usine de Lancey, au début de 1915, comprenant que l'importation des bois étrangers va devenir impossible, traite pour acheter en France de vastes exploitations forestières, recrute en Espagne 700 à 800 bûcherons, et les met à l'œuvre dans ses forêts du Jura, de Savoie, de Belledonne, de la Chartreuse et du Vercors ; pour l'abatage et le transport elle dispose de 200 chevaux, de 50 paires de bœufs, de 100 chars, de 25 camions et tracteurs automobiles ; sans doute la complexité du métier s'aggrave, puisque pour arriver à faire du papier il faut commencer par passer des commandes de foin pour les bœufs et la cavalerie; mais ainsi les usines marchent à plein, et donnent même plus qu'avant la guerre. De même ceux des établissements métallurgiques qui ont pris l'expansion la plus large et la plus rapide sont ceux qui disposaient, avant la guerre, d'un bon matériel d'ensemble, de vastes constructions, d'un parc bien approvisionné ; et bien entendu c'étaient les mêmes maisons qui avaient à leur tête les chefs les plus actifs et les plus entreprenants.

Ainsi les problèmes des transports et de l'acquisition des matières premières peuvent être résolus de manière satisfaisante, ou à peu près. Il y a bien çà et là un peu de gêne, et des à-coups, comme celui dont souffre à l'automne de 1917 toute l'industrie dauphinoise à cause de la nécessité où est l'autorité militaire de consacrer tous les transports à la constitution et au ravitaillement d'une armée franco-anglaise en Italie. Tout cela amène quelques retards, çà et là quelques restrictions : les papeteries de Voiron ne marchent guère qu'aux deux tiers de leur puissance, par pénurie de matières premières ; les taillanderies, les fabriques de métiers à tisser, sont exposées à des ralentissements. Mais pour toutes les industries il y avait à vaincre une difficulté bien plus considérable, plus générale aussi, bien qu'elle affectât inégalement les diverses fabrications. Dans le pays de la houille blanche, le problème le plus ardu n'était pas celui des transports, mais celui de la main-d'œuvre.

La mobilisation, les appels de classes, les récupérations, qui se sont effectués d'août 1914 à mars 1915, ont d'abord placé l'industrie dans une situation plus dangereuse même que celle où se trouvait l'agriculture. Les entreprises occupant

une main-d'œuvre féminine n'étaient même pas épargnées. A Voiron, dans la soierie, beaucoup d'ouvrières qui habitent la campagne, à des distances parfois considérables de l'usine, restèrent chez elles pour remplacer aux travaux agricoles le mari, le père, le frère partis à l'armée. D'autre part certaines industries ont perdu une partie de leur main-d'œuvre féminine au profit d'autres entreprises qui n'employaient jusque-là que des hommes, et qui ont dû à tout prix suppléer à leur disparition. Car c'est, bien entendu, la pénurie de main-d'œuvre masculine qui constituait la plus angoissante difficulté. On a vu déjà à quels chiffres était descendu le personnel de grandes usines : dans la maison Bouchayer et Viallet, de 850 à 278 ; à l'usine Keller, de 350 à 25. Lancey est tombé de 1 200 à 550. A Voiron, dans une grande maison de velours, le nombre des ouvriers mâles descend de 55 à 17. La ganterie grenobloise perd 60 pour 100 de ses ouvriers coupeurs. Ce n'est pas avec des effectifs aussi maigres que l'on pouvait répondre aux appels de la défense nationale ou aux besoins généraux du marché. Trouver de la main-d'œuvre fut donc la préoccupation la plus pressante des industriels. Pour tout ce qui concernait les fabrications de guerre, ils furent puissamment aidés par le sous-secrétariat d'État des Munitions, devenu le ministère de l'Armement ; mais les autres industries, livrées à elles-mêmes, n'en firent pas moins merveille. « Nécessité l'ingénieuse » sut les inspirer heureusement ; les résultats le prouvent. En 1913, la région grenobloise (arrondissements de Grenoble et Saint-Marcellin) occupait dans l'industrie 38 000 personnes : à la fin de 1917, 50 000[1]. La pénurie s'est muée en abondance.

Les origines de cette main-d'œuvre sont des plus variées ; il fallait frapper à toutes les portes. La première catégorie comprend les mobilisés mis en sursis d'appel, dont le nombre a été sans cesse croissant jusqu'à ce que les lois Dalbiez et Mourier, le renvoi des vieilles classes l'aient fait diminuer en 1916 et 1917 ; pour les deux arrondissements il était au début d'octobre 1917 de 8 600. C'est également l'État qui fournit la

1. Ces chiffres ne comportent que les ouvriers et ouvrières occupés *en usines*. Il faudrait y ajouter les 20 ou 30.000 ouvrières à domicile (ganterie, boutons, lingerie, chapeaux de paille) pour avoir le nombre total d'ouvriers se livrant aux transformations industrielles.

main-d'œuvre des prisonniers de guerre, Allemands et Austro-Hongrois, dont le nombre était en septembre de 2 700, et qui a dû s'augmenter depuis de quelques centaines d'unités. L'État a également facilité, quand il ne l'a pas opéré lui-même, le recrutement de travailleurs coloniaux ou exotiques, Martiniquais, Marocains, Kabyles, Annamites, Chinois. Mais les chefs d'industrie ont dû compter surtout sur eux-mêmes pour trouver le reste, c'est-à-dire pour la plus grosse part. Ils ont donc recruté à tour de bras les Français, hommes âgés, réformés, exemptés, que l'agriculture ne pouvait occuper. Ils ont ouvert toutes grandes les portes de leurs usines aux femmes, qui s'y sont précipitées en grand nombre, même dans les fabriques de constructions mécaniques où jusqu'alors leur emploi était des plus restreints ; dans cette seule branche d'industrie, où elles étaient à peine 200 avant la guerre, on en compte 4 500 aujourd'hui. Enfin ils ont envoyé des racoleurs un peu partout, chez les alliés et chez les neutres ; dès l'automne de 1914, l'usine Frédet (Brignoud) recrutait de solides travailleurs en Espagne; au début de 1915 la papeterie de Lancey en ramenait 7 à 800 bûcherons. Le ministère de l'Armement a prêté son concours : c'est lui qui négocie aujourd'hui la venue de ces travailleurs étrangers, qui obtient de l'Italie des sursis pour les ouvriers indispensables aux usines françaises. Derrière les Espagnols et Italiens, on a vu arriver les Grecs, les Arméniens, auxquels s'ajoutent des réfugiés belges, serbes, monténégrins.

Le Dauphiné est ainsi devenu une sorte de Babel de l'aspect le plus attachant pour l'observateur. Le « matériel humain » de chaque usine est un étrange amalgame de races, où les interprètes, tous militarisés, jouent un rôle aussi important que les contremaîtres. A l'usine Bergès de Lancey, douze races ou nationalités sont représentées; sur les 2500 personnes qui travaillent dans la fabrique même, 1 500 environ sont de nationalité française, mobilisés, civils et femmes ; les Espagnols, qui sont 490, ont été un moment au nombre de 800 ; les Italiens sont 110, les Suisses sont 80, les Serbes 23, les Monténégrins 10, les Belges 17. A côté d'eux, 50 prisonniers autrichiens, appartenant à toutes les nationalités de l'empire danubien ; puis des Arméniens, des Grecs; enfin

100 Annamites et 105 Chinois. A Brignoud, les 1 500 travailleurs comportent 350 prisonniers allemands, qui seront bientôt 500, et 200 Marocains. Les Forges d'Allevard emploient 1 070 Français, dont 650 civils provenant pour la plupart des pays envahis, 230 prisonniers allemands, 60 Autrichiens, 130 Espagnols, 100 Kabyles, 50 Italiens, 2 Belges et 2 Polonais. On retrouve à Livet les Chinois, les Grecs, les Espagnols, les Italiens, les Allemands ; à Rioupéroux et les Clavaux, les Kabyles ; au Pont de-Claix, quelques noirs de la Martinique. Certaines usines emploient même des exclus de l'armée, c'est-à-dire des vauriens considérés comme incorrigibles, et dont le travail est cependant convenable, à condition que la discipline à laquelle ils sont soumis ne se relâche pas un instant.

Faire vivre et travailler côte à côte des ouvriers aussi disparates, hommes et femmes, militaires et civils, prisonniers, Latins et Germains, Méditerranéens, Bruns, Noirs et Jaunes, musulmans, chrétiens, bouddhistes, n'est pas une petite affaire. Les chefs d'entreprise ont dû mettre sur pied des organisations de toute sorte. Lancey a créé des services d'autobus pour aller chercher les civils, hommes et femmes, qui habitent loin de l'usine et jusqu'à 12 ou 15 kilomètres de distance, à Saint-Nazaire, Saint-Ismier, Tencin, Crolles. Les questions de logement et de ravitaillement sont complexes. Il était impossible de caser tout ce monde dans les vieux villages agricoles auprès desquels les usines sont installées; d'ailleurs il y a les prisonniers et les exotiques qu'on ne peut lâcher à travers la population locale. Les usines ont donc construit des baraquements et cités ouvrières ; des dortoirs, des réfectoires, des pensions. Allemands et Autrichiens ont partout leurs camps entourés de palissades, où ils sont chez eux sous la surveillance d'escouades d'auxiliaires; il faut croire que leur sort ne leur pèse pas, car les évasions sont rares : à Livet, où ils sont près de 400, et certains depuis décembre 1914, il n'y a eu que trois tentatives, toutes déjouées. Chinois et Annamites sont également logés à part, ainsi que les Kabyles, mais sont libres d'aller et venir en dehors de leurs heures de travail ; les usines leur ont installé des cantines, où on les nourrit pour des sommes variant de 1 fr. 75 à 2 francs par

jour ; au prix où sont les vivres, les industriels n'y font pas de profits. Mais les autres ouvriers eux-mêmes, Français et étrangers, sentent le plus souvent le besoin d'être aidés par l'usine pour pouvoir trouver logement et nourriture convenables. Livet a créé pour son personnel de mobilisés une coopérative qui les nourrit pour 2 francs par jour ; les Espagnols de l'usine ont un cantonnement où ils sont logés, chauffés et éclairés pour 5 francs par mois. Lancey a organisé des installations remarquables : 60 maisons ouvrières pour les ouvriers spécialisés, des dortoirs et des réfectoires pour 1 200 personnes, un hôpital, des services d'assistance ; l'usine a créé une boucherie, une charcuterie, où toute la population essaie de venir faire ses achats ; de même ce sont les industriels qui doivent se charger presque toujours d'assurer le ravitaillement en pain de la localité où se trouve l'usine. Celle-ci tend ainsi, par la force des choses, à devenir la providence de tous ceux qui dépendent d'elle. A Grenoble même, ces jours derniers, a été créé un consortium des usines de guerre, au capital de 380 000 francs, pour résoudre les difficultés que la vie chère apporte à l'alimentation de leurs ouvriers.

Quelle est donc la valeur de cette main-d'œuvre qu'on entoure de tant de sollicitude? A l'apprécier d'après son prix de revient, elle serait de premier ordre. Le voyage et le recrutement coûtent cher ; un Chinois a fait déjà dépenser 150 francs à l'employeur avant de se mettre à l'ouvrage. La question du change vient encore peser sur certaines payes : pour atténuer de moitié les pertes que les ouvriers espagnols subissent de par la baisse du change français, l'usine de Livet achète des pesetas papier pour le salaire de ses ouvriers catalans. Les salaires sont extrêmement élevés; en moyenne, dans la région de Grenoble, leur hausse depuis 1914 peut être évaluée à 60 ou 70 pour 100. Le bordereau de salaires adopté au printemps de 1917 avec sanction du ministère de l'Armement accorde aux manœuvres 0 fr. 60 par heure, pour dix heures de travail, et aux ouvriers qualifiés 0 fr. 75 ; mais pour les étrangers que le ministère a recrutés, le minimum de salaire doit être de 6 fr. 70. Encore la plupart font-ils des heures supplémentaires, payées doubles. Les Marocains de

Brignoud reçoivent 4 fr. 50 par jour, non compris leurs frais de logement et de nourriture pour lesquels on leur retient 1 fr. 50. Il est peu d'ouvriers qui n'atteignent une dizaine de francs par jour, et chacun sait que certains spécialistes se font aujourd'hui des journées magnifiques.

Pourtant, cette main-d'œuvre variée est de valeur bien inégale. Toutes les races ne se valent pas, loin de là ; et la même race ne donnera pas partout, dans ce pays lui-même si varié, des résultats identiques. Les Français sont ce qu'ils ont toujours été, inégaux, capables d'enthousiasme aussi bien que d'apathie ; les industriels évoquent avec émotion les journées héroïques de 1914 et 1915, où les équipes rivalisaient d'ardeur et d'ingéniosité, passaient les nuits autant qu'on voulait, battaient sans arrêt les records de production. Les femmes sont très estimées ; c'est une main-d'œuvre nerveuse, pleine de mordant ; tous les chefs d'entreprise comptent bien les garder après la guerre, à condition de les spécialiser étroitement dans les tâches d'attention ne réclamant pas de grands efforts physiques. Même accord au sujet des Italiens ; ce sont des travailleurs qu'on connaît de longue date en Dauphiné, auxquels on est habitué, qu'on tient en grande estime et qu'on souhaite voir revenir plus tard en grand nombre. La même unanimité n'existe pas à propos des Espagnols. Livet les apprécie fort, fait tout pour les retenir, les tient pour sérieux, laborieux et économes, ne faisant aucun excès, aucune dépense, afin d'envoyer presque toute leur paie aux familles qui continuent la culture dans les montagnes de Catalogne. En revanche, Lancey les prise moins, quoiqu'ils se soient installés fréquemment avec leurs femmes et leurs enfants ; on leur préfère les Suisses et les Belges, excellents ouvriers spécialisés, les Serbes et les Monténégrins, graves, un peu austères, conscients des malheurs de leur patrie. Les Arméniens ont une mauvaise presse ; on les tient pour paresseux, et, ce qui est plus étrange, batailleurs. Les Grecs n'ont pas réussi à Livet; c'étaient des Rhodiens qui devaient être assez dépaysés au fond de cette cluse de la Romanche que le soleil déserte pendant deux mois d'hiver ; respectueux, obéissants, intelligents, ils travaillaient peu, et craignaient le froid ; tous sont partis en 1916. De même ceux de Lancey,

au nombre d'une centaine, ont quitté l'usine à la suite d'une rixe qui les avait mis aux prises avec les Espagnols, et on ne les a pas trop regrettés. Pourtant ceux de l'usine Bouchayer sont estimés, particulièrement pour la sévère moralité dont hommes et femmes font preuve à l'envi.

Il faut bien reconnaître, puisque c'est un avis unanime, que les prisonniers allemands donnent toute satisfaction aux industriels. On retrouve en eux les qualités de la race, l'esprit de discipline, le goût du travail, et celui de l'obéissance. Dès qu'il est entendu qu'on ne les fait pas travailler aux munitions de guerre, « *nicht Granaten!* », on obtient d'eux tout ce qu'on veut. Ce sont d'actifs coltineurs, de bons terrassiers, d'excellents maçons. Un prisonnier, employé avant la guerre dans un service de ponts et chaussées, a été un des ingénieurs les plus actifs pour la construction d'une usine hydro-électrique, traçant lui-même le plan de façon irréprochable. Ici ils dirigent la manœuvre des ponts roulants, des cabestans ; ailleurs ils s'empressent autour des fours électriques. Leur émulation est si grande, que dans une usine on a imaginé d'accorder aux plus zélés le droit d'arborer à un bouton de leur veste, en guise de décoration, les ficelles rouges avec lesquelles on lie les sacs de ciment ; ils sont fiers de cette distinction, et tiennent la main à ce que ceux qui ne l'ont pas méritée ne puissent s'en parer. Quant aux Austro-Hongrois, il faut distinguer. Parmi eux, Allemands et Magyars présentent le même caractère de travail soumis, régulier et efficace que nous offrent les « Boches » de Germanie ; quant aux Slaves, c'est une autre affaire. Leur haine de l'Allemand se manifeste à tout propos ; à l'usine de Servette (Chapareillan) on prévoit qu'il faudra à tout prix séparer les deux camps; à Livet, il a fallu évacuer les Slaves, qui faisaient trop mauvais ménage avec leurs prétendus compatriotes. Pour mieux affirmer leurs sentiments, ils réclament comme un honneur de participer à la confection des munitions, et on les voit, le bonnet orné des insignes d'un comité tchéco-slovaque ou yougo-slave, empoigner avec une gravité fière les lingots d'acier rougi que les longues pinces déposent sous les presses à obus.

La main-d'œuvre exotique n'est pas aussi homogène, ni aussi irréprochable. Marocains et Kabyles sont un peu flâneurs,

volontiers souriants, mais manquant d'enthousiasme pour la besogne ; il n'y a qu'à voir, sur le même chantier, Marocains et Allemands côte à côte pour apprécier la différence. Les Annamites sont excellents. A Lancey, où on en occupe une centaine depuis un an, ils se sont assimilé le métier avec une vive intelligence, et c'est plaisir de les voir s'affairer dans la salle de mécanique autour des établis et des tours : ils sont à coup sûr parmi les ouvriers qu'on voudrait garder après la guerre, et l'indication est précieuse à retenir. Le Chinois est plus discuté, et plus discutable. La façon dont le recrutement a été opéré en est-elle la cause? Toujours est-il qu'assez solides ouvriers lorsqu'ils n'avaient pas d'avance des tares graves, ce ne sont guère que des manœuvres, qu'il faut tenir avec grande fermeté. Chose étrange, et contraire à tout ce qu'on sait de la race, ils n'ont pas d'esprit d'économie ; on les voit dépenser tous leurs gains en chapeaux melons, en valises, en sacs à main, en montres, en souliers vernis, en parapluies surtout, insignes de la grandeur chez les Célestes, et les vieux riflards de campagne que les boutiquiers désespéraient de vendre ont eu auprès d'eux un succès prodigieux. Ce qui est plus grave, c'est qu'ils sont volontiers chapardeurs, responsables d'une foule de menus larcins, et de plus, mauvaises têtes, de « forts cailloux », comme disait plaisamment un vieux contremaître. Il y a eu parfois des rixes graves, de vraies batailles, à la suite desquelles il a fallu procéder, *manu militari*, à des expulsions en masse.

Assurément cette main-d'œuvre bigarrée est d'un savoureux pittoresque. Le Dauphiné nous offrait avant la guerre le spectacle de ses admirables montagnes ; il y joint maintenant le contraste entre ce décor grandiose et la foule inaccoutumée des humanités étranges qui y grouillent. Dans les rues de Grenoble on voit errer les Marocains et Kabyles à la barbe de chèvre, vêtus de vieux uniformes périmés, parfois un Grec encore affublé de la fustanelle ; à la gare ce sont des Autrichiens dociles, toujours coiffés de leurs shakos caractéristiques, qui font le service d'hommes d'équipe. A Lancey, sous la masse grondante et sans cesse grandissante de l'usine, on rencontre çà et là des Espagnols au menton bleu, des Chinois petits et malpropres, des Annamites corrects, entièrement

vêtus à l'européenne, et que décèlent à peine la figure un peu large et les yeux bridés. A Livet, les murs se hérissent d'affiches en caractères chinois dont les gamins ne s'étonnent même plus, et dans l'usine les consignes sont rédigées en allemand, en espagnol et en chinois ; on a pu voir le 3 octobre se dérouler dans les rues du village que menacent d'âpres falaises de montagnes une procession exécutée en l'honneur de la république chinoise, dont c'était l'anniversaire. Ces contrastes amusent les chefs d'industrie ; mais leur satisfaction n'est pas sans mélange. Tout n'est pas rose dans la tâche de ceux qui ont à conduire ces foules et à leur faire exécuter un travail convenable. Il n'y a aucun doute que la valeur de la main-d'œuvre actuelle, comparée à celle d'avant la guerre, n'est pas en proportion de sa quantité. Aussi les industriels s'orientent-ils résolument dans les voies de la spécialisation des travailleurs, suivant le principe des méthodes de Taylor ; d'énormes progrès ont été déjà réalisés dans ce sens, par exemple à l'usine de Servette où 500 ouvriers parviennent à la fin de 1917 à exécuter chaque jour autant d'ébauches d'obus que les 900 qui y travaillaient lors de la création de la fabrique en 1916.

Voilà de bien grands efforts, réalisés avec une belle unanimité, les industriels n'ayant marchandé ni activité ni initiative, et le ministère de l'Armement les ayant soutenus de tout son pouvoir. A quoi ont-ils abouti? Où en est aujourd'hui l'industrie dauphinoise, et quelles sont ses perspectives d'avenir?

A tout seigneur tout honneur. La construction mécanique est depuis la guerre la reine des industries grenobloises. Déjà solide et prospère avant 1914, elle a vu tomber sur elle le flot des commandes de munitions et de matériel de guerre; elle s'est aussitôt adaptée à ces fabrications. Les usines de Grenoble qui fabriquaient de la grosse tôlerie et de la chaudronnerie, des charpentes et ponts en fer, des pylones, des appareils de chauffage, des vannes métalliques et des grilles, des turbines, ont d'abord tout abandonné pour produire au plus vite des obus. Ce sont des obus encore qu'on demandait aux

Forges d'Allevard, aux constructeurs de Domène, aux fabricants de métiers à tisser de Voiron, aux taillanderies de la Fure, à l'usine Keller de Livet. Le besoin de munitions était si impérieux que des industries dont les rapports avec la construction mécanique étaient jusque-là plus ou moins proches se sont mises aussi aux obus : telles des maisons d'installations électriques, des fabriques de boutons, de cycles, de machines à coudre ; même la grande papeterie de Lancey a créé de toutes pièces dans son enceinte un atelier d'obus de 95 qui occupe plus de 800 ouvriers. Ce n'est pas tout : des usines nouvelles ont été fondées un peu partout, cinq au moins à Grenoble, d'autres à Moirans, à Domène, à Pont-de-Claix, enfin cette énorme manufacture de Servette, à Chapareillan, sortie de terre en cent jours, et abattant depuis un an et demi ses 25 000 ébauches de 75 par jour, tout en diminuant de moitié la main-d'œuvre dont elle avait eu tout d'abord besoin.

La crise des obus est aujourd'hui passée. La fabrication est si bien assurée, et la production si forte, avec les 9 000 obus de 75 que la maison Bouchayer livre chaque jour, tout usinés, à l'arsenal, avec les 25 000 ébauches de sa filiale de Servette, les 7000 projectiles de 95 de Lancey, les 240 obus de 220 de Livet, sans compter les monstres de 400, avec tout ce que donnent les autres usines, que l'on a pu respirer un peu, et demander à la construction mécanique d'autres produits, des bombes, des abris pour tranchées, des appareils pour la fabrication des poudres, des gazogènes pour les aciéries, des charpentes pour les usines de guerre, des turbines, des tuyaux et de la chaudronnerie. De même les fabricants de Voiron ont quitté les obus pour les outils du génie, pour les rubans de mitrailleuses, pour les machines à fabriquer le barbelé, le matériel d'artillerie ; Allevard reprend les aimants, les pièces forgées, les laminés, les ressorts. L'évolution est de première importance : elle ramène peu à peu la construction mécanique, agrandie et renforcée, à ses spécialités d'avant la guerre ; elle prépare le passage à l'état de paix.

Les progrès ont donc été formidables. Ils sont encore plus sensibles si, aux établissements consacrés à la construction mécanique on joint les usines d'électro-métallurgie ; à celles-ci

on a demandé les métaux spéciaux, aluminium, ferro-alliages, fonte synthétique, en même temps que certaines (Livet) se mettaient à la fabrication des gros obus. En réunissant ces deux catégories de fabriques, dont l'ensemble représente les industries métallurgiques de la région de Grenoble, on voit qu'elles occupaient avant la guerre 4 350 ouvriers, et que dans l'été de 1917 leur personnel atteignait 14 300 personnes, — une quantité plus de trois fois supérieure. Certaines usines ont connu un développement extraordinaire. Les établissements Bouchayer, qui ont soutenu sans faiblir le terrible choc du début, en sont récompensés aujourd'hui : de 850 ouvriers en juillet 1914, de 278 en août, ils sont passés en 1917 à 2 750 ; l'usine s'est augmentée de moitié, occupe maintenant, avec ses treize hectares, tout un côté du rectangle allongé que forme la ville de Grenoble, possède une gare spéciale et des kilomètres de voies ferrées. Dans Grenoble encore, parmi beaucoup d'autres, l'usine Neyret est passée de 260 à 714 ouvriers, la firme Magnat et Debon, qui au lieu des motocyclettes d'avant la guerre produit des gaines, compte 450 personnes au lieu de 68. A Livet, l'usine Keller a réalisé les progrès les plus encourageants, car en pleine guerre elle a orienté sa fabrication vers des résultats qui paraissaient réservés à un avenir lointain: de la production des alliages, elle est passée à celle de la fonte synthétique, par l'utilisation d'une formule très simple imaginée par son directeur; elle emploie pour cela la tournure d'acier, déchet industriel jusque-là sans valeur, et que l'usinage des obus fournissait en très grande abondance ; utilisant cette matière première qu'on a appelée le fumier de la métallurgie, elle en a fait une fonte qui possède une absolue pureté, puisqu'elle part de l'acier, terme du cycle métallurgique précédent. Et au lieu de la production de petit tonnage, digne d'un laboratoire, qu'on pouvait réaliser avant la guerre, l'industrie est à même, grâce à cette formule mise gratuitement à la disposition de l'État pour la durée de la guerre, de livrer 300 tonnes de fonte par jour dans une seule usine. Avec cette fonte synthétique, on coupe des fontes moins pures, on fabrique directement les projectiles de 220, dont l'usine a livré plus de 40 000, et ceux de 400, dont elle a le monopole avec deux autres

firmes françaises. L'usine de Livet a dû se tripler; de 325 ouvriers, elle est passée à 1 200, y compris ceux qui sont employés aux constructions en cours ; elle équipe en ce moment deux chutes nouvelles qui porteront sa puissance à 38 000 chevaux-vapeur. Avec ses neuf hectares de bâtiments, elle occupe maintenant toute la largeur de la gorge de la Romanche, qu'elle emplit du grondement de ses turbines, de la buée de ses fours, de la lueur de ses projecteurs ; elle présente un des spectacles les plus empoignants de la nouvelle industrie dauphinoise, installée au milieu de la nature sauvage dont elle dompte les forces.

Les industries chimiques, parties de plus loin, ont fait des progrès proportionnellement supérieurs. Elles étaient réduites, avant la guerre, aux quelques fours électriques consacrés, suivant les besoins, à la fabrication du carbure de calcium et de produits divers dans la vallée de la Romanche. Or tout était à faire dans cette branche d'industrie, pour laquelle la France, comme les autres pays d'Europe, dépendait entièrement de l'Allemagne. Et comme les fours électriques ne pouvaient être distraits de l'élaboration des produits métallurgiques, il a fallu monter entièrement de nouvelles usines. Deux ont été créées à Pont-de-Claix, au sud de Grenoble, dans la plaine du Drac qui tend à devenir une ville de fabriques ; une autre à Jarrie, à faible distance ; on y produit le chlorure de chaux, la collongite (explosif) et le chlore liquide. Dans la banlieue de Grenoble, une distillerie qui occupait 35 ouvriers en emploie maintenant 160, travaillant pour le service des poudres. Dans les quartiers Nord de la ville, une usine montée jadis pour la fabrication des papiers couchés à pâte de bois, le Fibrocol, et qui se trouvait vide en 1914, a été aménagée, doublée, puis quadruplée pour la production de la cheddite et le chargement des obus ; elle occupe déjà 1 500 personnes, et exécute en ce moment d'énormes travaux d'agrandissement dans la presqu'île vide limitée par la confluence du Drac et de l'Isère. Enfin à Brignoud, on vient de commencer la construction d'une vaste usine de 5 millions de francs, qui traitera, pour produire la cyanamide, le carbure de calcium que fournira l'usine électrique voisine, actuellement consacrée aux ferro-alliages. Dès maintenant, au lieu des 150 ouvriers qu'elle occupait avant

la guerre, l'industrie chimique de Grenoble et des environs en emploie 2 500; dans six mois, ce sera 3 000.

A côté de ces triomphateurs, il y a place encore pour bien des succès. L'industrie du bois a doublé le nombre des personnes qu'elle employait ; pour fournir du matériel aux tranchées, des baraquements, des caisses, elle occupe 2 200 ouvriers, contre 1 100 avant la guerre ; une maison de Grenoble, spécialisée dans les caisses, a passé de 60 à 413. La fabrication des chaux et ciments est très gênée par la guerre ; elle manque de main-d'œuvre, elle manque de charbon, elle manque de transports ; cependant les commandes sont si nombreuses, si pressantes, que dans les dix exploitations qui reçoivent des ordres pour la guerre, le personnel est passé de 500 à 830 personnes. Les papeteries sont plus favorisées encore. Tout d'abord le Service des Poudres leur a demandé de se mettre à la fabrication du coton à nitrer, ce qu'elles ont pu réaliser aisément sans presque transformer leur outillage ; c'est une industrie toute nouvelle, qui occupe déjà 1 000 personnes. D'autres grosses usines fabriquent le papier pour cartouches, le papier destiné au Service géographique de l'armée. Enfin celles qui ne travaillent que pour les particuliers, en dépit de tous les obstacles, tiennent le coup et font de magnifiques affaires. En particulier celles qui, en raison de leur solidité et de leur prévoyance ont su se procurer à temps matière première et main-d'œuvre, sont en pleine prospérité. Lancey, qui fabrique elle-même sa pâte chimique et sa pâte mécanique, et ainsi ne dépend pas de l'étranger, a plus d'ouvriers qu'avant la guerre, 1 600 environ pour la fabrication du papier et du carton contre un millier en 1914 ; elle a repris la production de tous ses anciens articles, et y a ajouté quelques spécialités jusque-là exclusivement allemandes. L'usine, depuis la guerre, est en pleine augmentation ; non seulement elle a créé une fabrication d'obus à la presse hydraulique qui occupe 800 personnes, mais elle a mis en service en juillet 1917 une cartonnerie installée avant la guerre ; elle construit une nouvelle installation de pâte chimique qui donnera 700 tonnes par mois, et doublera la production ; elle termine la mise en place des machines à pâte de carton ; elle élève un bâtiment où l'on traitera la pâte d'alfa et les

chiffons; elle a augmenté sa force électrique de 5 000 chevaux en installant une nouvelle chute, et des générateurs au charbon qui en assurent 2 500. Dissimulée d'abord dans la gorge où débouche le torrent de la Combe, l'usine déborde hors de cette tanière; elle fait reculer à coups de mine les flancs de la montagne, y accroche ses bâtiments, y enfonce ses réservoirs, elle se surélève comme un château féodal; enfin elle déborde sur le Grésivaudan, descend sur Lancey, borde la voie ferrée d'entrepôts longs de un kilomètre, essaime ses maisons ouvrières autour du vieux bourg; avec les 2 800 ouvriers occupés à la fabrication et aux constructions, elle est à elle seule une ville. A quatre kilomètres de là, Brignoud suit ses traces. La papeterie, dès la fin de 1914, marchait à plein rendement, produisait plus de 30 tonnes par jour; puis elle s'est annexé la fabrication du coton à nitrer, avec 350 ouvriers, qui ont doublé son personnel. En même temps, elle essaimait vers le bas tandis qu'elle surélevait ses bâtiments par en haut; elle transformait un ancien haut fourneau à bois, établi dans la plaine, en une grosse usine d'électro-métallurgie et d'électrochimie; elle crée à côté une fabrique de cyanamide, affecte à ces nouvelles installations l'énergie électrique de son usine de force de Tencin, achevée en 1916, termine la conduite de force qui amènera 10 000 chevaux du Rivier d'Allemont. Bientôt l'organisme disposera de 25 000 chevaux, occupera 2 000 ouvriers; le complexe Lancey-Brignoud, qui constitue la commune de Villard-Bonnot, aura alors 7 000 habitants, et sera une des agglomérations industrielles les plus importantes du Dauphiné, lui qui ne possédait encore en 1871 qu'à peine un millier d'habitants.

Restent les industries auxquelles la défense nationale procure peu de commandes, et auxquelles la guerre peut infliger des dommages particulièrement graves, le textile, la ganterie, l'alimentation. Il s'en faut cependant, et de beaucoup, que l'état de guerre soit vraiment désastreux pour elles, et d'autre part elles subissent de grandes inégalités de traitement. L'industrie textile de la région de Grenoble est presque tout entière consacrée à la soierie; il n'y a guère d'exception que pour les fabriques de velours de Voiron, et l'usine qui dans la même ville traite le coton hydrophile et les bandes pour

pansements. Le velours, en dépit des arrivées irrégulières du coton venu d'Angleterre, marche sans accroc, et continue à alimenter des exportations actives vers la Grande-Bretagne et l'Amérique. La soierie, elle, est une industrie de luxe, qui se ressent plus particulièrement de l'état de guerre, en dépit de l'élimination de certains concurrents ; au début surtout, elle se consacra presque uniquement à certains articles imposés par les circonstances, deuil, crêpe de Chine, puis à la doublure ; les articles de luxe se firent rares, et des stocks ne tardèrent pas à se constituer. Mais bientôt survinrent des renforts inespérés. L'État demanda aux usines des tissus spéciaux : toiles amiantines pour gargousses, toiles « aéro » pour avions, tissus pour poudres ; un millier d'ouvrières en soieries travaillent pour ces fabrications. D'autre part des industriels du Nord, dépossédés de leurs tissages, demandèrent aux fabriques dauphinoises de travailler pour eux à façon, et de produire ainsi des tissus de lainages pour dames, genre Roubaix et Fourmies, ce qui était possible au prix d'une très légère adaptation des métiers à soieries. C'est en février 1915 que cette intéressante utilisation fut tentée dans un tissage de Fures ; depuis, le nombre des métiers à soierie travaillant la laine est allé régulièrement croissant dans la vallée de la Fure, à Voiron et ses environs, ainsi qu'à Vizille ; aujourd'hui sur les 18 000 métiers mécaniques du département de l'Isère, il y en a bien 3 500 qui travaillent la laine. Il y a mieux : les établissements Seydoux (du Cateau-Cambrésis) ont monté à Voiron, dans une ancienne fabrique de toile vide depuis dix ans, un tissage de laine pourvu de métiers qu'on est allé chercher dans les usines en ruines de Reims, sous la mitraille, et dont quelques-uns sont écorchés de débris de shrapnells; il y a là 120 métiers devant lesquels travaillent, avec les femmes de Voiron, des réfugiés du Cateau, anciens ouvriers de l'usine. Cet exemple a été suivi par la firme Ach. Bayart de Tourcoing, qui a monté à Voiron 130 métiers, tandis que les établissements Gratry, de Comines, créaient une usine à Morestel (arrondissement de la Tour-du-Pin), Godefroy et Toulemonde, de Roubaix, une à Saint-Antoine, Goux, de Saint-Dié, une à Saint-Marcellin, et qu'une filature de laine cardée s'installait à Corbelin. Voilà donc

l'industrie lainière acclimatée en Dauphiné ; à Voiron elle emploie déjà autant de métiers que la soierie; à Vizille on a monté un matériel qui permet la préparation complète du tissu de laine, depuis l'ourdissage jusqu'à l'encollage. Cette transformation soulage d'autant la soierie dans la passe délicate qu'elle traverse, et fait espérer un brillant avenir.

La ganterie n'a pas été l'objet d'une transformation moins importante. De magnifiques perspectives s'ouvraient pour elle, avec la disparition de ses concurrents étrangers ; en revanche elle était très éprouvée par l'amoindrissement de la fraction la plus essentielle de sa main-d'œuvre, celle des coupeurs grenoblois, exclusivement recrutée parmi les hommes et dont il ne restait disponible qu'environ 40 pour 100. Aussi, pendant que les commandes affluaient d'Angleterre et d'Amérique, les industriels essayaient-ils de décider leurs ouvriers à rompre avec la tradition qui veut que seuls les hommes soient occupés aux travaux de coupe. Le refus des ouvriers fut formel, et par crainte d'incidents de toute sorte, les patrons durent renoncer, après de laborieuses négociations, à mettre leurs ouvrières de Grenoble à cette besogne délicate. Ils s'en tirèrent en allant chercher à la campagne cette main-d'œuvre défaillante, et en installant des ateliers de coupe pour femmes un peu partout dans les centres où la couture des gants était déjà répandue, et même au delà. Il existe aujourd'hui, pour la coupe, des ateliers de femmes dans tout le département, particulièrement à Crolles, Allemont, Vinay, Saint-Marcellin, La Côte-Saint-André, Beaurepaire, Le Péage-de-Roussillon; dans les Hautes-Alpes à Veynes et Gap; dans la Savoie à Albertville et Chambéry, etc. Ainsi, hors de Grenoble, où la production gantière a diminué à peu près de moitié, les femmes coupeuses de l'Isère et de la Savoie fabriquent pour les industriels grenoblois environ 4 000 douzaines de paires, celles des Hautes-Alpes probablement plus de 2 000. Ce déplacement permet à l'industrie gantière de faire brillamment tête à l'orage et de réaliser de beaux profits ; en revanche cette évolution sans précédent dans l'histoire de cette fabrication, et due à l'entêtement regrettable des ouvriers, est très grave pour la ville de Grenoble, qui a ainsi perdu le monopole de la coupe et par là

le contrôle de la ganterie. La région a gagné ce que la ville est en passe de laisser échapper.

Il était difficile pourtant que l'industrie sortît tout entière accrue de la crise de la guerre, et que les difficultés actuelles n'aient pas fait au moins une victime. Seules, en effet, les industries de l'alimentation ont réellement souffert dans la dernière hase de la lutte. Elles ont été très actives jusqu'au moment où les restrictions dues à la guerre sous-ma ine ont commencé à se faire sentir. La fabrication des chocolats, bonbons en sucre, dragées, etc., a vu en 1917 sa production réduite de 85 p. 100 au moins depuis que la pénurie de sucre est devenue aiguë. Une grosse maison de Grenoble occupait normalement 120 personnes dans la période d'activité qui précède la fin de l'année ; en 1917 elle en emploie une dizaine, et on envisage la fermeture prochaine de l'établissement. La confiserie entraîne dans sa chute la fabrication des liqueurs, déjà ébranlée par le mouvement antialcoolique, par la réquisition de l'alcool effectuée en 1915, et définitivement abattue par la disette de sucre, le contingent alloué n'étant pas le dixième de ce que la production réclame. De même la pénurie d'importations de blé dur a réduit de 60 pour 100 la fabrication des pâtes alimentaires, quoique les industriels luttent en développant la production des « crèmes » de riz, d'orge, de lentilles, d'avoine, etc. Remarquons d'ailleurs qu'il ne s'agit que d'une décroissance momentanée, et que ces industries, qui sont parmi les moins développées de la région, n'auront pas de peine à retrouver après la guerre l'activité qu'elles ont pu connaître avant.

Cette légère ombre au tableau ne doit pas faire méconnaître le spectacle de l'énorme prospérité dont jouit l'industrie grenobloise. Cette guerre, où l'on voyait jadis l'arrêt de toute activité, et particulièrement la chute en léthargie de toute vie industrielle, a fait la région grenobloise plus active et plus riche que jamais. Les 50 000 personnes travaillant dans les usines, auxquelles il faut adjoindre les 25 000 femmes que l'industrie gantière emploie à domicile, gagnent des salaires fort élevés dont l'influence se répercute sur toute la région. A Grenoble, il est remarquable que la guerre a fait diminuer la

misère ; le rapport de la commission administrative du Bureau de bienfaisance sur l'exercice 1916, récemment déposé, indique un excédent considérable, de plus de 22 000 francs sur un budget total (recettes) de 180 000 francs ; et bien mieux, le Bureau n'a pas eu besoin de toucher la subvention ordinaire de 23 000 francs que lui vote la ville. La hausse des salaires entraîne, presque fatalement, une augmentation plus ou moins forte des denrées agricoles et des produits d'alimentation ; le petit commerce en particulier, dont la destinée est liée à celle de la population ouvrière, connaît de belles heures. Un signe tangible de cette prospérité, à laquelle participent toutes les classes sauf la petite bourgeoisie, si durement frappée, c'est l'intensité de l'épargne : le département de l'Isère s'est classé septième lors des opérations de l'emprunt de 1916, quoique venant au quinzième rang par le chiffre de sa population. En dépit des ravages de la guerre, qui frappe à coups redoublés dans ce pays de chasseurs alpins, la population ne diminue pas, au moins dans les zones d'industrie. Nous avons vu le nombre d'habitants doubler depuis le début de la guerre dans le groupe Lancey-Brignoud ; à Vizille, où le recensement de 1911 indiquait 4 102 habitants, la municipalité évalue leur nombre à 5 800 en 1916, et il devient impossible d'y trouver des logements. Pont-de-Claix, avec ses grosses usines nouvelles de produits chimiques, a doublé sa population. Quant à Grenoble, il est facile de démontrer que sa population civile a largement augmenté. En 1917, le chiffre total d'habitants était de 77 500 ; là-dessus, on comptait environ 10 000 hommes de garnison. Or la municipalité a délivré, dans l'été de 1917, 27 000 carnets de charbon, ce qui, à raison d'un chiffre de trois personnes par carnet, considéré par ceux qui délivrent ces bons comme une moyenne extrêmement probable, donnerait 81 000 personnes. Il faudrait y ajouter encore les ouvriers logés dans des cantonnements d'usines, c'est-à-dire 1 500 à 2 000 têtes et enfin les militaires des dépôts, d'ailleurs peu nombreux depuis le transfert dans les camps d'instruction. La population totale de Grenoble s'est donc augmentée de 4 à 5 000 unités, et la population civile de 12 à 15 000.

Une dernière question se pose : cette prospérité actuelle,

née d'un événement extraordinaire, disparaîtra-t-elle avec lui? Quel est l'avenir industriel du Dauphiné? A cette grave interrogation, il est facile de donner une réponse favorable. Le passé et le présent répondent à la fois de l'avenir; les chefs d'industrie qui ne se sont pas laissés désemparer par la guerre ne se laisseront pas surprendre par la paix.

Tout d'abord il faut observer que les industriels qui se sont le plus totalement adonnés aux fabrications de guerre ont déjà prévu et préparé la réadaptation de leur outillage aux œuvres de paix. Dans les constructions mécaniques, tandis qu'on fabrique les obus, on se remet à la grosse chaudronnerie, aux tuyaux, aux turbines; le jour de la paix les usines se retrouveront sans effort dans leur ancien courant de fabrications, avec, en plus, de l'expérience, des procédés, l'habitude de la construction par séries, l'usage des grandes masses ouvrières. Déjà on réalise l'établissement de produits qui n'ont rien à voir avec la guerre, et dont la fabrication était à peine au point en 1914, comme ces tubes de fer élaborés par l'électrolyse, en quelques jours, dans le silence des bacs où travaille la force électrique. Dans l'électro-métallurgie, la guerre a marqué des étapes d'importance énorme, le passage du domaine des corps bruts à celui de la précision, en même temps que le tonnage des produits fabriqués s'égalait à celui de la grosse métallurgie au charbon; révolution véritable, qui acclimate définitivement le travail des métaux dans les Alpes, et lui promet le plus large développement. Les industries chimiques ne fermeront pas, la guerre finie, car leur utilité sera plus grande que jamais : la future usine de cyanamide à Brignoud fera des produits azotés, et Pont-de-Claix des matières colorantes.

De même pour les autres industries. Les grandes papeteries qui ont organisé chez elles la préparation du coton à nitrer, ont récemment entrepris de remplacer le coton par des chiffons qu'elles transforment en brins, dont l'usage pour les poudreries est identique, et le matériel de cette fabrication sera affecté après la guerre, presque sans changement, à la production de la pâte chimique d'alfa; ainsi les usines s'affranchiront de plus en plus du tribut de pâtes que la papeterie française payait à l'étranger. Les leçons

de la guerre ont porté : les industriels veulent utiliser au maximum les ressources locales et dépendre le moins possible du dehors. C'est ainsi que l'usine de Lancey a facilité la reprise de l'exploitation de la mine de charbon de la Boutière, dans la vallée voisine de Laval, et a découvert à quelques kilomètres de chez elle un autre gisement dans la vallée de Saint-Mury ; elle compte bien par là apporter un appoint sérieux aux lignites qu'elle emploie dans ses fours, et qui viennent d'une exploitation qu'elle contrôle dans le Gard. Brignoud s'est assuré la possession, pour son électro-métallurgie, des gîtes ferrifères de Theys, qui ont été reconnus très purs, et où l'on prévoit la possibilité d'exploiter deux millions de tonnes. Il est à remarquer enfin que tous les grands industriels achètent des terrains autour d'eux, et deviennent avec rapidité de grands propriétaires fonciers, non pas dans le dessein de planter des vignes ou des choux, mais afin d'être en mesure de procéder comme ils le jugeront favorable aux vastes agrandissements qu'ils prévoient.

Un autre indice de la prospérité future qui attend l'industrie dauphinoise, c'est l'accroissement rapide, qui s'opère sous nos yeux, des forces électriques demandées à la houille blanche. La région grenobloise disposait au début de la guerre d'une force un peu inférieure à 200 000 chevaux fournis par les chutes des cours d'eau. Toutes les constructions, toutes les études, avaient été d'abord arrêtées ; mais depuis le milieu de 1915 le travail a été repris avec fièvre, et a donné de beaux résultats. On termine l'aménagement complet du torrent d'Allevard, le Bréda, qui pour une longueur de 34 kilomètres donne 37 000 chevaux ; c'est assurément le cours d'eau le mieux utilisé des Alpes françaises. On a achevé l'usine de Tencin, celle du Rivier-d'Allemont (15 000 chevaux). On travaille avec fureur aux nouvelles installations : à Livet, aux chutes des Vernes et de Bâton, celle-ci haute de 1 100 mètres, qui donneront 18 000 chevaux ; à Séchilienne, où l'on en obtiendra 20 000 ; sur le ruisseau de Laval, à l usine du Haut-Laval ; sur le Drac, à l'usine du Saut-du-Moine (15 000 chevaux) ; sur la Bourne, à celle de la Balme. Les pourparlers se terminent sur la haute Romanche et le Vénéon pour la mise en train de deux grosses entreprises ; des projets vont être mis à exécu-

tion sur le Drac inférieur et la Basse-Isère. On peut prévoir ainsi que dans quatre ou cinq ans, 125 000 chevaux-vapeur viendront s'ajouter aux 230 000 qui travaillent déjà à la fin de 1917, de façon à fournir à la région grenobloise un total imposant de plus de 350 000. Et d'autre part on tient à garder sur place, pour des usines de transformation situées en Dauphiné même, celles des forces qui étaient jusque-là exportées vers Lyon, Annonay, Vienne, Saint-Étienne et Roanne. Pour donner à la nouvelle usine électro-métallurgique de Brignoud toute sa puissance, il a fallu s'assurer de la force produite au Rivier-d'Allemont et primitivement destinée à l'exportation ; et lorsque l'usine de cyanamide sera mise en exploitation, les 25 000 chevaux qu'emploiera le groupe de Brignoud devront faire un appel plus large encore aux forces jusque-là employées au loin. Ainsi se précise l'autonomie toujours plus grande de l'industrie dauphinoise.

Cette mainmise sur les forces produites dans les Alpes sera d'autant plus nécessaire que des industriels étrangers les sollicitent de toutes parts pour installer des firmes en pleine région grenobloise. Non seulement les chefs d'entreprise dauphinois garderont les positions conquises pendant la guerre et comptent bien les élargir encore, mais d'autres patrons, éclairés par l'expérience de la guerre, ont résolu et ont déjà commencé de s'installer dans le pays pour profiter de ses avantages. Depuis deux ans les industriels du Nord s'intéressent fort au Dauphiné et commencent à s'y établir, certains parce qu'ils y trouvent une main-d'œuvre féminine et des locaux disponibles, tous parce qu'ils sont séduits par l'emploi de cette force souple, économique, indépendante des transports et des besoins de combustible, qu'est l'énergie de la houille blanche. Dans le textile, les choses sont déjà très avancées, puisque nous avons vu, outre des fabriques de soierie travaillant la laine, des usines nouvelles fondées de toutes pièces par des maisons du Nord ; des contrats nouveaux viennent d'être encore signés pour des créations à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs et à Voiron. Les projets ne sont pas moins nombreux, et parmi eux celui de la firme Hofmann de Paris, tendant à la création d'une importante usine de lainages (filature et tissage) devant occuper 1 500 personnes

et utiliser de 1 000 à 1 200 chevaux-vapeur; de la firme Lelarge de Reims pour une filature de laine cardée; de la firme Galand d'Amiens pour une usine de lainages devant occuper 500 ouvriers; de la firme Huchecorne de Paris, etc. Dans l'industrie chimique, c'est la puissante société des Blanchisseries de Thaon-les-Vosges qui a monté l'usine de Jarrie, où elle compte bien après la guerre faire de la teinturerie et de l'apprêt, précieux appoint pour la nouvelle industrie textile dauphinoise. Enfin la métallurgie elle-même entre en scène. Ses chefs escomptent l'utilisation pour des travaux de paix de tous les chevaux-vapeur actuellement affectés aux fabrications de guerre, et prennent leurs précautions dans ce sens. Un consortium des Aciéries de la Marine, des Forges de Pont-à-Mousson, des Aciéries de Micheville, a acheté Allevard ; les deux premières de ces firmes ont pris des intérêts dans l'usine en construction de la Basse-Isère, et dans les Forces motrices de la Tarentaise. Les hauts-fourneaux de Chasse achètent des terrains au Pont-de-Claix ; leur exemple est suivi par des industriels du Nord qui font la chasse aux terrains disponibles, et adressent des demandes dans ce sens. Il vient de se constituer une société immobilière qui a acheté aux portes de Grenoble, dans la plaine des Granges, près d'un million de mètres carrés destinés à l'établissement d'usines métallurgiques. Des sondages discrets ont été pratiqués par des maisons de Nancy, d'Amiens, de Besançon, de Beaucourt.

Il n'y a donc aucun doute que la capacité industrielle de la région de Grenoble, déjà si fort élargie pendant la guerre, n'aille s'augmenter, à la paix, dans des proportions considérables. Les Dauphinois le savent, et s'y préparent. On se préoccupe du recrutement de la future main-d'œuvre ; on compte beaucoup, à ce propos, sur l'appoint des Italiens, qui ont accoutumé depuis longtemps de fournir à la région d'excellents travailleurs ; on songe à faire un dosage dans la répartition des usines textiles et métallurgiques, de façon que la main-d'œuvre masculine de celles-ci trouve son complément dans le personnel féminin des autres. Enfin on étudie activement les moyens de lutter activement contre le grand obstacle, le seul à vrai dire, que les conditions géographiques locales opposent à tout développement économique : la diffi-

culté des transports. On songe à remanier les voies ferrées donnant l'accès vers Lyon ou vers Paris, et surtout on fait campagne pour la création d'une voie d'eau. Les meilleurs esprits rêvent d'un canal qui longerait la vallée de l'Isère en Grésivaudan, et qui irait se raccorder au Rhône amélioré soit par la cluse de Chambéry et le lac du Bourget, soit par la Basse-Isère et Valence, soit par les deux côtés à la fois. Le jour où ce projet difficile, mais nécessaire, sera réalisé, la région de Grenoble serait pourvue de toutes les armes qu'il lui faut pour soutenir et gagner la bataille économique. N'en doutons pas, elle les aura ; car ses industriels et ses hommes d'affaires ont trop appris à l'école de la guerre pour lâcher prise. A quelque chose malheur est bon ; de la calamité qui s'est abattue sur la France, le Dauphiné a beaucoup appris ; il a su saisir l'occasion qui s'offrait de tendre tous ses muscles, d'exploiter toutes ses ressources, et il sortira de l'épreuve grandi, mieux armé pour travailler à la rénovation française.

RAOUL BLANCHARD

RESTRICTIONS ET RAVITAILLEMENT

EN 1793

A l'heure où les nécessités commandent à tous les Français de se restreindre, à l'heure où la carte de pain est venue définitivement prendre place à côté des cartes de sucre, de charbon et d'essence, déjà instituées depuis plusieurs mois, il peut paraître instructif de jeter un regard en arrière et d'examiner quelles répercussions de même ordre eurent pour nos ancêtres de la Révolution les tragiques événements de 1793. Les conditions économiques n'étaient pas identiques, les Anglais n'étaient pas nos alliés, et les luttes intestines entre Français venaient, terribles, s'ajouter aux dangers de l'extérieur. Malgré tant de différences entre la situation du temps de la Terreur et la situation actuelle, il est curieux de constater que ce sont les mêmes restrictions, les mêmes privations qui furent imposées à la population, les mêmes difficultés de ravitaillement, la même progression de prix pour les denrées de toute nature. Si l'on veut s'en rendre compte, il suffit de parcourir les rapports secrets des agents du ministre de l'Intérieur chargés à cette époque de renseigner les dirigeants sur l'état moral et matériel de Paris et de sa banlieue, d'étudier l'opinion et l'esprit public ; les observations ainsi transmises, qui ont été naguère imprimées [1], présentent le

1. Par M. Pierre Caron pour la Société d'histoire contemporaine (1910-1914). Les originaux sont conservés aux Archives nationales.

plus vif intérêt, et l'on nous saura peut-être gré d'en grouper ici quelques-unes, en choisissant les plus suggestives et les plus adéquates au présent état de choses.

*
* *

Le pain d'abord, le pain qui souvent, sous l'ancien régime déjà, avait donné lieu à des manifestations tumultueuses et à des émeutes locales, aisément explicables dans un pays où il constitue la base indispensable de toute alimentation. Durant l'été de 1793, l'approvisionnement de Paris en farine ne cessa de donner de vives inquiétudes au pouvoir ; on taxa volontiers d'incapacité les administrateurs municipaux des subsistances, qui protestèrent et furent d'ailleurs remplacés ; la visite officielle des magasins avait prouvé que les stocks suffisaient à peine pour les besoins de la capitale pendant quelques jours, et l'agent du ministère écrit (27 août) :

La difficulté d'avoir du pain s'accroît au lieu de diminuer, et s'accroît même à un point inquiétant. Je connais une personne qui n'a pu en obtenir qu'après une station de sept heures devant la porte d'un boulanger, laquelle a commencé dès quatre heures du matin. Il est cependant constant que les cuites sont égales aux besoins puisque, quelque longues que soient les queues, il se trouve que personne n'en manque après la distribution ; c'est donc de la part du peuple une vaine terreur excitée par la malveillance ; il faudrait donc que les patrouilles reçussent l'ordre d'arrêter quiconque, à une heure indue, se trouverait être le premier d'un rassemblement formé à la porte d'un boulanger.

On constate, surtout dans les faubourgs, des murmures d'où pourraient naître des troubles, car le bruit court que le samedi suivant le pain manquera. Ce bruit paraît avoir la malveillance pour origine, car l'observateur ajoute qu'on entrevoit la possibilité de parer à la crise par de nouveaux approvisionnements ; on est persuadé, écrit-il, qu'on ne manque pas de blé, mais seulement de farine ; c'est la main-d'œuvre qui fait défaut pour le battre.

Les craintes se dissipèrent bientôt, puis reparurent à plusieurs reprises au cours de l'automne ; après de fréquents

aléas et quelques courtes paniques, on pouvait affirmer, le 13 décembre, que la solution de la crise était franchement proche :

Nous avons l'espoir que les rassemblements occasionnés par la disette de pain et par la mauvaise distribution qu'on en a faite jusqu'ici cesseront bientôt. On assure qu'on a fait distribuer hier, à chaque boulanger de Paris, un sac de farine de plus qu'il n'avait coutume d'en recevoir. Si ce surplus de livraison de farine a lieu encore quelques jours, par ce fait seul les terreurs paniques sur les subsistances se dissiperont.

Qu'avait-on donc imaginé dans l'intervalle? Le meilleur moyen que l'on avait trouvé pour arrêter l'inquiétude du peuple était l'emploi des cartes pointées : « le recensement est fait dans toutes les sections, chaque chef de famille aura bientôt la sienne; chacun recevra sa ration de pain sans pouvoir empiéter sur celle des autres » ; par cette seule annonce furent déjoués les projets de ceux qui s'ingéniaient à semer des alarmes dans la question des subsistances.

Une circulaire de la commission des subsistances prescrit de ne fabriquer qu'une seule espèce de pain, sans qu'il fût question d'un prix de vente uniforme. Aussi les boulangers ne craignent-ils pas d'abuser de la situation, et l'on constate des différences de prix dans diverses localités de la périphérie, et aussi des différences de qualité. Quelques-uns le livrent « excessivement mauvais » ; les plaintes à ce sujet apparaissent de plus en plus fréquentes ; on affirme que les farines sont mélangées, et que « les pâtissiers ont la fleur et les boulangers le son » ; on insinue que l'on a « impunément mêlé des farines d'orge avec des farines blanches », et que les magasins recélaient des farines gâtées ; enfin certains boulangers ont été bien coupables de tenir en réserve des pains de qualité supérieure à ceux qu'ils mettaient en vente : l'un d'eux, Gomot, paya de la vie cette conduite antipatriotique.

Lorsqu'après l'établissement de la taxe, on accorda aux boulangers une indemnité basée sur la différence entre le taux et la taxe (12 sols le pain de 4 livres) et le prix effectif des farines, certains personnages peu scrupuleux ont fait des gains scandaleux, vendant 100, puis 140 et même 150 livres

pièce des sacs de farine qui leur avaient coûté 65 livres quelques mois plus tôt. L'indemnité à accorder aux boulangers monte à plus de 15 millions. En outre, on ne saurait trop surveiller de près les boulangers, beaucoup d'entre eux passant la farine au tamis de soie pour la vendre ensuite aux pâtissiers; et l'on souhaiterait, écrit l'un des agents, qu'il fût défendu à ces derniers, au moins pendant quelque temps, de faire ou de vendre aucune espèce de pâtisserie. Quant au cultivateur des environs de Paris, il calcule, nous dit-on, et nous pouvons nous en douter. « S'il trouve que les grains lui coûtent plus qu'il ne les vend, nulle autorité ne pourra l'engager à en continuer la culture. Qu'on y prenne garde, c'est l'intérêt majeur de la société. »

A la fin de l'année, la situation s'est sensiblement améliorée.

Chaque citoyen, assuré de trouver du pain avec sa carte, loin de chercher à faire une ample provision, attend tranquillement que son dernier morceau soit fini pour en aller chercher d'autre ; aussi l'expérience prouve que, loin qu'il faille, comme on le prétendait, fournir aux boulangers plus de farine qu'à l'ordinaire, il ne s'en fait pas, à beaucoup près, la même consommation qu'auparavant, parce qu'on ne va chercher du pain que lorsqu'on n'en a plus.

Si l'on ne se plaint plus guère de la rareté, par contre on se plaint toujours de la mauvaise qualité qui, d'après un rapport du 1er janvier 1794, « occasionne des douleurs inouïes dans les entrailles, accompagnées de fièvre, qui peuvent se transformer en une maladie très sérieuse ».

Mais alors que le pain ne manquait plus, une autre disette commençait à se faire sentir : celle du lait. Beaucoup de producteurs de lait avaient vendu leurs vaches aux bouchers, faute de pouvoir les nourrir, et l'on prévoyait que, lorsqu'une partie des vaches qui fournissent Paris de lait seraient mangées, les mères de famille se trouveraient dans un cruel embarras pour leurs petits enfants : il fallait au plus tôt y porter remède.

D'ailleurs la cherté des denrées accessoires et de première nécessité lasse furieusement le peuple (rapport du 11 septembre); il se laisse aller à de sévères jugements, à des menaces

contre ceux qu'il appelle des accapareurs, puis, le premier moment passé, il abjure son ressentiment. La conduite des bouchers est particulièrement vexatoire ; ils mettent plusieurs prix à leurs viandes, fixent la première qualité à 24 ou 26 sols, et vous injurient si vous leur faites quelques représentations : c'est à prendre ou à laisser. L'insolence chez eux s'ajoute à la cupidité. Partout on n'entend que plaintes à leur sujet : les citoyens les accusent d'être les sangsues du peuple, et de répondre malhonnêtement aux malheureux qui n'ont pas le moyen de leur acheter plus d'une livre de viande ; ils en donnent souvent presque la moitié en « réjouissance », et, depuis la loi du maximum, ils ont encore augmenté la proportion des déchets : le 1er janvier 1794, beaucoup d'entre eux ont fermé boutique sous le prétexte qu'ils n'ont plus rien à vendre, et annoncent que les prix iront encore en augmentant. Quant aux garçons bouchers, ils exigent un pourboire triple ou quadruple de celui qu'ils recevaient autrefois. En même temps le porc vient à manquer aux Halles, et le peu que les charcutiers peuvent se procurer est vendu à raison de 24 sols la livre, alors que la taxe le cote à 14 sols. Les dindes, qui valaient 5 livres, se paient 15 livres, puis 25 ; les chapons, 20 livres couramment. Au surplus la volaille se raréfie, faute de grains pour la nourrir.

On envisagea à plusieurs reprises, pour la distribution de la viande, une carte semblable à celle qu'on avait établie pour le pain, mais le remède était insuffisant, et il apparaissait indispensable de remonter à la source du mal pour trouver les moyens d'y parer. L'opinion publique semblait pencher plutôt pour l'institution du « carême civique », comme on disait alors. Ce carême, eût-il duré deux ou trois mois, ne pouvait suffire à rétablir l'abondance, pareil délai ne permettant pas à un veau de parvenir à maturité. D'aucuns préconisaient, pour combattre la disette, les jours sans viande, à raison de quatre ou cinq par décade ; mais la difficulté de trouver des denrées de remplacement à un prix raisonnable, même des légumes secs et des pommes de terre (dont la culture fut spécialement recommandée par une circulaire du 31 décembre) fit ajourner indéfiniment le projet. Il fallait veiller cependant pour l'avenir, car il n'en est pas des bestiaux comme du blé :

une bonne récolte et une sage économie dans la distribution du pain suffisent pour réparer une disette causée par une mauvaise année, des manœuvres coupables, ou une indolente administration; mais, lorsque le déficit porte sur le bétail, il faut des années pour le faire cesser; il faut prévoir de longue date et ne pas compter sur des secours que l'empire des circonstances peut rendre chimériques.

Le 13 septembre, on note que les marchés de la capitale ont reçu, contrairement à l'habitude, beaucoup de poisson et de marée, mais cette abondance n'a pas empêché que cette marchandise n'ait été vendue fort cher. Une carpe, qu'on achetait autrefois au prix de 2 livres, s'est payée jusqu'à 10 livres. A la même époque, les pommes de terre sont vendues jusqu'à 6 livres le boisseau, et l'on cotait le beurre salé 28 sols, le beurre frais 36 sols (puis 48 en décembre), le sucre 5 livres 10 sols, le café 4 livres 10 sols et 5 livres, les haricots secs 1 livre le litron, les lentilles 1 livre 4 sols, les œufs 2 livres 10 sols le quarteron (les 25), puis 4 livres 10 sols et 5 livres en décembre. On demande 12 sols d'une botte de navets, vendue ordinairement 2 sols ; une seule carotte vaut 4 sols. Mais ces prix sont susceptibles de constantes modifications : il arrive que ce que l'on paie 5 sols à midi se vend 10 sols à une heure. Les alternatives se constatent surtout pour le sucre. Si l'on va en chercher chez les épiciers de la rue des Lombards, ils déclarent n'en pas avoir et répondent de la manière la plus impertinente. La disette assez fréquente de cette marchandise provient surtout, semble-t-il, des accaparements. Un jour de septembre, on découvrit, près de la Pitié, un magasin où étaient entassés, en quantité, du sel, du sucre et d'autres denrées à l'usage des besoins communs de la vie. Dans les groupes, sur les places publiques, dans les cafés, il est fréquemment question de ces accapareurs qu'on désigne à la vindicte populaire. On s'étonne aussi de ce que l'absence de sucre ne se fasse sentir que chez les épiciers, tandis que les limonadiers et confiseurs n'en manquent pas. On critique violemment les citoyens qui font des approvisionnements considérables de toutes sortes de marchandises, à quelque prix que ce soit : les épiciers déclarent qu'ils n'ont jamais tant vendu.

La municipalité d'Orléans avait fixé le prix maximum du

sucre en pains de première qualité à 30 sols la livre. Dès lors les raffineurs ne firent plus fabriquer de cette sorte de sucre, et préférèrent le vendre brut, au prix de 20 sols la livre en gros et 24 sols au détail. L'observateur fait à ce propos les curieuses remarques suivantes, qui valent d'être reproduites intégralement :

Beaucoup de personnes, et surtout beaucoup de femmes, accoutumées depuis longtemps aux délicatesses de la vie, se plaignent du parti qu'ont pris les raffineurs ; elles regrettent le sucre fin, qui flattait le goût et la vue plus agréablement que celui dont elles sont obligées de faire usage ; elles montrent de la répugnance à se servir de celui-ci. Les plaintes et les murmures de ces gens trop délicats me paraissent hors de saison. Ce n'est pas dans ce moment où les sucres sont rares, même dans nos colonies, où l'importation de cette denrée est très difficile et très coûteuse, qu'on doit faire le renchéri sur les qualités du sucre. Loin de blâmer les raffineurs du parti qu'ils ont pris de vendre leurs sucres bruts plutôt que raffinés, les bons républicains y applaudissent ; ils trouvent que cette mesure procure un double avantage : celui du public et celui du raffineur. Il faut deux livres de sucre brut pour en faire une de raffiné ; mais une livre de sucre en pain n'équivaut pas dans l'usage à deux livres de cassonade. Le sucre brut fournira donc plus à la consommation que le sucre fin, et c'est un avantage précieux dans la rareté de cette matière. D'un autre côté, le raffineur trouve un avantage ou un moindre désavantage à vendre deux livres de sucre brut au lieu d'une livre de sucre raffiné. Deux livres du premier vendu en gros lui produisent 40 sols, en détail 46 ou 48 sols. Or le sucre brut lui revient, porté à Orléans, 40 sols la livre. En le vendant en pain, il perd donc, outre les frais de fabrication, 10 sols pour livre de son capital ; mais, s'il le vend en brut, il retire à peu près ses avances, ou même il fait quelque petit gain s'il le détaille. J'ai fait voir déjà que le maximum du prix des sucres était beaucoup trop bas comparativement à ce qu'il coûte rendu en France, et la nécessité de réformer cet article de la taxe pour encourager le commerçant à nous approvisionner de cette denrée. Jusqu'à ce changement désiré, il est avantageux qu'on cesse de raffiner les sucres, puisque les cassonades fournissent à la consommation plus que les sucres raffinés.

Des épiciers malhonnêtes se refusent à donner de la cassonade sans café, quelque bonne raison qu'on leur puisse fournir, et ils ont l'impudence de dire que sous peu il n'y aura plus de marchandises à Paris.

Toutes les autres denrées ont subi le même mouvement

ascensionnel. Le peuple fait souvent sa nourriture de légumes, tels que choux, haricots, dont les prix sont devenus inabordables : un chou se vend couramment de 12 à 15 sols; tous les légumes sont très rares dès l'approche de l'hiver. Il est avéré que la malveillance y entre pour une grande part, car les paysans en conviennent eux-mêmes et avouent ne pas tenir à apporter leurs marchandises à Paris, de peur d'être pillés, prétendent-ils, mais en réalité parce qu'ils ne veulent pas se soumettre à la taxe, qu'ils jugent trop basse.

Un rapport rédigé le 17 octobre sur la situation de Paris le dénonce nettement ; les marchés deviennent de jour en jour beaucoup moins fournis, et l'une des causes de cette raréfaction de la marchandise vient de ce que le paysan, depuis l'établissement de la taxe (29 septembre), ne fait plus sur les légumes les gains considérables qu'il faisait autrefois, et il ne les apporte plus aux marchés que lorsqu'il craint de les voir se gâter ou qu'il est gêné de leur surabondance. En outre, cette raréfaction cessera le jour où les riches cesseront d'offrir à la cupidité du cultivateur une indécente augmentation de bénéfice, en achetant à n'importe quel taux.

On dénonce une autre classe de citoyens, plus dangereuse encore parce qu'elle arrête le libre cours de la loi du maximum ; ce sont ceux que l'on nomme les courtiers de change.

Dans l'épicerie, on assure que ces citoyens font le commerce en dessous, que le sucre se vend jusqu'à 100 sols la livre, l'eau-de-vie jusqu'à 100 sols la pinte, et ainsi de suite sur toutes les marchandises taxées par la loi. Le fait est que, lorsqu'un particulier veut avoir quelque objet compris dans la loi, il n'en peut trouver nulle part. Il serait bien à désirer, déclare l'agent du ministre, que l'on fasse attention à cette classe d'hommes que l'on nomme courtiers de tout état quelconque, attendu qu'ils nuisent beaucoup dans la société par leur vente clandestine.

La loi du 26 juillet 1793 avait déclaré l'accaparement crime capital. La mesure était jugée nécessaire. Mais des conséquences imprévues en découlèrent bientôt. Un observateur, Grivel, — avocat de profession et le plus intelligent de tous, — en donne les raisons : la loi est trop générale, et il est nécessaire de l'expliquer pour parer aux dangers de voir les commerçants et ravitailleurs en gros suspendre leurs achats

et nuire gravement à l'approvisionnement de la capitale. Si l'on ne prend de promptes mesures, dit-il, on ne tardera pas à manquer de beaucoup de denrées; les commerçants en gros se sont empressés de vendre ce qu'ils détenaient pour éviter les réquisitions, sans remplacer les articles vendus par de nouveaux achats ; il faut d'ailleurs bien se garder de prendre des mesures de rigueur, car, pour tous ceux qui connaissent l'esprit et la marche du commerce, la contrainte ne ferait qu'augmenter la défiance et aboutirait aux plus fâcheux résultats. Le remède serait pire que le mal.

Le savon devint très rare. Le public s'effrayait de le voir à un prix aussi élevé, qui s'explique aisément : le savon est fabriqué avec des huiles grasses et de la soude; or la France fournit très peu d'huiles grasses et peu ou point de soude ; on est obligé de faire venir ces produits de l'étranger, particulièrement d'Italie et d'Espagne, et le commerce avec l'étranger étant interrompu, les fabriques de Marseille, privées de matières premières, en sont réduites à l'inaction. La hausse extraordinaire du prix du savon a suivi celle qu'éprouvent les autres marchandises, et au delà; on entrevoit le moment où il sera impossible de s'en procurer. Le peu que l'on trouve est de mauvaise qualité, composé, disait-on, de drogues qui salissent plus qu'elles ne blanchissent le linge. Est-il donc surprenant que les blanchisseuses jettent les hauts cris, devant payer le savon à raison d'un écu la livre ? D'ailleurs elles savent se rattraper sur la clientèle. En même temps la chandelle suit la même progression.

Le bois de chauffage le plus commun se vend presque aussi cher à Paris que se vendait jadis celui de la première qualité : 36 et 40 livres la voie; à Saint-Denis on en trouve sans doute à meilleur compte, mais encore au-dessus du tarif. Le consommateur, surtout à l'approche de l'hiver, consent à payer, de peur de manquer de combustible. En effet, au mois de janvier, beaucoup de chantiers sont vides et ne se remplissent pas; à peine peut-on, en s'y présentant dès quatre heures du matin, espérer obtenir un numéro d'ordre, et l'on s'estimera heureux si l'on ne perd qu'une journée pour voir arriver son tour. Il se fait même, à cet égard, une espèce de honteux trafic qu'on tolère : des hommes postés aux portes

des chantiers, sans doute par les soins des marchands eux-mêmes, ont les poches pleines de numéros qu'ils distribuent contre argent comptant (jusqu'à 12 livres pièce), selon les circonstances ; le prix du bois se trouve augmenté d'autant par ce nouveau genre de tribut que le marchand lève sur le public apeuré. Avez-vous enfin obtenu qu'on vous livre à domicile cette marchandise si chèrement acquise ? Alors, — nouveau sujet de plainte, — vous vous adressez à un charretier qui vous tient la dragée haute et exige pour une livraison insignifiante un prix excessif, que vous devez accepter, sinon votre bois restera là où vous l'apercevez, entassé dans un coin du chantier presque désert. Le 24 nivôse, parut un arrêté fixant le prix des charrois, du montage et du sciage du bois à brûler, mais, comme il arrive souvent, cette mesure ne satisfit personne. Apprend-on qu'il est arrivé au port Saint-Nicolas un bateau chargé de bois ? Des citoyens s'y précipitent à onze heures du soir ; ceux qui n'arrivent qu'à quatre heures du matin cherchent noise aux premiers occupants, qui ont l'espoir d'être servis les premiers, heureux si le bateau que l'on croyait chargé entièrement de bois n'est pas pour la plus grande partie rempli de cloches ou de métaux destinés à la Monnaie et aux manufactures d'armes. Là comme ailleurs du reste, le favoritisme ne perd pas ses droits. Les préposés à la distribution manifestent plus ou moins ostensiblement leurs préférences. L'un d'eux dit à un citoyen : « Venez demain à telle heure, et vous serez servi de suite. » Une citoyenne ayant entendu ces mots demande alors qu'on ait pour elle les mêmes égards : « Allez, lui répond-on, c'est impossible. — Mais cela se peut bien pour la personne qui sort d'ici ? — Allez, vous dis-je, et n'insistez pas, c'est un député. »

Même difficulté pour le charbon de bois, accaparé par les traiteurs et restaurateurs qui le reçoivent la nuit. Aussi le paie-t-on 20 sols le boisseau, alors que de tout temps il n'en a valu que 9. Le charbon de terre manque parfois, et la fabrication des armes est menacée d'être arrêtée si l'on n'y veille avec prudence ; la cherté de ce combustible est d'ailleurs extrême : ce qui valait 40 livres est monté à 200, et en outre on est fort rançonné pour le transport. On eut recours

à la taxe (décret du 19 août 1793), ce qui eut le don d'exaspérer les marchands et ceux-ci, au lieu de faire bonne mesure comme autrefois, ils la donnent si juste qu'il y manque toujours quelques boisseaux. Un agent constate que les charbonniers ne négligent aucune vexation envers les citoyens de toutes classes. De-ci, de-là, il y a bien des rumeurs, des violences, des rixes, par exemple les jours où quelque voiture arrivée par les faubourgs est prise d'assaut et enlevée de force par les plus hardis ; mais ces faits demeurent localisés.

On manque de clous. Les cordonniers s'en plaignent amèrement. Mais là encore on peut croire à des manœuvres déloyales. Un sieur Dominé, marchand cloutier, demeurant rue Aubry-le-Boucher, est dénoncé pour en posséder un stock très considérable et n'en délivrer qu'aux clients qui lui plaisent. Quant au cuir, autre matière à spéculation, il est monté à un taux presque inabordable ; la douzaine de peaux de veau, qui se vendait couramment encore 120 livres en octobre, atteint 300 livres à la fin de décembre ; les corroyeurs se lamentent ; les cordonniers maudissent le décret du 15 nivôse sur la confection des souliers, qui interdit la fabrication des veaux anglais, cette marchandise de luxe n'étant pas comprise dans la loi du maximum ; on réserve toutes les disponibilités pour assurer le nécessaire aux défenseurs de la patrie. Aussi se plaint-on vivement de voir circuler dans les rues quantité d'hommes en bottes, et réclame-t-on des mesures pour supprimer le port de cette chaussure. Les souliers ordinaires sont vendus 15 livres la paire, et ils sont introuvables à certains moments. Un membre du Conseil général de la Commune, fort sérieusement, alla jusqu'à proposer de rendre le port des sabots obligatoire à Paris ; on se contenta de décider que les bons citoyens seraient invités à économiser les souliers, partie essentielle de la fourniture des armées, « en portant des sabots autant que possible ».

En toute matière, les marchands augmentent continuellement leurs prix, suivant leurs caprices, affirme un observateur dans son rapport du 31 décembre. Il en est ainsi pour la toile à chemise, pour toute la bonneterie, pour les toiles peintes ; pour le vin, qui a passé en quelques jours de 12 à 20 sols la bouteille ; pour le cidre, dont le prix à crû dans les

mêmes proportions ; pour les filasses, accaparées par des individus tarés qui sont arrêtés, puis relâchés presque aussitôt ; pour les suifs, qui ont disparu du marché à peu près complètement. Aussi le peuple ne cesse-t-il de crier à l'injustice, de se répandre en invectives contre la cupidité marchande, d'affirmer hautement que l'on protège les scélérats. « Les marchands, dit-on, se moquent de la loi ; ils vendent tout ce qu'ils veulent, et dénaturent leurs marchandises. » La qualité des huiles de table et du vin est particulièrement mauvaise, au point de présenter le « maximum de l'insalubrité ». Si quelque citoyen ose se plaindre des mauvaises denrées qu'on lui vend, le marchand lui répond : « Tant pis ! Que sera-ce dans un mois ? Vous n'en aurez plus, car tout sera réquisitionné pour les troupes et pour les hôpitaux. »

Le prix des meubles a considérablement augmenté, malgré les nombreuses ventes effectuées par les émigrés ou pour leur compte. Paris est rempli d'acheteurs et d'agents louches dont la spéculation est l'unique moyen d'existence, et l'on voit de tous côtés s'ouvrir des magasins de meubles, installés par des gens qui n'en ont jamais fait le commerce et qui s'entendent avec les commissaires priseurs pour augmenter leurs scandaleux bénéfices. Dans maint endroit de la capitale s'organisent des ventes improvisées par trois ou quatre associés qui, devant un public naïf, font mettre enchère sur enchère par des compères auxquels ils donnent 3 livres pour la journée ; le badaud se laisse prendre et paye la marchandise qui le séduit au double ou au triple de sa valeur.

Rare aussi est la menue monnaie, accaparée par certains boutiquiers, comme cet épicier de la rue Saint-Denis, près de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui en détient, à ce que l'on assure, pour 3 000 livres, et qui fait le change des billets moyennant un fort escompte. Les marchands de comestibles, boulangers, limonadiers, reçoivent assez communément des gros sols pour appoint, et rendent en échange des bons en carton imprimés de un ou de deux sols, — le timbre-poste sous enveloppe n'était pas encore inventé ! — D'autre part, on raconte que chaque jour il sort de Paris des sommes considérables en numéraire ; de soi-disant négociants, prétextant un voyage d'affaires à Paris, les emportent vers des desti-

nations inconnues, en Vendée d'après quelques-uns; mais surtout ce sont les gens de la campagne qui s'en retournent chez eux les poches pleines de petite monnaie, qu'ils ne rendront qu'à bon escient ou point du tout. La vérité est que l'on ne voit plus d'argent et que l'or se paye follement cher. Aussi est-on inondé de billets de toutes formes et de toutes couleurs. Le moyen proposé pour remédier à cette disette du numéraire est de démonétiser toute pièce à l'effigie du feu roi.

Faut-il ajouter une dernière observation ? Au début de janvier 1794, les petits débitants de tabac éprouvent beaucoup de peine à avoir dans leurs magasins du tabac à fumer, et on ne leur en accorde qu'une livre à la fois : encore faut-il être reconnu détaillant et faire quatre à cinq heures de queue dans les grands bureaux de distribution en attendant patiemment son tour. Débitants et clients murmurent à l'envi.

Quant au papier, il faut le ménager. La commission des subsistances a adressé le 9 frimaire une circulaire aux patriotes pour les inviter à en restreindre la consommation ; elle l'a fait afficher sur les murs de Paris, insérer dans les journaux, placarder chez les imprimeurs, libraires, hommes d'affaires, et une circulaire dans la même sens a été expédiée dans les départements. On y est invité « à ne plus se permettre l'usage des feuilles doubles en blanc, à préférer pour l'impression le format in-8, à ne plus mettre d'enveloppes aux lettres simples, enfin à recueillir et conserver les papiers inutiles pour les convertir en gris ou blanc ». L'effet de cet avis a été celui de toutes les mesures qui semblent annoncer l'appréhension d'une disette ; il a fait renchérir le papier et l'a raréfié sur le marché. « La carré bleu à afficher, que l'on se procurait aisément à 13 livres la rame, vaut aujourd'hui 16 à 17 livres ; le carré blanc ordinaire, de 16 à 17 livres, est monté à 20 et 22. Il en est de même des autres sortes à proportion. » Un rapport fort détaillé de l'agent Siret, imprimeur lui-même, essaie d'expliquer cette progression, relativement minime si l'on en juge par nos cours actuels, et l'on y lit notamment :

Il ne faut point imputer la cherté de cette marchandise à sa rareté. Le papier n'est point rare, il ne manque point ; il n'est même pas pos-

sible qu'il manque. Il y en aurait en abondance si les citoyens qui en font le commerce n'eussent été effrayés et découragés par la défiance que les malveillants ont semée dans l'esprit du public contre les commerçants en général ; il n'en est pas du papier comme des autres marchandises ; toutes les saisons ne sont pas propres à le recueillir. Depuis brumaire jusqu'à la fin de pluviôse, il sèche lentement et difficilement, le transport en est peu praticable à cause des pluies et des mauvais chemins. Il faut donc s'en approvisionner dans le printemps et l'été ; mais cette marchandise, à cause de son volume, exige des magasins considérables, et la crainte de passer pour des accapareurs a arrêté les citoyens qui s'occupaient de ce genre de spéculation ; ainsi la disette, si elle se fait sentir, n'est qu'apparente et momentanée : on la fera cesser quand on voudra.

L'optimisme de cet observateur n'est pas unanimement partagé. Il est avéré cependant que la crise des transports a été l'une des causes des difficultés de l'approvisionnement. Ainsi Morlaix regorge de sucre (500 caisses de 1 500 à 1 800 livres chacune), de ballots de café et de coton, le tout provenant de cargaisons prises sur les navires ennemis; mais le défaut de voitures a obligé de laisser ces marchandises emmagasinées à Morlaix. Des vins achetés aux environs de Bordeaux, qui devaient être débarqués à Rouen, ont dû par suite des événements changer de destination ; ils sont arrivés à Nantes et y stationnent depuis plus de six mois sans qu'on puisse songer à leur faire remonter la Loire qui n'est pas navigable pendant la saison d'été. Les mêmes négociants ont acheté à La Rochelle un certain nombre de fûts d'eau-de-vie qui auraient dû leur parvenir par la même voie et qui restent en magasin sans pouvoir être transportés ni par mer, ni par terre.

Une autre cause est la réquisition, qui a sévi partout et qui fait dire à l'un des agents du ministre : elle équivaut en quelque sorte à une interdiction de commerce, interrompt tout approvisionnement nécessaire, et aura pour conséquence, si l'on n'y remédie, de priver absolument Paris de tous les objets indispensables à sa consommation ; car Paris, qui consomme beaucoup et ne récolte pas, ne peut subsister que par tout ce que l'on envoie des quatre coins de la France. On doit donc appui et protection aux citoyens qui s'occupent

à amasser et à faire venir de loin des provisions à destination de la capitale[1].

Paris n'en demeure pas moins, dans ces heures difficiles, « le foyer du véritable patriotisme, le centre des bons citoyens, le temple de la Liberté et de l'Egalité ». Qu'on dise au peuple la vérité, qu'on lui fasse connaître exactement ce dont il peut disposer, alors il se contentera sans murmurer et fera son devoir comme le soldat ; qu'on lui fasse comprendre qu'il peut remplacer le pain par le riz, dont il existe des stocks importants et dont il refuse de faire sa nourriture, jusqu'à ce qu'il soit possible d'alimenter la capitale par de nouveaux approvisionnements.

Mais Paris est choqué de voir des ouvriers, attablés dans les cabarets, étaler des portefeuilles bien garnis sur les tables, et des femmes se promener dans les rues en arborant des camées au cou et des bracelets d'or aux bras ; en passant près de ces nouveaux riches, on entend des réflexions suggestives : « Elle a bien le moyen de se parer, quand il n'y a qu'à fabriquer. Son homme, qui n'avait pas le sol il y a quelque temps, est actuellement un milord. » Paris se scandalise de ce que, au milieu des dangers dont la patrie est menacée, tant de gens fréquentent les spectacles, insultant en quelque sorte à la douleur publique ; Paris se plaint des vexations des cochers et du prix exorbitant des voitures ; de la fâcheuse malpropreté des rues ; des faux bruits et des propos alarmistes que d'aucuns s'obstinent à répandre. On réclame une surveillance active pour traquer des gens mal intentionnés et peut-être soudoyés par l'ennemi, qui, liant facilement conversation dans les groupes, profitent de la moindre occasion pour répandre dans la population une funeste contagion et tenter d'affaiblir la confiance par tous les moyens. Une fermentation en apparence inoffensive a tôt fait de dégénérer en émeute.

En réalité, on constate qu'à Paris le calme règne, et l'esprit excellent qui anime le peuple a déconcerté les malveillants. « Lorsque le Français est devant l'ennemi, quelle que soit

1. Pour améliorer la situation, un décret parut le 16 septembre 1793 qui prescrivit de pourvoir à la culture des terres négligées par leurs propriétaires ou abandonnées pour quelque cause que ce soit.

son opinion politique, il oublie tout et ne songe qu'à se battre », écrit un journaliste révolutionnaire à la date du 23 septembre 1793, et l'agent du ministre ajoute après l'avoir cité : « Cette assertion est généralement vraie, mais il ne faut pas qu'elle nous endorme dans une fâcheuse sécurité. »

*
* *

Le lecteur aura vite fait les rapprochements qui s'imposent avec la présente période de notre histoire, sans qu'il soit besoin d'insister. On a beaucoup parlé de famine en 1793; on a beaucoup exagéré. Assurément la situation fut à certains moment critique, les mesures prises ne furent pas toutes heureuses, les méthodes employées plus d'une fois modifiées. Les Parisiens se virent privés de diverses marchandises pendant quelques jours et sur le point d'être privés de beaucoup d'autres. Ils furent surtout la proie des agioteurs et des accapareurs, les victimes de l'égoïsme des paysans, chez qui les perquisitions ordonnées furent très superficielles et qui sacrifièrent trop volontiers l'intérêt général à leur intérêt particulier. Lorsque l'abondance reparut, au bout de quelques mois, il y eut encore des manœuvres suspectes pour affoler la population et alarmer les esprits faibles, en leur faisant croire que l'amélioration ne durerait pas. Ces déplorables prédictions ne se vérifièrent pas. Longtemps encore les denrées continuèrent à être offertes à des prix anormaux par des négociants insatiables, et l'on entendit longtemps encore le public récriminer contre les vexations et les abus des marchands, qui vendaient de la cendre pour du poivre, de la terre apprêtée pour de la cassonade, du lait « qui était presque de l'eau pure », et du vin « qui ressemblait plus à de l'encre qu'à du vin » ; car tout est cher et tout ce qui est susceptible d'être frelaté l'est. Du moins le ravitaillement fonctionnera dans des conditions régulières ; le pain, la viande et les objets de première nécessité ne manqueront plus.

Il faut dire d'ailleurs que tous les citoyens n'ont pas également souffert.

Si les besoins factices dont les classes de la société les plus riches ont l'habitude jettent dans le malaise nombre de personnes et de

familles à qui jamais rien n'avait manqué, beaucoup d'autres, et particulièrement les ouvriers et les gens salariés, qui n'avaient pas l'usage des douceurs de la vie comme les autres, ne sentent pas comme eux l'incommodité de ces privations.

L'ouvrage n'a jamais manqué, et l'ouvrier a gagné 20 et 24 livres par journée de travail, alors qu'il n'en touchait que 4 ou 5 auparavant. Les objets de première nécessité, comme le pain, ont fort peu augmenté de prix, tandis que les salaires étaient triplés et quadruplés. Dans les marchés, particulièrement au comptoir des volailles, ce sont les femmes des ouvriers qui s'offrent les plus belles pièces et qui regardent le moins à la dépense. Le bourgeois, par contre, ne peut soutenir la concurrence et retourne souvent chez lui sans avoir rien acheté. Il maugrée, mais accepte les conséquences économiques des événements.

Ces réflexions de l'agent Grivel ne datent pas de 1918, ainsi qu'on serait tenté de le croire ; elles ont été écrites en 1793.

HENRI STEIN

UNE ARTÈRE SUD-EUROPÉENNE

Puisque la préparation de l'« après-guerre » donne lieu à des études de tout genre et à des échanges de vues entre gouvernements alliés ; et puisque le président des États-Unis, en parlant de la liberté des mers, a rappelé opportunément le prix de la liberté dans l'économie de la circulation internationale, il peut être opportun de revenir à grands traits sur une question de chemins de fer dont la stagnation n'était due qu'à l'état politique antérieur à 1914, et dont la solution s'impose après la victoire.

Avant la guerre, la presque totalité des voyageurs et du transit des marchandises qui échappaient à la voie maritime empruntaient, entre la France et la péninsule balkanique, le réseau de l'Europe centrale. L'itinéraire suivi par l'*Orient-express*, notamment, après avoir franchi la frontière allemande à Deutsch-Avricourt, traversait la Haute-Alsace et la Forêt-Noire, suivait la vallée du Danube par Ulm, Munich, Vienne et Budapest, et bifurquait, à partir de ce dernier point, sur Bucarest (via Orsova) et sur Constantinople (via Belgrade-Sofia). Il semblait alors que ce tracé non seulement fût le plus naturel, mais — par des raisons techniques, économiques, politiques surtout peut-être — défiât la concurrence [1].

Ce dogme toutefois commença à être discuté pendant le percement du Simplon (1900-1906). Les controverses ardentes auxquelles donna lieu l'étude de voies d'accès de France vers ce nouveau passage, la lutte épique qui se poursuivit pendant plusieurs années entre partisans du tracé Frasnes-Vallorbes,

1. Voir la carte à la fin de l'article.

de la Faucille et du Loetschberg, firent jaillir quelque lumière sur certains grands problèmes de communications internationales, jusqu'alors inexplorés ou arbitrairement préjugés. On s'aperçut que le nouveau tunnel n'offrait pas un intérêt restreint aux relations entre la France, la Suisse et l'Italie, et qu'il ouvrait, en raccourcissant d'une centaine de kilomètres la distance de Paris à Milan, la perspective d'une « route d'Orient » inédite. On releva, en effet, que les plaines du Pô et de la Save, allongées parallèlement à la Méditerranée et séparées par le seul relief du Carso, mènent à Belgrade aussi bien que la vallée du moyen Danube ; qu'au surplus Belgrade et Milan étaient déjà reliées par une série de lignes isolément affectées à des services importants ; et que la question se réduisait, en somme, à soumettre ces lignes, moyennant le bon vouloir des gouvernements compétents, à une exploitation homogène et intensive.

L'examen approfondi de cet intéressant sujet amena à reconnaître qu'entre la route d'Allemagne et celle d'Italie, l'avantage, au point de vue de la distance kilométrique brute, appartenait sans conteste à la seconde, même sans tenir compte des améliorations que les tracés projetés entre la frontière française et le Simplon devaient encore lui procurer. Les tableaux suivants, basés sur l'état du réseau international en 1906, rendent compte de cette différence.

ITINÉRAIRE DE L'« ORIENT-EXPRESS »

(*Sur Belgrade et Constantinople.*)

	Kilom.
Paris-Strasbourg	503
Strasbourg-Karlsruhe	98
Karlsruhe-Stuttgart	93
Stuttgart-Ulm	94
Ulm-Munich	147
Munich-Linz	279
Linz-Vienne	189
Vienne-Ceinture	13
Vienne-Marchegg	50
Marchegg-Budapest	232
Budapest-Mariatheresiopel	175
Mariatheresiopel-Indja	135
Indja-Belgrade	49
	2 057

ITINÉRAIRE PROJETÉ EN 1906

Parcours	Exploitants	Distances
		Kilom.
Paris-Pontarlier.....	Compagnie P.-L.-M.....	455
Pontarlier-Domodossola.	Chemins de fer fédéraux	263
Domodossola-Milan.....	Chemins de fer italiens.....	123
Milan-Mestre (Venise)...	—	256
Mestre-Cervignano.....	—	102
Cervignano-Monfalcone.	*Staatsbahnen* autrichiens.....	17
Monfalcone-Nabresina (Trieste).....	Compagnie *Südbahn*.....	16
Nabresina-Steinbruck...	—	193
Steinbruck-Agram	*Südbahn* et État hongrois....	276
Agram-Brod.....	Chemin de fer État hongrois...	204
Brod-Vinkovce.....	— ...	66
Vinkovce-Indja.....	— ...	116
Indja-Belgrade.....	État hongrois et État serbe...	49
		1 936

On objectait, il est vrai, la supériorité des profils de l'ancien itinéraire. Mais on répondait avec raison qu'en deçà de Milan les conditions d'accès du Simplon seraient promptement améliorées : de fait cette amélioration est aujourd'hui acquise, nous dirons plus tard dans quelle mesure, par la construction presque simultanée du Loetschberg et du raccourci de Frasnes à Vallorbes. Au delà de Milan, et notamment sur le territoire croate-hongrois, si des doublements ou des corrections étaient reconnus nécessaires sur certaines sections, le but économique ne justifiait-il pas qu'on y procédât? Un point certain, en tous cas, qui ressortait à la lecture la plus superficielle des indicateurs, c'est que, dès cette époque, toutes les sections constitutives de cette artère de près de 2 000 kilomètres, sauf celle de Steinbruck à Agram (76 km.), étaient déjà parcourues par des express (Paris-Milan, Milan-Venise, Venise-Trieste, Trieste-Steinbruck-Vienne, Agram-Belgrade).

***

Que le projet fût redevable à son économie générale et aux circonstances d'une saveur politique intéressante, on le conçoit sans peine.

A cette époque, l'Italie, déjà fort attentive aux menées de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans, se préoccupait du rôle que cette puissance paraissait, de pleine connivence avec l'Allemagne, réserver au port de Salonique. Le raccordement projeté de Salonique aux lignes de Bosnie, par Uskub et le Sandjak de Novi-Bazar, laissait appréhender que les Empires du centre s'ouvrissent en propre une route vers Suez, de façon à déborder la péninsule italique et à lui ravir les avantages qu'elle tient de la tradition comme de la nature. La perspective d'un détournement de la *Malle des Indes*, au détriment de Brindisi, trouvait nos voisins fort sensibles.

Quant aux communications par voie ferrée avec les Balkans, il suffisait qu'un Italien consultât l'*Orario* de cette époque pour se rendre compte que l'unique itinéraire praticable, entre son pays et les capitales roumaine, bulgare, turque et même serbe, passait par Vienne et Budapest. La route de Croatie, beaucoup plus courte, était savamment barrée au moyen de toutes les fascines (absence de billets directs, de correspondances, de trains confortables, etc.), que les administrations de chemins de fer savent, à l'occasion, opposer aux voyageurs. Devant les esprits avertis des choses de la politique, cette servitude de *détour*, monstrueuse à vue de carte, pouvait passer pour un des symboles de la sollicitude de l'Autriche à éloigner les Italiens de la péninsule balkanique. Du même coup elle détournait ses sujets slaves de nouer avec eux des rapports de voisinage et d'affaires.

L'Italie ne pouvait donc manquer d'être sympathique à une tentative de décentralisation « ferroviaire », dont le succès eût favorisé ses intérêts de transit, au même degré que sa pénétration commerciale dans les Balkans.

Pendant les années 1905 et 1906, la Cour de Vienne et les Hongrois étaient — au moins selon les apparences — en état de conflit aigu. C'était le temps où ceux-ci dénonçaient comme un attentat aux institutions européennes l'inconstitutionnalité du cabinet Fejervary ; où M. Pazmandy et autres augures, renforcés par les courtiers subalternes en affaires, en littérature ou en politique, que la Hongrie sût toujours mettre au service de ses intérêts, quémandaient dans diverses capitales,

mais surtout à Paris, la bienveillance de la presse et de l'opinion pour « la chevaleresque nation magyare ». A Fejervary succéda le cabinet Weckerlé. Il arborait, celui-là, avec le nom de Kossuth au ministère du Commerce, un reste de cocarde de 1848, si jaloux même de réintégrer dans la politique les principes de liberté et d'égalité fraternelle qu'il parut un instant tendre la main aux Croates, et, dans tous les cas, leur donna cette illusion. Les circonstances politiques semblaient donc favorables à une initiative qui, tout en réalisant un progrès dans le régime des communications trans-européennes, s'adaptait merveilleusement aux velléités d'émancipation de la Hongrie, supposées sincères, dotait ce pays d'une ligne indépendante vers l'Italie et l'Occident, et en associait la partie méridionale aux avantages du transit vers Belgrade et Constantinople.

En Autriche même, la Compagnie de la *Südbahn*, dont l'exploitation causait déjà les plus amères déceptions à ses obligataires, et qui eût participé, au *prorata* de près de 300 kilomètres (entre Monfalcone, proche de la frontière italienne, et Rann, frontière de la Croatie) au trafic de l'artère envisagée, en trouvait le projet selon son goût. Elle faisait écrire par le *Neues Wiener Journal* : « Une bonne communication entre la France du Sud-Est, par l'Italie, le littoral autrichien et la Croatie, avec la région des Balkans, apparaît d'une nécessité indéniable : on n'y a certainement pas jusqu'ici prêté assez d'attention. »

Tel était aussi l'avis, à plus forte raison, en France, en Angleterre, en Suisse, en Italie, en Croatie, en Serbie, de la haute presse, de revues techniques, de sociétés et de Congrès scientifiques. A Londres, le *Times* et la *Société royale de Géographie* avaient pris l'idée sous leur patronage [1]. La plupart des grands organes français lui étaient acquis. Elle avait l'appui, cela va de soi, de la politique toujours avertie du Palais Farnèse. Elle fut répandue par la *Societa geografica italiana*, popularisée par le *Corriere della Sera*, la *Tribuna* et presque tous les grands quotidiens d'Italie. Les Chambres de commerce de Paris (21 mars 1906), Bruxelles, Dijon, Genève,

1. Sir Arthur Evans a traité le même sujet, le 10 janvier 1916, dans une conférence dont a rendu compte le *Geographical Journal* d'avril 1917.

Milan, Venise, lui consacrèrent des délibérations et des vœux. Celle d'Agram, sous l'impulsion énergique de son secrétaire général, M. Milan Kresitch, prit l'initiative d'une campagne de circulaires qui trouva des échos jusqu'en France et en Suisse. Elle entreprit parallèlement des démarches officielles auprès du ministère hongrois du Commerce, qu'elle se flattait de rallier au nouveau projet, et sa confiance à cet égard était telle que M. Kresitch écrivait à un ami, le 12 avril 1906 : « C'est une garantie de succès que M. Kossuth, ce vrai patriote hongrois (*sic*), dirige ce département, d'autant qu'il sympathise avec l'Italie, sa seconde patrie. »

On put donc croire un instant que tant d'intérêts, formant une coalition naturelle, finiraient par imposer une décision, et que l'Europe méridionale était à la veille d'avoir *son* artère propre, comme l'Europe centrale avait la sienne.

Une proposition dans ce sens fut officiellement portée, en mai 1906, sur l'initiative de M. Noblemaire, par la Compagnie P.-L.-M., à la Conférence internationale des horaires, réunie à Brême. Qu'elle fût de nature à éveiller des susceptibilités en Allemagne et en Autriche, on en trouvait déjà des symptômes dans l'attitude de la presse d'outre-Rhin et notamment dans un article du *Journal de l'Union des Administrations des Chemins de fer allemands* intitulé : « Un plan contre les intérêts germaniques ». Mais d'abord ni les Chemins allemands ni les *Staatsbahnen* autrichiens n'étaient parties en cause. On ne demandait pas d'emprunt à leur réseau (sauf, pour les *Staatsbahnen*, l'utilisation de la section insignifiante de 17 kilomètres qui sépare Cervignano de Monfalcone). On se bornait à invoquer le principe de la liberté de la concurrence, dont l'application, en l'espèce, eût tourné manifestement au profit du public et du commerce général. Ensuite les Hongrois, vis-à-vis de Vienne, occupaient précisément la position politique et géographique qui leur permettait de défendre la thèse sud-européenne, en arguant de leur propre intérêt. Ils ont montré de l'énergie et même de la passion dans des circonstances bien plus délicates. En somme le succès dépendait de leur attitude, comme il en dépendrait encore demain, si l'issue de la guerre et la refonte de la carte européenne ne nous

ouvraient — heureusement — la perspective de ne pas subir leurs caprices.

On s'aperçut promptement, à Brême, qu'il ne faut pas confondre les dehors et les mobiles réels de la politique de Budapest. Les délégués magyars se mirent en effet d'accord avec ceux des *Staatsbahnen* pour déclarer dépourvue d'opportunité et même d'intérêt la proposition de la Compagnie P.-L.-M. Au moment même où le cabinet Weckerlé manœuvrait de façon à se concilier, contre Vienne, les sympathies des « nationalités secondaires » en Transleithanie ; où ses journaux faisaient miroiter, devant l'opinion française, italienne et anglaise, la perspective d'une Hongrie rajeunie, libérale, éprise d'indépendance économique — ses agents s'entendaient avec l'Autriche dans les coulisses d'une conférence où se débattait l'avenir d'une réforme essentiellement liée à ce programme. Quelques mois plus tard, au surplus, la Hongrie découvrait non plus seulement une carte, mais son jeu tout entier. Le « chantage » contre la Cour et les cercles de Vienne avait abouti à des concessions suffisantes. On n'avait plus besoin, à Budapest, ni des Croates, ni des nationalités secondaires, ni même de l'opinion occidentale. Les Magyars redevenaient ce qu'ils sont restés depuis, tels qu'ils se sont affichés avant et pendant la guerre actuelle : le plus ferme soutien et le peuple élu des Hohenzollern chez les Habsbourg, l'avant-garde, dévouée et protégée, des entreprises politiques, économiques et militaires de l'Allemagne. L'épisode de la conférence de Brême, lié lui-même à l'histoire de leur compromis éphémère avec les Croates en 1905-1906, ne fait qu'ajouter quelque relief aux méthodes de duplicité et d'égoïsme qui sont peut-être, tout bien considéré, une des conditions de leur existence nationale.

Par la suite, M. Riccardo Bianchi, alors directeur général des Chemins de fer de l'État italien, aujourd'hui ministre, essaya de faire aboutir, par voie de négociations séparées, une idée dont sa science professionnelle appréciait la justesse et qu'il sentait pour son pays d'un intérêt primordial. Il se dit, en bon diplomate, que le point le plus important était d'ouvrir une brèche en quelque point du mur que la politique habsbourgeoise opposait aux communications d'Italie

en Orient ; qu'on y parviendrait peut-être en faisant appel à l'intérêt en apparence exclusif de la nation magyare et en proposant un service spécial entre Milan et Budapest ; que, ce résultat acquis, la force des choses amènerait tôt ou tard à dédoubler cet express, partie sur Budapest et partie sur Belgrade. Les Hongrois acquiescèrent, mais les *Staatsbahnen* autrichiens, détenteurs, comme on sait, du tronçon de 17 kilomètres entre Cervignano et Monfalcone, maintinrent, par leur opposition, un *hiatus* dans l'itinéraire projeté. M. Bianchi ne se rebuta pas encore. Il proposa, cette fois avec succès, aux Chemins hongrois et à la *Südbahn* de contourner ce tronçon malencontreux, en acheminant l'express de Budapest, à partir de Vicence, non par la voie normale Venise-Cervignano, mais par Trévise-Udine-Cormons et Monfalcone. Cet express figurait pour la première fois dans l'horaire d'été 1914, trois mois avant la guerre, en correspondance avec le rapide du Simplon qui atteignait Milan à 23 h. 55.

Telle fut la préface — page de laborieuse diplomatie « ferroviaire » — du programme que nous aurons demain à réaliser et à élargir.

*
* *

La guerre a décuplé l'importance des problèmes de transport : l'idée même de ces problèmes est inséparable des combinaisons stratégiques, du fonctionnement des industries militaires, du ravitaillement sous toutes les formes ; non seulement l'issue du conflit, mais le sort même des peuples dépend de leur solution. Demain, la remise en place ou la reconstitution de tout ce que la tourmente a disloqué exigeront de prodigieuses ressources de locomotion. Plus que jamais on aura besoin de chemins de fer : à elle seule l'élévation du prix des frets constitue une prime à leur emploi et leur ramènera une partie du trafic que jadis la concurrence des voies maritimes avait absorbé. L'artère dont le projet vient d'être esquissé, par exemple, peut devenir des plus utiles pour le transport de céréales, de pétrole, de produits des Balkans et de la Russie méridionale, confiés autrefois à la Méditerranée. Envisagée, en 1906, pour les services de luxe ou de grande vitesse, elle répondrait peut-être demain à des besoins plus urgents ; et

si les pays du sud de l'Europe y pouvaient renoncer, ils renonceraient du même coup à un organe devenu, de somptuaire ou de commode, essentiel.

Aussi le dessein en paraît-il tout à fait approprié aux doctrines que le Président des États-Unis exposait récemment; sans doute même il ne faudra que le faire connaître pour lui concilier les précieuses sympathies d'outre-mer. Ce n'est pas aux Américains qu'on a besoin de demander si la liberté des mers suffit, ou si, une fois proclamée, elle ne doit pas avoir pour complément logique et économique une sorte de « laisser-passer », en faveur des lignes ferrées d'un intérêt international évident. Par delà le Pacifique, auquel aboutit, par tant de ports, leur merveilleux réseau, le Transsibérien ne se désigne-t-il pas de lui-même au rôle d'organe de pénétration de l'industrie américaine sur le marché russe; et les deux « libertés » n'apparaissent-elles pas ici solidaires, au point que l'une serait inefficace sans l'autre?

Juste, devant les principes généraux qui doivent présider à la restauration de la paix économique mondiale, le projet qu'on défend ici ne l'est pas moins devant le droit de certaines nationalités austro-hongroises, auquel les puissances de l'Entente ont réservé une place dans leur programme libérateur et réparateur. Vers la fin de l'année dernière se réunissait à Marbourg une assemblée de l'*Union des Cheminots yougoslaves*, et ces braves gens, dont la corporation n'a pas été épargnée par les persécutions autrichiennes, nous donnaient, eux aussi, leur opinion sur la liberté des chemins de fer. Le club yougo-slave du *Reichsrat* s'était fait représenter auprès d'eux par un de ses membres, M. Verstovsek, qui leur a dit notamment : « Notre devoir à tous est de montrer à l'Allemand que, sur notre terre, il est un hôte, et non pas un maître. »

Qu'est-ce que la maîtrise de l'Allemand, en pays slovène, peut bien avoir de particulièrement odieux pour des cheminots qui réfléchissent et se mêlent d'être patriotes? Tout simplement qu'elle aboutit à n'utiliser les rails posés sur le sol du pays qu'au développement du transit aboutissant à Trieste ou à Fiume et qu'elle sacrifie à ce but tous intérêts régionaux, tous intérêts internationaux même dont elle redoute la concurrence. Pure politique de *Mittel Europa*, qui réserve les trains

commodes, les horaires bien étudiés et les tarifs avantageux à la direction *verticale*, soit aux lignes convergeant de l'intérieur de l'empire vers l'Adriatique, et qui barre, autant que possible, l'*horizontale*, soit la partie du réseau austro-hongrois destinée à unir l'Italie à la Serbie, l'occident à l'orient méditerranéen. Aussi bien, cette section de notre future artère sud-européenne, à partir de Nabresina, et jusqu'à Belgrade, se tient constamment en territoire yougo-slave, sur un parcours de 900 kilomètres, à travers la Carniole, la Croatie, les anciens Confins militaires, la Slavonie et le Syrmium. Faire réellement vivre ces régions de la vie « ferroviaire » ; leur donner à leur tour l'aliment du transit ; faciliter à leurs habitants les voyages et les échanges avec les États limitrophes ; leur amener des commerçants et des touristes d'Occident ; bref leur procurer ce que le moindre canton suisse sait fort bien exiger pour lui-même et finit toujours par obtenir de la confraternité fédérale — voilà la politique économique que le gouvernement des Habsbourg devait à ses sujets yougo-slaves, depuis quarante ans, et ce qu'elle leur a obstinément refusé.

Et voilà aussi ce que, par-dessus les frontières et même les tranchées, l'Entente peut aujourd'hui leur promettre, sans jactance, sans artifice, rien qu'au nom des principes de liberté dont le triomphe est certain, et de son intérêt à les appliquer dans l'espèce. S'en doutaient-ils, les cheminots de Marbourg? Se souvenaient-ils de la tentative que firent la France et l'Italie, en 1906, pour les dégager du blocus austro-allemand, lorsqu'ils ont incorporé à leur procès-verbal la motion « que désormais les chemins de fer du pays servent à leur but naturel, savoir *le relèvement des forces économiques et de la culture du peuple yougo-slave* »? C'est peu probable; et pourtant le projet d'artère sud-européenne se calque sur cette motion comme l'hypothèse sur la thèse. Il en sera demain l'application par excellence, quand aura craqué, avec la constitution actuelle de l'Autriche, l'édifice d'iniquité dont toutes les parties se tiennent.

Au fait, chez nos adversaires, on a beaucoup reproché aux hommes politiques de l'Entente, du moins à ceux qui font des discours, de parler de l'Autriche comme d'un État à partager,

ou à remanier, ou à contrôler. Et l'on n'a pas manqué de dire, en général, on a même dit sûrement, à propos des « autonomies nationales » de M. Lloyd George, que c'était là un langage incorrect et provocateur, que chaque gouvernement est maître chez soi, qu'au surplus une telle désinvolture vis-à-vis du droit public austro-hongrois ne se fondait pas même sur un légitime intérêt des intervenants. Pardon : de l'intérêt politique, il sera parlé ailleurs. Mais pour l'intérêt économique — et notre sujet est là — on peut être bien sûr que si l'Autriche avait pratiqué le fédéralisme avant la guerre, si les Yougo-Slaves avaient joui d'une autonomie effective, les grands pays méditerranéens n'auraient pas eu à attendre le futur traité de paix pour créer, avec le concours d'un gouvernement national à Agram, une artère sud-européenne.

De la question traitée ici, et qui sans doute n'est pas seule de son genre, ressort donc précisément le tort qu'a fait à la cause commune de la liberté du transit, sans parler d'autres aussi respectables, la constitution égoïste de l'empire austro-hongrois. Vis-à-vis de notre groupe d'Alliés, comme de ses sujets propres, et dans les matières auxquelles le progrès général est intéressé, comme en d'autres matières où nos intérêts spécifiques sont en jeu, l'Autriche s'est conduite en ennemie, et elle a pris une position qui ne peut plus permettre à personne, sauf à l'Allemagne, d'accepter qu'elle subsiste, au moins comme elle est. Et si elle se plaint aujourd'hui qu'on se mêle de ses affaires, elle a tort : car ses affaires sont aussi les nôtres, nous l'avons expérimenté dans la paix comme dans la guerre, et la leçon suffit — pour qui, du moins, après avoir réfléchi, sait conclure.

***

Après la guerre, lorsque, du fait des disjonctions territoriales ou des remaniements que l'Autriche-Hongrie doit s'attendre à subir, il n'y aura plus lieu de redouter le *veto* de cette puissance pour l'organisation définitive d'une artère sud-européenne, une telle œuvre ne peut manquer d'apparaître aux Alliés comme nécessaire et urgente. Ce sera d'abord une juste revanche sur cette politique d'Europe centrale qui pré-

tendait soumettre à son contrôle presque tout le trafic transversal européen, et une assurance contre les surprises que cette politique peut encore nous réserver. Ce sera en outre une confirmation de la stabilité des intérêts qui viennent de se manifester solidaires devant l'ennemi commun.

La France y gagnera d'étendre jusque dans les Balkans l'influence du réseau déjà dense de ses voies de communication avec l'Italie. Les pionniers de son commerce n'auront plus besoin de passer par Vienne pour se rendre à Belgrade. De Paris, ils pourront atteindre Agram en trente heures. Au système, jusqu'ici presque fatal, de gravitation économique des pays slaves du Sud vers l'Autriche et l'Allemagne, se substituera, les sympathies et les affinités politiques aidant, un régime d'équilibre aux avantages duquel nous aurons une large part.

Dans le mouvement de circulation et d'échanges qui s'accélérera sans doute après la guerre, entre l'Occident et l'Orient européen, c'est l'Italie amie et alliée qui prendra le plus clair de la succession de l'Allemagne. Depuis que Brême et Hambourg, solidarisés avec les ports fluviaux de Mannheim et même de Bâle, disputent le fret à Gênes, on peut dire qu'au point de vue du trafic maritime la politique du Gothard a fait son temps. L'Italie du Nord trouvera son compte à lui substituer la politique de coopération au transit transversal. Elle verra s'ouvrir en outre devant ses industries la porte intérieure des Balkans, dont l'Autriche était si jalouse. La Croatie, la Serbie et leurs au-delà lui seront pratiquement accessibles. Dans la mesure enfin où le sentiment d'un intérêt certain et commun peut assoupir les vieilles compétitions nationales, nul doute que le chemin de fer, pour les esprits rassis, devienne un instrument puissant de conciliation entre riverains de l'Adriatique.

Dès 1906, certaines compagnies maritimes, qui desservent les Échelles de la Dalmatie, avaient compris l'intérêt qui s'attache au tracé sud-européen. Cette malheureuse province, aussi ruinée et affamée aujourd'hui que si elle avait subi l'invasion, a littéralement besoin du secours de l'Occident pour sa reconstitution économique. De même la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, où tout est à restaurer,

où beaucoup de richesses sont encore à exploiter, ne peuvent attendre que de notre groupe d'Alliés des capitaux et des initiatives réparatrices. Pousserait-on l'ironie jusqu'à essayer de nous faire croire que l'Autriche est capable de leur fournir ce qui lui manque à elle-même? L'influence des puissances occidentales, dans ces régions, se justifiait avant la guerre surtout comme élément d'équilibre, de contradiction nécessaire à la politique d'Europe centrale. Mais demain, les populations slaves y feront appel comme à un instrument de salut, qui lui-même, selon les lois de l'économie moderne, doit trouver sa forme première et sa condition d'emploi dans l'accessibilité par chemins de fer.

Le projet de 1906 a, du reste, besoin d'être complété, pour tenir compte des enseignements de la guerre et des changements profonds auxquels elle a déjà donné lieu.

En prenant à nos côtés sa place de combat, la Roumanie a préjugé son orientation de demain. Elle a préféré décidément la politique des nationalités à la gravitation autour de le *Mittel Europa* et l'avenir prépare une revanche à ses épreuves imméritées. De ce fait, elle s'est engagée dans un système nouveau, non seulement d'alliances, mais d'affinités économiques, qui lui-même implique une réforme de ses communications avec l'extérieur. Comme la Serbie, elle a besoin d'affranchir désormais son commerce du contrôle allemand et surtout hongrois. Elle s'est acquis des titres nouveaux à participer au transit qui, par voie de terre, doit s'établir parallèlement à la Méditerranée. La nature lui en fournit les moyens. Au lieu de chercher, comme par le passé, à Budapest, par Orsova et Szegedin, le nœud de ses relations avec l'Occident, elle le trouvera à Belgrade, grâce à un raccordement direct de ce point à Orsova. Il suffit de regarder une carte pour se rendre compte que, ce tronçon construit, la ligne de Paris à Milan et Belgrade trouve son prolongement direct vers Bucarest, et que la Roumanie tient l'extrémité de la chaîne des intérêts tendue de la Manche à la mer Noire.

Est-ce bien même à la mer Noire que ce magnifique tracé s'arrêtera? De Bucarest, dans la direction de Galatz et d'Odessa, courent déjà des lignes qui réclament sans doute quelques corrections, pour participer au grand trafic interna-

tional, mais dont l'orientation les prédestine à étendre jusque dans la Russie méridionale l'influence de l'artère sud-européenne. Que cette « Russie » forme un État à part, ou devienne le noyau de la reconstitution de l'unité compromise, nous avons trop d'intérêt à communiquer avec elle, et elle en a trop à conserver le véritable contact européen, pour qu'un effort réciproque ne soit pas fait en vue d'assurer cette liaison. Il en résultera d'ailleurs, malgré la concurrence de la voie maritime, des facilités insignes pour le commerce des nations échelonnées entre le sud de la Russie et l'autre extrémité du continent.

De cet autre côté, précisément, on voit poindre ou plutôt renaître la question de l'utilisation de nos grands ports de l'Atlantique pour le développement du transit entre l'Amérique et l'Europe méridionale. Il est évident que cette question mériterait d'être examinée de plus près, à compter du moment où le va-et-vient des voyageurs et des marchandises serait accéléré tout le long de la ligne Italie-Balkans. On ne comprendrait plus que le trafic orienté dans ce sens allât chercher, de ou vers l'Amérique, sa voie maritime du côté de ports français situés beaucoup plus au Nord (Dunkerque, Calais, ou même le Havre) à plus forte raison de Brême ou Hambourg. Ce trafic s'est beaucoup accru pendant la guerre, et pour des raisons de guerre. Mais bien des symptômes autorisent à croire que l'élan donné ne s'arrêtera pas au seuil de la paix.

Probablement les marchandises pondéreuses de provenance ou à destination de pays méditerranéens, continueront à passer par un port de la Méditerranée ou de l'Adriatique. Mais restent les voyageurs (généralement à la recherche de la plus courte traversée), les émigrants (dont on sait que, non seulement l'Italie, mais toutes les régions du sud de l'Autriche fournissent à l'Amérique un grand nombre), la poste, les valeurs, les colis postaux, les marchandises périssables ou d'autres auxquelles leur qualité permet de supporter des tarifs chers. L'ensemble constitue, à coup sûr, une clientèle intéressante, qui doit revenir peu à peu aux ports de Bordeaux, la Rochelle-Pallice ou Nantes. Le point est de ne pas consacrer à ce but de trop gros sacrifices immédiats, dont l'expérience pourrait faire paraître la contre-partie

un peu lointaine[1]. Ou alors, c'est une réforme fondamentale de notre circulation transversale qu'il faut envisager, la création d'un « grand Central » qui serait, dans la direction d'un port à choisir de notre littoral atlantique, le digne complément de l'artère sud-européenne. Pendant les travaux de percement du Simplon, ce problème du grand Central a souvent émergé des études, mêlées à tant de polémiques, auxquels a donné lieu la détermination de voies d'accès vers ce passage. L'enquête officielle du ministère du Commerce en 1900 et les procès-verbaux des diverses Commissions interministérielles qui ont siégé pendant les années suivantes peuvent fournir une base étendue déjà, et solide, à un examen ultérieur.

***

De toutes les questions que fera surgir le principe d'une nouvelle route d'Orient, l'une des plus délicates aura trait à la détermination du tracé à travers les Alpes. Ce tracé, en effet, non seulement marquera le sillage du nouveau grand service de luxe, et bénéficiera de cette réclame, mais il servira de collecteur au trafic normal des voyageurs et des marchandises. Au delà de Milan, la matière ne prête guère à discussion. En deçà, c'est une autre affaire.

En 1906, il paraissait tout naturel d'emprunter le territoire de la Confédération helvétique et d'utiliser le Simplon. C'est même, historiquement, le percement du Simplon qui a donné naissance au projet de communications sud-européennes indépendantes des Empires du centre. C'est sous cet aspect que la proposition formulée à la Conférence de Brême par la Compagnie P.-L.-M. avait été présentée à l'opinion publique

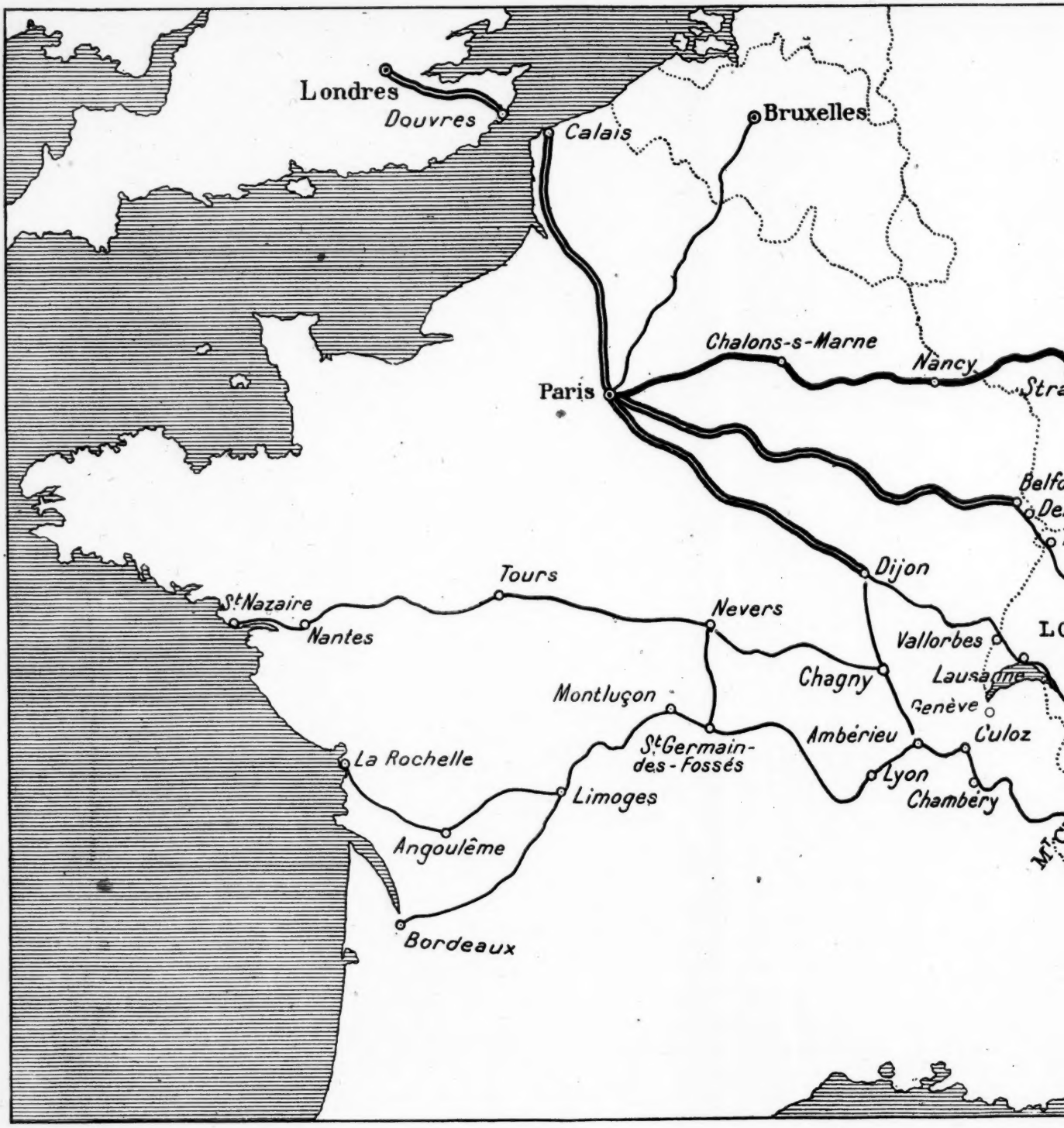
1. Ce sont ces perspectives de commerce entre l'Amérique et les pays méditerranéens qui ont inspiré à l'ingénieur italien Emilio Belloni un projet latéral, exposé dans le numéro de *Il Sole* du 22 juin 1916, appelé par lui « Chemin de fer du 45e parallèle », et qui a été adopté depuis, plan et nom, par diverses autorités françaises. Ce projet épouse en somme l'idée maîtresse de la traversée de l'Italie et des pays sud-slaves pour accéder aux Balkans, idée qui avait été soumise, dix ans auparavant, au Gouvernement français, et défendu à la Conférence de Brême par la Compagnie P.-L.-M. Il s'en écarte, en ce qu'il reporte à Bordeaux, au lieu de Calais-Paris, l'origine de l'artère à constituer. Envisagé comme auxiliaire, le rôle que ses promoteurs lui assignent est d'ailleurs fort intéressant.

en France, en Angleterre, en Italie, en Serbie, et, bien naturellement aussi, en Suisse même. Demain, la Suisse, État neutre, sera-t-elle conviée à participer à un régime nouveau qui sera par son origine et son but, la manifestation d'un groupement d'intérêts formé pendant la guerre et destiné à lui survivre?

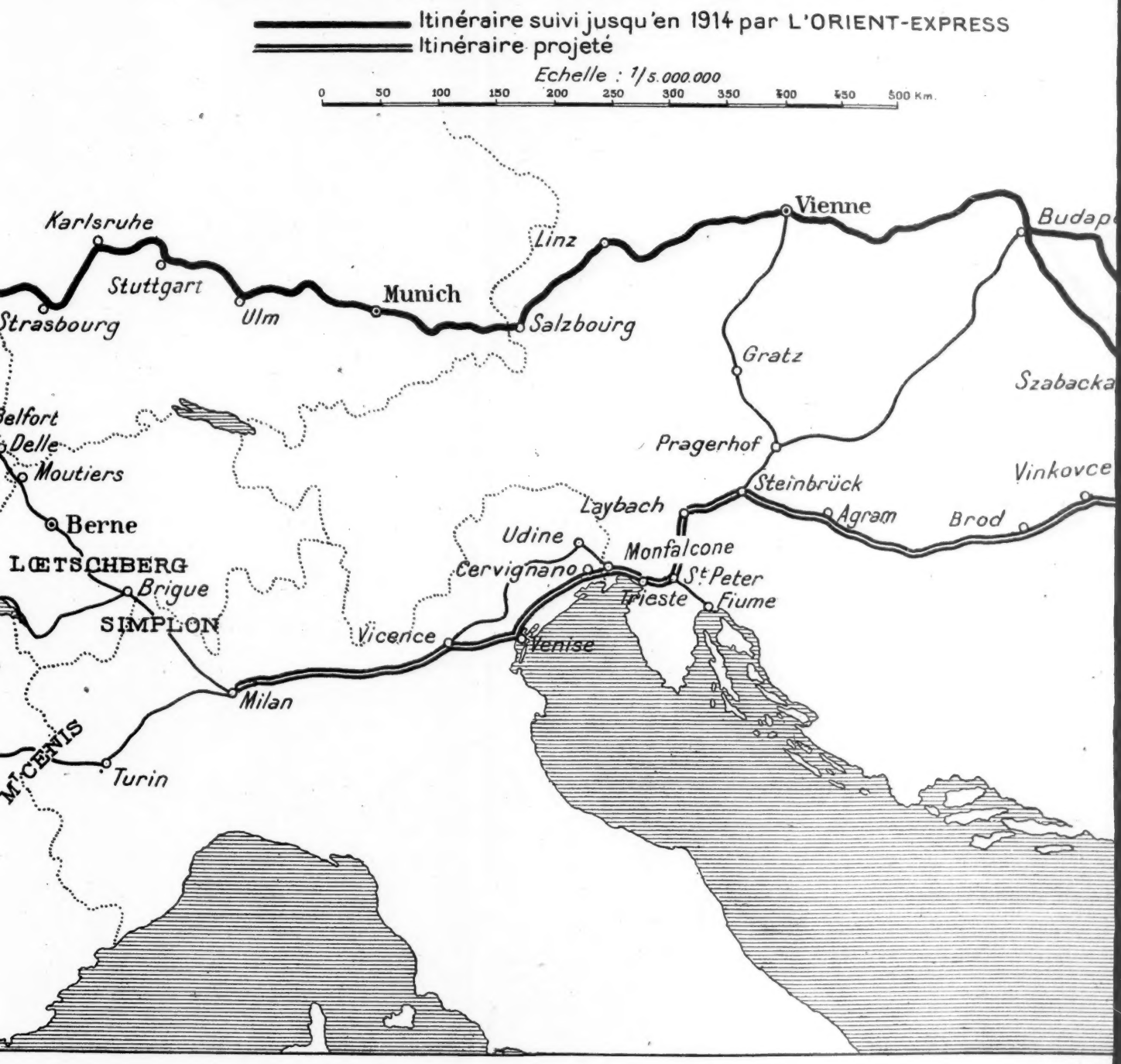
Telle est la question sur laquelle on voit poindre déjà des opinions divergentes.

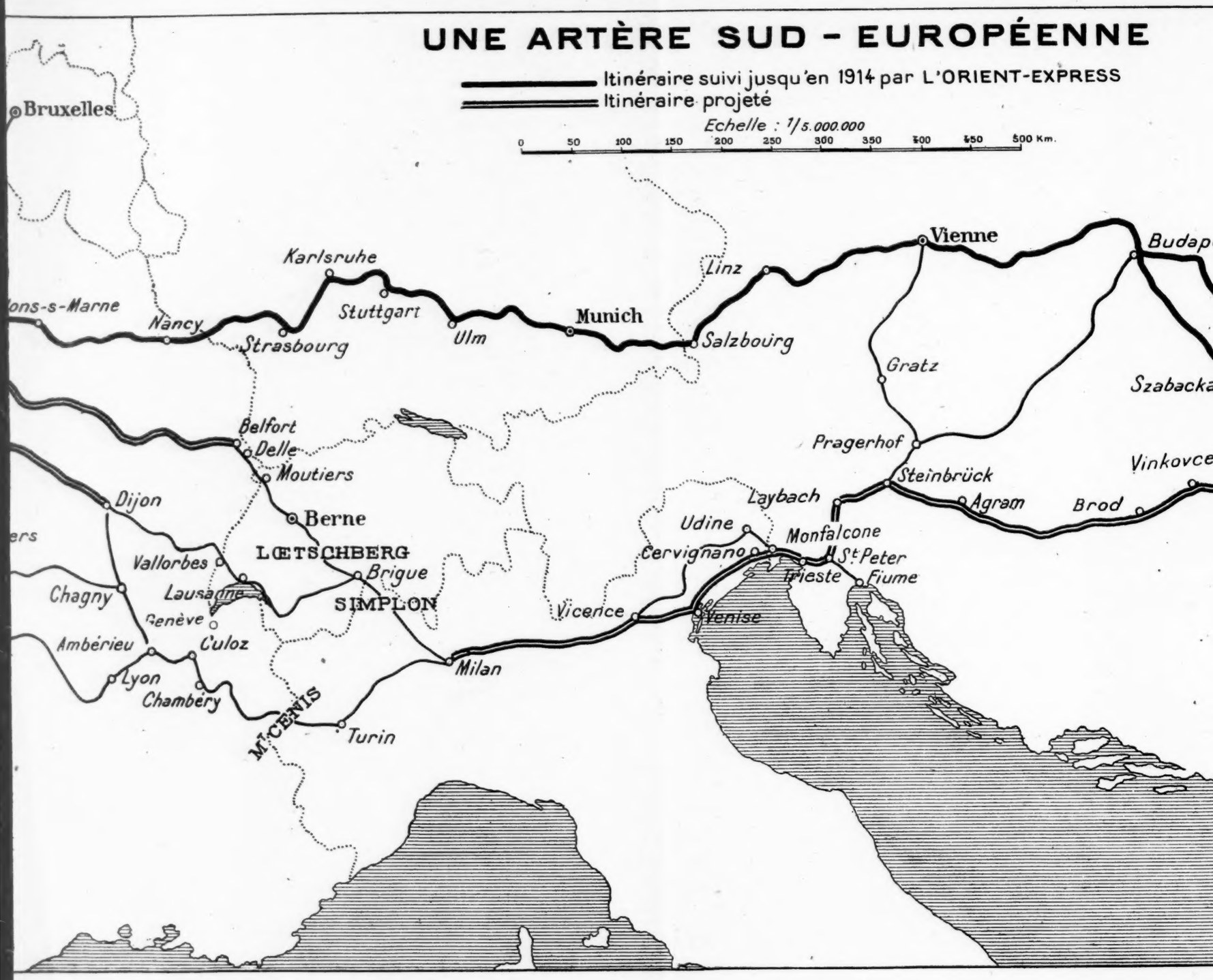
Pour ceux qui se tiennent aux considérations techniques, elle est préjugée de ce fait que, depuis le percement du Simplon, toute l'économie des relations Londres-Paris-Milan est réglée par le recours à ce passage. C'est pour accéder à Milan que la Compagnie P.-L.-M. a construit, dans la direction du Simplon, le coûteux raccourci de Frasnes-Vallorbe. C'est dans le même but que la Compagnie de l'Est s'est intéressée financièrement au raccourci Moutiers-Longeau et a donné son actif patronage à l'entreprise du Loetschberg, dont le succès est dû à un groupe financier français et à de hautes capacités professionnelles françaises. Ainsi, avant la guerre, nos Compagnies de l'Est et du P.-L.-M., d'accord avec celle du Nord, s'étaient engagées à fond dans la politique du Simplon, à laquelle l'Italie aussi s'était ralliée, sous forme de subventions et de constructions de tronçons d'accès.

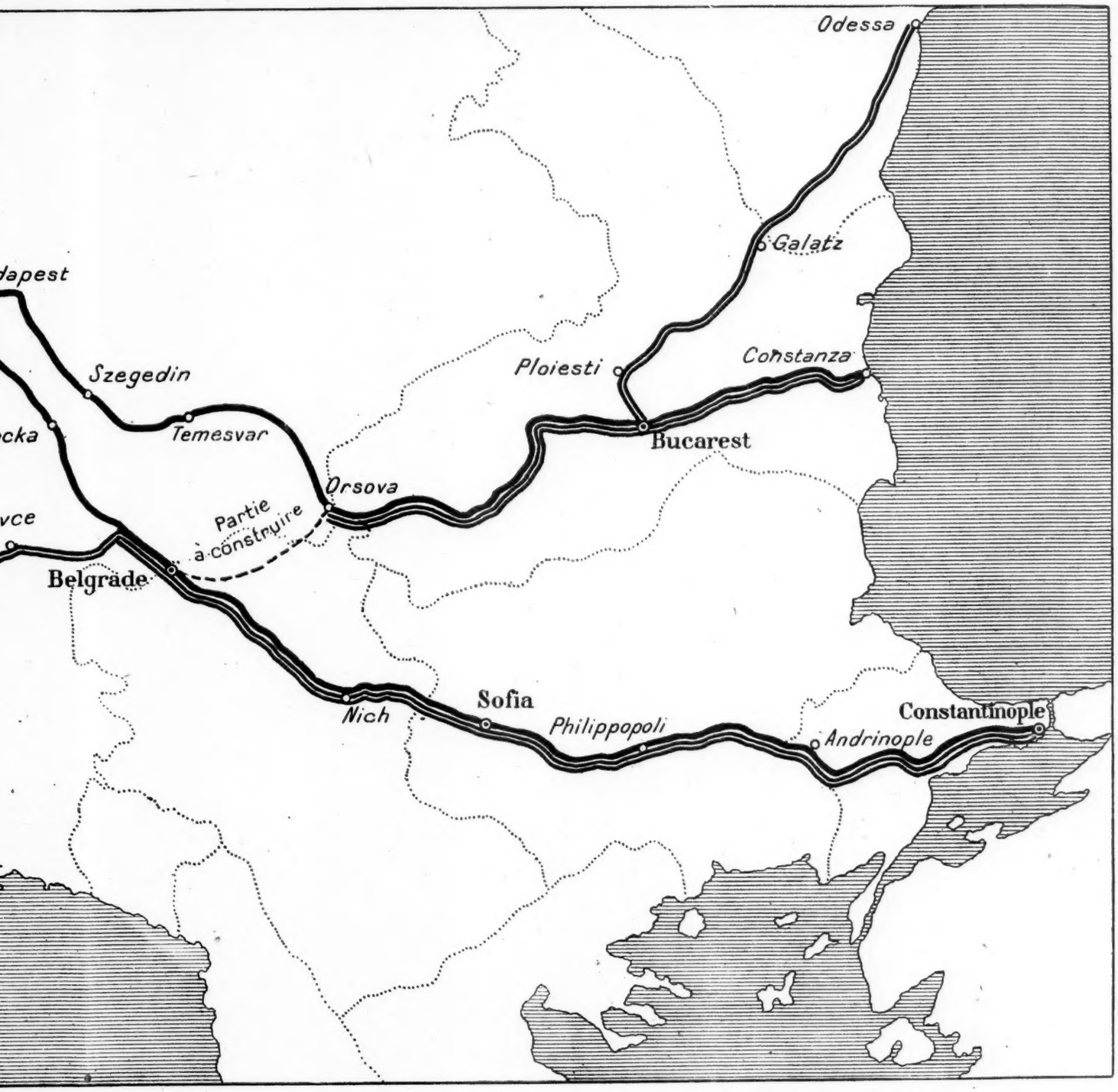
Cette politique a eu pour conséquence, depuis 1906, l'amélioration notable des conditions du trajet Paris-Milan. Par rails P.-L.-M., il est tombé, en distance brute, grâce au raccourci Frasnes-Vallorbes et à quelques améliorations de détail, à 816 kilomètres (au lieu de 841 par Pontarlier, et de 928 par le Mont-Cenis). Par les rails de la Compagnie de l'Est, *via* Belfort-Delle-Moutiers-Longeau-Berne-Loetschberg, on compte 856 kilomètres, mais ce tracé offre une supériorité de profil qui pourrait bien lui laisser, en définitive, l'avantage du temps de parcours. Or ce sont là des progrès, dit-on, automatiquement réversibles sur la future route d'Orient, dès qu'on accepte le principe du passage par le Simplon. Renoncer à ce principe serait abandonner le résultat d'un ensemble d'efforts techniques et financiers concertés entre la France, la Suisse et l'Italie et qui tiennent une place éminente dans l'histoire des chemins de fer de l'Europe occidentale. Et quelle


Londres
Douvres
Calais
Bruxelles
Chalons-s-Marne
Nancy
Paris
Dijon
Tours
St Nazaire
Nantes
Nevers
Vallorbes
Chagny
Lausanne
Genève
Culoz
Montluçon
St Germain-des-Fossés
Ambérieu
Lyon
Chambéry
La Rochelle
Limoges
Angoulême
Bordeaux

UNE ARTÈRE SUD - EUROPÉENNE




UNE ARTÈRE SUD - EUROPÉENNE
Itinéraire suivi jusqu'en 1914 par L'ORIENT-EXPRESS
Itinéraire projeté
Echelle : 1/5.000.000
0 50 100 150 200 250 300 350 400 450 500 Km.
Bruxelles
Karlsruhe
Linz
Vienne
Budap
ons-s-Marne
Nancy
Stuttgart
Strasbourg
Ulm
Munich
Salzbourg
Gratz
Szabacka
Belfort
Delle
Moutiers
Pragerhof
Steinbrück
Vinkovce
Dijon
Laybach
Agram
Brod
Berne
Udine
Monfalcone
LŒTSCHBERG
Cervignano
St Peter
Vallorbes
Brigue
Trieste
Fiume
Chagny
Lausanne
SIMPLON
Vicence
Genève
Venise
Ambérieu
Culoz
Milan
Lyon
Chambéry
M. CENIS
Turin


Odessa
Galatz
dapest
Szegedin
Ploiesti
Constanza
Temesvar
cka
Bucarest
Orsova
Partie
à construire
vce
Belgrade
Sofia
Nich
Philippopoli
Constantinople
Andrinople

serait d'ailleurs, au point de vue qui nous intéresse, la conséquence logique de cette renonciation, sinon le retour au régime suranné du Mont-Cenis, l'infléchissement de la plus belle artère de l'Europe vers un passage qui a cessé de conduire à Milan, et qui ne conduirait, par conséquent, à Venise et au delà, sans parler même des servitudes de profil, qu'au prix d'un détour de plus de 100 kilomètres?

Ainsi raisonnent ceux qui envisagent le problème sous l'unique aspect des commodités ou des convenances d'exploitation. D'autres ne manqueront pas de dire que cette artère, qu'on le veuille ou non, présentera un caractère politique, et qu'il est délicat d'associer un neutre à son économie, pour le cas surtout où la paix viendrait à être de nouveau troublée. Ils ajouteront que l'expérience de la guerre a fait ressortir l'insuffisance du réseau actuel de communications directes entre la France et l'Italie, et la percée du Mont-Blanc, dont un groupe français venait précisément de terminer les études avant l'ouverture des hostilités, peut fort bien bénéficier d'un renouveau, sinon d'un accroissement, d'intérêt. Enfin la question toujours ouverte du tunnel sous la Manche offre une connexité si manifeste avec toutes les entreprises qui tendent à rapprocher l'Angleterre de l'Italie et de l'Orient que la moindre chance de la voir aboutir ferait jaillir de nouveaux projets de traversées alpestres.

Laissons à l'avenir à décider si l'aménagement de l'artère sud-européenne, pour répondre sous tous rapports à son but, requiert une nouvelle percée des Alpes, dont la conception est d'ailleurs inséparable de celle d'une autre percée du Jura. Tout ce qu'on peut affirmer — et nous nous résumons — c'est que cette artère est amorcée déjà, du moins matériellement, par l'état du réseau international, et que les obstacles auxquels on s'est heurté en 1906 se transformeront après la guerre en convenances et même en nécessités politiques. Qu'on y songe dès à présent, rien de plus naturel. Qu'on l'envisage à l'avance, je ne dis point comme une conséquence de l'ordre entrevu pour l'Europe nouvelle, mais comme un des éléments constitutifs de cet ordre, c'est une pensée digne d'hommes d'État. Ces « rubans d'acier », à notre époque, font partie de l'arsenal de la politique, qui sait en faire, selon ses

besoins, des liens puissants ou des entraves. N'est-ce point le Berlin-Bagdad, n'est-ce point même le plus modeste chemin de fer du Sandjak que la diplomatie a cotés jadis, avec raison, comme un des symptômes les plus apparents de l'ambition austro-allemande, et que l'historien inscrira parmi les signes précurseurs de la guerre actuelle?

On peut donc aborder un pareil sujet avant que le canon se soit tu. Peut-être même la réunion d'une commission interalliée *ad hoc* répondrait-elle à un intérêt immédiat. Si l'on ne se contentait pas d'y convier des fonctionnaires et des compétences professionnelles; si, à côté des représentants officiels de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, des États-Unis, de la Belgique, de la Serbie et de la Roumanie, on invitait à siéger des délégués de l'émigration yougo-slave et tchèque — de même qu'on vient d'offrir, tout justement, une place de combat sur notre front à des volontaires tchéco-slovaques — on mettrait en évidence une image de plus, complète et fidèle, des intérêts coalisés contre la prépotence austro-germanique. On escompterait par un *fait*, qui ne saurait passer inaperçu ni de nos amis, ni de nos adversaires, la solidarité que le temps prépare, dans l'ordre économique tout au moins, entre la cause de l'Entente et celle des Slaves d'Autriche. Il manquera sur le tapis, dira-t-on sans doute, quelques dossiers techniques pour aboutir à des conclusions définitives... Soit : on les fera sortir plus tard d'études nouvelles, sinon même peut-être des archives de Vienne et de Budapest. En attendant, ce ne sont pas les matériaux qui feraient défaut à cette réunion pour élaborer au moins une construction d'attente, et, si elle y apportait la foi, elle aurait une belle tâche à remplir.

CHARLES LOISEAU

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.